

## ***Imago mundi* : représentations du monde et contrées exotiques**

Les *exotica* relatifs à la géographie des contrées exotiques<sup>1</sup>, qu'ils soient issus de l'héritage hellénique ou des acquis de l'expérience romaine, sont extrêmement nombreux dans la littérature latine de cette période, et recouvrent toute une série de thèmes différents : la situation géographique au sein de l'*orbis terrarum* – qui pose notamment le problème des confins du monde connu –, les différentes caractéristiques du climat, les éléments du paysage – lacs et mers, cours d'eau, relief –, la végétation, la faune, et les diverses productions. Tous ces *exotica* reflètent l'état des connaissances acquises par les Anciens depuis l'élaboration des mythes les plus anciens jusqu'aux découvertes les plus récentes dues aux explorations grecques et romaines ; l'exotisme géographique latin se définit donc, en premier lieu, par sa complexité, voire, dans nombre de textes – poétiques surtout –, par son caractère approximatif : les représentations géographiques les plus anciennes, issues par exemple de l'*Odyssée* ou des *Histoires* d'Hérodote, y côtoient les connaissances acquises par les astronomes et les géographes grecs de diverses époques, ou par les Romains eux-mêmes au cours de leur histoire. C'est ainsi que, soit par défaut d'information, soit en vertu du respect des traditions qui caractérise la littérature antique – où les poèmes d'Homère sont souvent considérés comme des ouvrages de référence, voire comme des modèles absolus, y compris sur le plan scientifique –, les auteurs latins nous transmettent une *imago mundi* complexe et souvent empreinte de contradictions.

### Les représentations du monde, de la fable à la théorie des zones climatiques

Il est nécessaire, dans un premier temps, de s'interroger sur la façon dont les Romains se représentaient le monde dans son ensemble : beaucoup d'*exotica* – et notamment ceux qui font référence aux confins, aux climats ou aux différences observées entre les peuples – sont en effet liés aux différentes représentations du monde en vigueur à l'époque où vivaient les auteurs latins étudiés ici. Les avancées du savoir depuis les poèmes homériques avaient alors, bien entendu, apporté de grandes modifications dans la façon dont les Anciens concevaient le *mundus*, et plus particulièrement la partie connue de ce monde, l'*orbis terrarum*. Les auteurs latins ont hérité en bloc de divers systèmes de représentation du monde, où coexistent différentes strates du savoir, depuis celle qui caractérise les poèmes homériques jusqu'à celles qui reflètent les plus récentes avancées de la science hellénistique.

---

<sup>1</sup> Nous ne retiendrons ici que les notations géographiques *exotiques*, à savoir celles qui correspondent à la définition, donnée dans l'introduction, de cet adjectif pour la littérature antique, ce qui exclut toutes les références, très nombreuses, qui concernent non seulement la géographie de l'Italie, mais aussi celle la Grèce ainsi que celle de toutes les contrées qui, pour un auteur donné, ont fini par ne plus être perçues comme exotiques parce qu'elles étaient depuis longtemps intégrées dans la sphère culturelle grecque ou latine, comme c'est le cas, par exemple, pour la Sicile.

# 1. Rôle du mythe et de la fable

Les *exotica*, lorsqu'ils interviennent dans un cadre mythologique ou légendaire, en particulier chez les poètes, se font en général l'écho de représentations très anciennes, telles qu'elles apparaissent dans les différentes versions des mythes et légendes grecques. Dans cette *imago mundi* des fables et des poèmes homériques, l'Océan peut encore être conçu comme un grand fleuve périphérique entourant le disque plat de la terre ; c'est ainsi que Lygdamus peut écrire, pour évoquer le lever du soleil :

*Iam Nox aetherium nigris emensa quadrigis  
mundum caeruleo lauerat amne rotas,*

[« Déjà la Nuit avait sur son noir quadriges parcouru la voûte éthérée et baigné ses roues dans l'onde azurée du fleuve Océan. » (*Corpus Tibullianum*, III, 4, 17-18 )]

et qu'Ovide, dans ses *Métamorphoses*, peut désigner l'Océan par la périphrase *flumen Hiberum* :

*Ter iuga Phoebus equis in Hiberno flumine mersis  
dempserat...<sup>2</sup>*

[« Trois fois Phébus avait retiré leur joug à ses coursiers, plongés dans le fleuve d'Hibérie. » (*Mét.*, VII, 324-325)]

D'autre part, le monde entier, particulièrement dans ses confins, est habité par la divinité : les dieux sont présents partout, voyagent – Bacchus par exemple –, influent sur la nature et sur les hommes, apportent la civilisation, et sont les mêmes dans tous les pays, sous des noms différents ; certains éléments naturels, tels que l'Océan, les fleuves, les monts ou les sources, sont personnifiés ; le pays des morts se situe, lui aussi, dans ce monde terrestre et les confins sont le domaine de peuples mystérieux comme les Hyperboréens ou les Cimmériens.

Mais les apports plus récents de la science grecque sont eux aussi présents dans l'*imago mundi* des Romains, et coexistent même parfois, dans une même œuvre, avec un savoir depuis longtemps dépassé.

# 2. La découverte de la sphéricité de la terre et ses conséquences

Les Grecs avaient connaissance, comme on le sait, de la sphéricité de l'univers et de la terre<sup>3</sup>, et plusieurs passages de la littérature latine témoignent du fait que les Romains admettaient eux aussi, pour la plupart d'entre eux, cette idée<sup>4</sup>. Les Anciens disposaient d'objets nommés *sphaerae*, construits par les savants grecs – parmi lesquels Archimède, déjà célèbre dans l'Antiquité – permettant de se représenter la sphère céleste de façon concrète, sous forme de « modèle réduit » illustré, et dont les

---

<sup>2</sup> « Depuis Homère, l'Océan des poètes et de la mythologie était un vaste fleuve à circulation continue, entourant complètement la calotte terrestre ; il donnait naissance à tous les fleuves et aux mers intérieures et recevait toutes leurs eaux [...]. Notons que la plupart des géographes de l'antiquité respectaient les poèmes homériques comme une Bible qui ne pouvait receler aucune erreur [...] » (J. Beaujeu, *Commentaire à Pline*, II, 167, note 5, p. 227).

<sup>3</sup> L'univers est sphérique, selon une opinion communément admise depuis Parménide et Platon (cf. par ex. *Timée*, 62 c), et démontrée plus tard dans le traité *Du ciel* d'Aristote (livre II, chap. 14 = 297b-298a) ; l'origine de cette théorie remonterait même à Pythagore. Cf. Pline, *N. H.*, II, 160-166, et le commentaire correspondant de J. Beaujeu, p. 224 sq.

<sup>4</sup> Voir par ex. Cicéron, *De natura deorum*, II, 39 ; II, 49 ; II, 116 ; *Tusculanes*, I, 68 ; *De oratore*, III, 45, 178 ; Hygin, *L'astronomie*, I, 8, 1 ; Pline, *Naturalis Historia*, II, 5 et 177.

manuels d'astronomie constituaient une sorte de « mode d'emploi<sup>5</sup> ». Certains Romains avaient eu l'occasion d'observer ces *sphaerae*, comme le montre ce passage du *De natura deorum*, extrait de l'exposé sur le finalisme prononcé par le stoïcien Lucilius Balbus :

*Quod si in Scythiam aut in Britanniam sphaeram aliquis tulerit hanc quam nuper familiaris noster effecit Posidonius, cuius singulae conuersiones idem efficiunt in sole et in luna et in quinque stellis errantibus quod efficitur in caelo singulis diebus et noctibus, quis in illa barbaria dubitet quin ea sphaera sit perfecta ratione ; hi autem dubitant de mundo ex quo et oriuntur et fiunt omnia, casu ipse sit effectus aut necessitate aliqua an ratione ac mente diuina et Archimedem arbitrantur plus ualuisse in imitandis sphaerae conuersionibus quam naturam in efficiendis praesertim cum multis partibus sint illa perfecta quam haec simulata sollertius<sup>6</sup>.*

[« Si quelqu'un portait en Scythie ou en Bretagne la sphère qu'a récemment construite notre ami Posidonius – sphère dont les divers mouvements accomplissent, dans le chef du soleil, de la lune et des cinq étoiles mouvantes, les mêmes trajets qui s'accomplissent dans le ciel, chaque jour et chaque nuit –, qui dans ce monde barbare douterait que cette sphère a été faite selon un plan ? Mais chez nous on se demande à propos du monde dont tout est issu et créé, s'il s'est fait par hasard ou par quelque loi mécanique ou par l'action de l'intelligence divine et on pense qu'Archimède a montré plus de génie en imitant les évolutions célestes que la nature en les faisant ; alors surtout que très souvent ces phénomènes ont été exécutés avec plus de virtuosité qu'ils n'ont été contrefaits. » (*De natura deorum*, II, 34-35, 88)]

On trouve par ailleurs, chez divers auteurs, des descriptions du monde<sup>7</sup> qui évoquent une sphère céleste au centre de laquelle se trouve le globe terrestre. C'est ainsi que la décrit Ovide dans les *Fastes*, en comparant la forme ronde de la terre à celle du temple de Vesta :

*Terra pilae similis, nullo fulcimine nixa,  
aere subiecto tam graue pendet onus :  
ipsa uolubilitas libratum sustinet orbem  
quique premat partes angulus omnis abest.  
Cumque sit in media rerum regione locata  
et tangat nullum plusue minusue latus,  
ni conuexa foret, parti uicinior esset  
nec medium terram mundus haberet onus<sup>8</sup>.*

[« La terre est semblable à une balle, qui ne repose sur aucun soutien ; sa masse si pesante est suspendue dans l'air qui la porte : sa rotation même tient le globe en équilibre ; il n'y a pas d'angle qui puisse exercer une pression sur quelque partie. Comme elle est située au milieu du monde et ne touche ni plus ni moins aucun côté, si elle n'était arrondie, la terre serait plus proche d'une partie (que d'une autre) et ne constituerait pas la masse centrale de l'univers. » (VI, 269-276)]

En découvrant la sphéricité de la terre, les Anciens ont pris conscience du fait que l'*orbis terrarum* ne représentait finalement qu'une petite portion du globe terrestre<sup>9</sup>, située dans la partie

<sup>5</sup> Sur ces *sphaerae*, sur les sphères armillaires – des sphères mobiles à armature métallique – et sur les planétaires de l'Antiquité, voir A. Le Bœuffe, *Introduction à l'Astronomie* d'Hygin, p. IX-XII, et les références bibliographiques. La note 3 p. XI, traite du globe de l'Atlas Farnèse, copie d'un modèle ancien établi d'après une sphère d'Hipparque.

<sup>6</sup> Les *sphaerae* d'Archimède sont citées également dans le *De Republica*, I, 14, 21-22.

<sup>7</sup> Ces représentations, dans la mesure où elles sont souvent le prétexte à l'évocation des grands fleuves, des chaînes de montagnes, des différents climats, des peuples exotiques et des exploits romains, ont donné lieu, dans la poésie épique ou didactique notamment, à des descriptions détaillées qui constituent un véritable *topos*.

<sup>8</sup> Ovide fait même allusion, dans les v. 277-280, au planétarium d'Archimède représentant l'univers tel qu'on le concevait à l'époque. Sur ce planétarium, voir également Cic., *De Rep.*, I, 14, 21.

<sup>9</sup> Voir par ex. le passage du *De Republica* de Cicéron dans lequel Scipion célèbre la beauté du monde tel que le savant, grâce à l'étude des phénomènes célestes, peut le contempler (I, 17, 26) ; voir aussi le *Songe de Scipion* (*De Rep.*, VI, 19,

orientale de l'hémisphère nord<sup>10</sup> ; certains en ont conclu, par ailleurs, que les autres régions de la sphère terrestre, encore totalement ignorées, pouvaient être habitées. Il convient donc d'ouvrir ici une parenthèse et d'examiner brièvement, bien qu'elle relève de la pure spéculation scientifique et n'ait suscité que très peu de développements exotiques, la question de l'existence d'autres continents, d'autres *orbis terrarum*. Les auteurs latins, à la suite des Grecs, se sont interrogés en effet sur la possibilité de l'existence d'autres mondes, habités ou non, situés au-delà du cercle équatorial, ou dans la partie ouest de l'hémisphère nord, au-delà de l'Océan<sup>11</sup>. Chez certains auteurs, et en particulier chez les poètes, l'écho des spéculations grecques ou latines relatives à ces questions a donné lieu à des développements où les anciennes représentations mythologiques se mêlent aux données de l'observation et de la science. On trouve ainsi dans un fragment parfois attribué aux *Histoires* de Salluste une allusion aux antipodes qui semble s'inspirer des anciennes représentations grecques relatives à un peuple d'Éthiopiens idéalisé :

*Maurique, uanum genus, ut alia Africae, contendebant antipodas ultra Aethiopiam cultu Persarum iustos et egregios agere,*

[« Les Maures, race d'hommes fourbes, comme les autres races d'Afrique, soutenaient que les hommes des antipodes, au-delà de l'Éthiopie, mènent selon la civilisation des Perses une vie juste et glorieuse. » (Sall. (?), *Histoires, Fragmenta dubia uel falsa*, 3, éd. Maurenbrecher, trad. personnelle)]

Dans ce passage des *Géorgiques*, malgré la mention des pôles empruntée au savoir astronomique, ces mondes situés en dehors des terres connues sont plus ou moins associés par Virgile aux représentations traditionnelles concernant l'emplacement des Enfers :

*Mundus, ut ad Scythiam Rhiphaeasque arduos arcis  
consurgit, premitur Libyae deuexus in Austros  
hic uertex nobis semper sublimis ; at illum  
sub pedibus Styx atra uidet Manesque profundi.  
Maximus hic flexu sinuoso elabitur Anguis  
circum perque duas in morem fluminis Arctos,  
Arctos Oceani metuentis aequore tingi.  
Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox  
semper et obtenta densentur nocte tenebrae,  
aut redit a nobis Aurora diemque reducit ;  
nosque ubi primus equis Oriens adflauit anhelis,  
illic sera rubens accendit lumina Vesper.*

[« Tandis que la voûte céleste monte en s'élevant vers la Scythie et les sommets Rhiphéens, elle s'abaisse en s'inclinant vers les régions des autans libyens. L'un des pôles est toujours au-dessus de nos têtes ; mais l'autre, sous nos pieds, est visible pour le Styx noir et les Mânes souterrains. Ici l'immense Dragon se faufile d'un mouvement sinueux, à la façon d'un fleuve, autour et au travers des deux Ourses, des Ourses qui craignent de se tremper dans les eaux de l'Océan. Là, dit-on, règne le silence éternel d'une profonde nuit, et les voiles de la nuit épaississent les ténèbres ; ou bien l'Aurore, en nous quittant, y retourne et y ramène le jour, et sitôt que le soleil levant nous fait sentir le souffle de ses chevaux haletants, là-bas Vesper rougeoyant allume les feux du soir. » (*Géorg.*, I, 240-251)]

20).

<sup>10</sup> Voir par ex. les passages de Cicéron faisant référence aux deux zones habitables du globe terrestre, dans les *Tusculanes* (I, 27, 68) et dans le *De Republica* (VI, 20, 21).

<sup>11</sup> Cette question a beaucoup préoccupé les Anciens : « On sait que l'opinion vulgaire était opposée à l'existence des Antipodes, tandis que le public cultivé demeurait hésitant » (J. Beaujeu, *Commentaire* au livre II de l'*Histoire Naturelle* de Pline, p. 225). Cf. aussi *id.*, *ibid.*, p. 230. Pline (*N. H.*, II, 161-165) semble admettre la possibilité de l'existence d'autres terres habitées, sans se prononcer toutefois sur leur nombre.

Mais on trouve dans d'autres textes, en particulier dans les œuvres à vocation didactique, l'écho des théories grecques les plus avancées dans ce domaine, selon lesquelles le monde serait composé de quatre parties isolées les unes des autres par les océans, le monde connu se situant, selon ce type de représentation, dans la partie orientale de l'hémisphère nord. C'est notamment la question de l'existence des antipodes – dans l'hémisphère sud, au-delà de la zone centrale du globe terrestre – et de la présence d'autres hommes dans ces continents inaccessibles, qui a suscité le plus d'intérêt chez les auteurs latins, mais les antipodes n'y sont citées que dans le cadre de réflexions purement spéculatives : pour la plupart des auteurs, il est impossible d'imaginer la nature réelle de ces autres mondes, que certains pensent d'ailleurs inhabités, voire inhabitables. On trouve déjà des échos de cette théorie des antipodes chez Lucrèce, qui la considère d'emblée comme absurde<sup>12</sup>. Cicéron, quant à lui, semble l'envisager comme sérieuse, en tant que conception philosophique, dans un passage des premières *Académiques*, où il expose les idées de Lucullus et de ses amis :

*Vos etiam dicitis esse e regione nobis, e contraria parte terrae, qui aduersis uestigiis stent contra nostra uestigia, quos antipodas uocatis,*

[« Vous, cependant, vous affirmez que dans une région opposée à celle que nous habitons, de l'autre côté de la terre, il y a des êtres qui se dressent dans une direction exactement contraire à celle que nous prenons en marchant et vous les appelez antipodes. » (*Lucullus (Premiers livres académiques)*, 39 ; trad. C. Appuhn, éd. Garnier)]

et dans le *Songe de Scipion*, où Cicéron fait allusion à des peuples *obliqui, transuersi* ou *aduersi* :

*... eosque qui incolunt terram non modo interruptos ita esse ut nihil inter ipsos ab aliis ad alios manare possit, sed partim obliquos, partim transuersos, partim etiam aduersos stare uobis. A quibus expectare gloriam certamine nullam potestis*<sup>13</sup>.

[« Non seulement ceux qui vivent sur terre sont séparés par des obstacles tels que rien ne peut se communiquer, parmi eux, des uns aux autres ; mais une partie de l'humanité se trouve à l'oblique, par rapport à vous, une autre, à la transversale, une autre enfin, aux antipodes. De tous ces hommes, vous ne pouvez assurément attendre aucune gloire. » (*De Rep.*, VI, 19, 20)]

À l'époque augustéenne, Hygin examine encore la question dans son ouvrage sur *L'astronomie* : après avoir décrit le climat de la zone centrale tempérée de l'hémisphère nord, il émet l'hypothèse qu'une zone semblable puisse exister dans l'autre hémisphère, bien que le fait ne puisse pas être vérifié en raison de la présence de la région aride inhabitable de la zone équatoriale<sup>14</sup> :

*Quod cum ueniat in hac definitione, illud quoque fieri posse uidemus, ut hiemali circulo nobis ad antarcticum finem habitari possit, quod pares eodem perueniant casus. Certum quidem esse nemo contendit, neque peruenire eo potest quisquam propter interiectum terrae, quae propter ardorem non habitatur. Sed cum uidemus hanc regionem sphaerae habitari, illam quoque in simili causa posse constitui suspicamur*<sup>15</sup>.

<sup>12</sup> *De Rerum natura*, I, 1058-1067. Selon A. Ernout (note *ad loc.*, p. 40), « pour Lucrèce cette notion est d'autant plus absurde qu'il a dû concevoir la terre, non comme une sphère, mais comme une sorte de disque ».

<sup>13</sup> Cf. aussi *De Rep.*, VI, 20, 21, où Scipion affirme l'existence d'une autre zone habitable, située dans l'hémisphère sud, et *Tusc.*, I, 27, 68, où cette autre zone est également évoquée.

<sup>14</sup> Cette théorie d'une zone équatoriale, entre les deux tropiques, inhabitée et inhabitable en raison de la chaleur, la seule zone habitée se trouvant restreinte à la partie comprise entre le tropique du Cancer et le cercle arctique, est annoncée par Hygin dans la préface de son *Astronomie* (§ 2) et développée en I, 8, 2.

<sup>15</sup> Les antipodes sont encore mentionnées en IV, 1, 2, à propos des cercles célestes.

[« Puisque cela arrive dans cette situation, qui est la nôtre, nous constatons aussi qu'il n'est pas exclu que nous puissions habiter du cercle hivernal au cercle antarctique, parce que des conditions semblables doivent aboutir au même résultat. Que ce soit une certitude, à vrai dire, personne ne l'affirme et l'on ne peut parvenir là-bas à cause de la zone terrestre intermédiaire que la chaleur rend inhabitable. Mais voyant habitée notre zone de la sphère, nous conjecturons que l'autre aussi peut être placée dans les mêmes conditions. » (*L'astronomie*, I, 8, 3)]

La même hypothèse se retrouve enfin dans le chant I des *Astronomiques* de Manilius, où le poète se livre à une description globale du monde et évoque brièvement une zone habitable située sous nos pieds :

... *Pars eius ad arctos  
eminet, austrinis pars est habitabilis oris  
sub pedibusque iacet nostris...*<sup>16</sup>

[« Une partie [de la surface de la terre] s'élève vers les deux ourses ; une autre, également habitable, s'étend vers les climats méridionaux ; celle-ci est sous nos pieds. » (I, 236-239, trad. Pingré, éd. Nisard)]

On trouve par ailleurs plusieurs allusions aux antipodes chez Virgile – en relation, peut-être avec une expédition projetée par Auguste dans ces régions<sup>17</sup>. Le passage des *Géorgiques* consacré aux cinq zones climatiques du globe semble en effet évoquer l'existence d'une zone tempérée dans l'hémisphère sud :

*has inter mediamque duae mortalibus aegris  
munere concessae diuom...*,

[« Entre [les deux zones glaciales] et la zone médiane, deux autres ont été concédées aux malheureux mortels par la faveur des dieux. » (*Géorg.*, I, 237-238)]

et, dans l'*Énéide*, le poète envisage l'existence possible d'autres mondes situés au-delà de l'Océan ou de la zone équatoriale que les Anciens croyaient, pour la plupart, désertique et inhabitable à cause de la chaleur, dans le seul but toutefois de souligner par une hyperbole le retentissement que provoqua à travers le monde entier l'affrontement entre la Grèce et l'Orient sous les murs de Troie :

*Quanta per Idaeos saevis effusa Mycenis  
tempestas ierit campos, quibus actus uterque  
Europae atque Asiae fatis concurrerit orbis,  
audiit et si quem tellus extrema refuso  
summouet Oceano et si quem extenta plagarum  
quattuor in medio dirimit plaga solis iniqui.*

[« L'ouragan que la cruelle Mycènes a déchaîné par les plaines de l'Ida, les destins qui dans un affrontement mutuel ont poussé deux mondes, l'Europe et l'Asie, chacun en a entendu parler, fût-il, par delà les reflux de l'Océan, écarté en quelque terre extérieure ou séparé de nous par cette zone qu'un soleil implacable étend au milieu des quatre autres. » (*Én.*, VII, 222-227)]

Un passage d'Hygin semble lui aussi admettre l'existence d'antipodes habitées ; à la suite des lignes, déjà citées plus haut, qui évoquent la proximité du soleil dans les régions méridionales, Hygin ajoute en effet :

*Itaque Aethiopes sub utroque orbe necessario fiunt*<sup>18</sup>,

<sup>16</sup> Comme Virgile (*Géorg.* I, 249 sqq.), Manilius semble confondre en une seule partie les parties sud et ouest du globe terrestre.

<sup>17</sup> Cf. *Én.*, VI, 795-797.

<sup>18</sup> *L'astr.*, I, 6, 3.

« Il en résulte que les Éthiopiens doivent être sous l'un et l'autre cercle ».

### 3. La théorie des zones climatiques

Cette représentation sphérique du monde et du globe terrestre a enfin pour corollaire l'idée que ces deux sphères sont partagées par différents cercles – dont les principaux sont l'équateur, les tropiques, et les pôles<sup>19</sup> –, et divisées en cinq zones climatiques, aux zones de la sphère céleste correspondant celles de la terre<sup>20</sup>. Cette théorie des zones, élaborée sans doute, sous l'influence des Pythagoriciens, par Aristote et Ératosthène avant d'être transmise aux Romains par l'intermédiaire de Posidonius, et selon laquelle deux zones tempérées encadraient une zone équatoriale inhabitable et désertique, elles-mêmes encadrées par deux zones glaciales, situées aux pôles, a connu chez les auteurs latins<sup>21</sup> un grand succès, si l'on en juge par le nombre de textes qui y font référence<sup>22</sup>. Elle apparaît chez Lucrèce, qui y consacre un assez long développement, comportant aussi la théorie antique expliquant par le climat les différences morphologiques ou psychologiques entre les diverses nations de l'*orbis terrarum*. Le poète y évoque les zones de la terre rendues inhabitables par l'excès de chaleur ou, au contraire, par le froid :

*Inde duas porro prope partis feruidus ardor  
adsiduusque geli casus mortalibus aufert*<sup>23</sup>,

[« En outre, près des deux tiers du sol sont ravies aux mortels par une chaleur torride, et par la chute incessante de la gelée. » (V, 204-205)]

et dénombre plus loin quatre climats, correspondant aux quatre régions du ciel :

*Nam quid Britannis caelum differre putamus,  
et quod in Aegypto est qua mundi claudicat axis,  
quidue quod in Ponto est differre, et Gadibus atque  
usque ad nigra uirum percocto saecla colore ?  
Quae cum quattuor inter se diuersa uidemus  
quattuor a uentis et caeli partibus esse  
tum...*

[« Quelle différence en effet ne voyons-nous pas entre le ciel de la Bretagne et celui de l'Égypte, où s'infléchit l'axe du monde ; quelle différence encore entre le ciel du Pont, et celui qui va depuis Gadès jusqu'aux peuplades noires au teint brûlé ? Non seulement nous voyons ces quatre climats occuper des positions opposées dans la direction des quatre vents et des quatre régions du ciel ; mais encore... » (VI, 1106-1111)]

<sup>19</sup> Voir par ex. Varron, *De Lingua Latina*, IX, 18, 24-25, qui mentionne l'équateur, les tropiques et les pôles ; voir aussi, par ex., Virg., *Géorg.*, I, 242-243 ; Vitruv., *De l'architecture*, IX, 1, 2 ; Ovide, *Fastes*, III, 105-106 ; *Contre Ibis*, 67-68 ; *Tristes*, IV, 10, 107-108 ; *Pontiques*, II, 7, 63-64. Au terme scientifique *polus* correspond parfois, en poésie, le terme *axis* (cf. par ex. Lucrèce, VI, 720 et Virg., *Géorg.*, II, 271).

<sup>20</sup> Sur ce sujet, voir Plin., *N. H.*, II, 172.

<sup>21</sup> La théorie des zones était également exposée chez Strabon ; cf. G. Aujac, *Strabon et la science de son temps*, p. 147 sq. et les extraits de Strabon (II, 5, 3) cités par l'auteur.

<sup>22</sup> L'exposé de cette doctrine fournissait aux auteurs l'occasion d'introduire dans leur texte des *exotica* ; elle contribuait également à justifier le sentiment de supériorité des Romains, conscients d'habiter en Italie, au cœur de la zone tempérée, dans une situation géographique et climatique idéale, favorable à l'émergence d'une race humaine supérieure.

<sup>23</sup> Cf. aussi VI, 720, à propos des aquilons qui, parce qu'ils remontent le Nil en été, causent selon Lucrèce la crue du Nil : *... gelidis ab stellis axis aguntur*, « [les aquilons] viennent des constellations glacées du pôle arctique » ; et VI, 721-723, à propos des sources du Nil : *Ille ex aestifera parti uenit amnis ab austro, / inter nigra uirum percocto saecla colore / exoriens penitus media ab regione diei*, « Le Nil au contraire sort de la zone torride située du côté de l'Auster ; c'est parmi les races noires, au teint brûlé par le soleil, qu'il prend sa source au loin, dans les profondeurs du midi ».

On trouve, à la même époque, un exposé plus précis et plus scientifique de cette doctrine chez Cicéron, qui, dans son *De Republica*, décrit les deux zones glacées, la région désertique située entre les deux tropiques – toutes trois considérées comme inhabitées et inhabitables en raison de leur climat –, et les zones intermédiaires tempérées dont il a été question plus haut, l’une – celle de l’hémisphère nord –, représentant le monde connu des Anciens, l’autre – les antipodes – restant totalement ignorée :

*Cernis autem eandem terram quasi quibusdam redimitam et circumdatam cingulis e quibus duos maxime inter se diuersos et caeli uerticibus ipsis ex utraque parte subnixos obriguisset pruina uides, medium autem illum et maximum solis ardore torreri. Duo sunt habitabiles...*<sup>24</sup>

[« Tu remarques aussi, d’autre part, que des sortes de ceintures entourent entièrement la terre ; les deux d’entre elles qui sont le plus éloignées l’une de l’autre et qui, de part et d’autre, sont soutenues par les pôles mêmes du ciel, ont été durcies, comme tu vois, par le froid intense ; par contre, celle qui se trouve au milieu, et qui est la plus étendue, est grillée par l’ardeur du soleil. Deux zones sont habitables [...]. » (*De Rep.*, VI, 20, 21)]

On retrouve cette théorie chez Varron, qui fait allusion à la théorie des zones dans un passage où Agrius fait l’éloge de l’Italie, dont la situation géographique et climatique dans l’*orbis terrarum* est idéale ; il y est plus précisément question de la zone glaciale :

*Nam intus paene sempiternae hiemes, neque mirum, quod sunt regiones inter circulum septemtrionalem et inter cardinem caeli, ubi sol etiam sex mensibus continuus non uidetur. Itaque in oceano in ea parte ne nauigari quidem posse dicunt propter mare congelatum,*

[« Car, à l’intérieur [de la zone continentale], on a des hivers presque éternels, et ce n’est pas étonnant, puisque ces régions sont situées entre le cercle septentrional et le pôle, où le soleil, jusqu’à six mois de suite, n’apparaît pas. Aussi dit-on que de ce côté-là, dans l’océan, même la navigation est impossible, parce que la mer est gelée » (Varron, *Res rusticae*, I, 2, 4)]

J. Heurgon, commentant ce passage, estime que Varron « se réfère aux connaissances que les anciens avaient des régions arctiques, que, non sans naïveté, il semble faire commencer au nord des Alpes. En fait, le « cercle septentrional » ou « arctique » qui marquait le début de la zone glaciale, était placé par Aristote et Polybe à la latitude de 54° [...], celle de l’Écosse, du Jutland et de l’embouchure de la Vistule, laissant ainsi dans la zone tempérée une partie considérable, non méditerranéenne, de l’Europe<sup>25</sup> ».

Vitruve et Horace, à leur tour, font brièvement allusion<sup>26</sup> à la théorie des zones ; enfin Hygin, dans son traité sur *L’astronomie*, tente de donner à la théorie des zones climatiques une explication scientifique, cosmologique, et justifie de ce fait la restriction de la zone habitée à la partie comprise entre le cercle estival – c’est-à-dire le Tropique du Cancer – et le cercle arctique<sup>27</sup>. Ainsi le froid des régions septentrionales est dû au fait que le soleil, dans cette partie du monde, est plus éloigné de la terre – théorie que l’on rencontre aussi chez Virgile et Vitruve :

<sup>24</sup> Dans les *Tusculanes*, Cicéron affirme également qu’en dehors des deux zones habitables situées dans les deux hémisphères opposés, « toutes les autres [zones] sont incultes parce qu’on y trouve ou bien un froid rigoureux ou bien des chaleurs torrides... » (*Tusc.*, I, 27, 68). Voir aussi *ibid.*, I, 20, 45. Dans le *De Natura deorum* (I, 10, 24), les différentes zones climatiques sont également présentes dans l’exposé que présente l’épicurien Velléius sur la nature divine.

<sup>25</sup> J. Heurgon, p. 102 sq., t. I.

<sup>26</sup> Hor., *Odes*, III, 3, 53-56 ; chez Vitruve, voir, au livre VI du traité *De l’architecture*, le passage qui expose la nécessité de tenir compte du climat et de la latitude dans la conception des bâtiments.

<sup>27</sup> Le climat de la zone centrale tempérée, mélange de froid et de chaleur, sera décrit en I, 8, 3.

*Quanto enim abest longius ab his qui in aquilonis habitant finibus, hoc hieme maiore conflictantur ; aestate autem hi quibus sol adpositus peruidetur*<sup>28</sup>.

[« Plus le soleil est éloigné des habitants des pays nordiques, plus un long hiver les tourmente ; mais c'est l'été qui tourmente ceux auxquels le soleil paraît tout proche. » (*L'astronomie*, I, 6, 3)]

Les régions extrêmes, à proximité des deux pôles, sont donc inhabitables en raison de l'absence de soleil :

*Extremae autem regiones sphaerae duorum circularum, quorum alter boreus, alter notius uocatur, non habitantur, ideo quod sol ab his circulis semper est longe, uentique adsidiosos habent flatus*<sup>29</sup>.

[« Quant aux régions extrêmes des deux cercles de la sphère, dont l'un se nomme boréal, l'autre austral, à partir du cercle arctique et de celui qui se nomme antarctique, elles sont inhabitées, parce que le soleil est toujours éloigné de ces cercles et que les vents y soufflent sans cesse. » (*Hyg., L'astr.*, I, 8, 2)]

Quant à la zone intertropicale, elle est elle aussi inhabitable, mais pour la raison inverse : celle de la trop grande proximité du soleil et de la chaleur ; en effet,

*sol [...] per mediam regionem sphaerae currens, nimium hic locis efficit feruorem. Itaque quae finis est ab aestiuo circulo ad hiemalem, ea terra a Graecis διακεκαυμένη uocatur, quod neque fruges propter exustam terram nasci, neque homines propter nimium ardorem durare possunt*<sup>30</sup>.

[« le soleil, dans sa course à travers la zone centrale de la sphère, produit en ces régions un excès de chaleur. Aussi la zone qui s'étend du cercle estival à l'hivernal est-elle appelée par les Grecs « terre brûlée », parce que les céréales ne peuvent y pousser à cause de l'embrasement du sol et les hommes ne peuvent y subsister à cause de l'excès de chaleur. » (*Hyg., L'astr.*, I, 8, 2)]

Cette théorie scientifique a été développée jusque chez les poètes, où l'énumération et la description des différentes zones semblent même être devenues, comme nous le verrons, un véritable *topos* poétique. Les cinq zones sont en effet évoquées dans la première *Géorgique* de Virgile :

*Quinque tenent caelum zonae : quarum una corusco  
semper sole rubens et torrida semper ab igni ;  
quam circum extremae dextra laeuaque trahuntur  
caeruleae glacie concretae atque imbribus atris ;  
has inter mediamque duae mortalibus aegris  
munere concessae diuom, et uia secta per ambas,  
obliquos qua se signorum uerteret ordo.  
Mundus, ut ad Scythiam Rhiphaeasque arduos arcis  
consurgit, premitur Libyae deuexus in Austros*<sup>31</sup>.

<sup>28</sup> Sur l'expression *hi quibus sol adpositus*, voir la note 12 d'A. Le Bœuffle, qui rappelle que « selon une croyance antique le ciel serait plus bas dans les régions australes ; donc le soleil y serait plus proche ». À propos de cette idée selon laquelle le soleil était plus proche de la terre dans les régions méridionales que dans les régions nordiques, voir aussi Virg., *Géorg.* I, 240-241 ; Hor., *Od.*, I, 22, 21-22 ; Vitr., *De l'arch.*, VI, 1, 1 et IX, 1, 3 ; Plin. (*N. H.*, II, 189 et XVIII, 277) ; Lucain (IX, 351).

<sup>29</sup> Voir aussi le paragraphe suivant (I, 8, 3), où est encore évoqué le froid extrême dans les régions éloignées, en direction du cercle arctique et dans l'autre partie du monde, vers le cercle antarctique.

<sup>30</sup> Dans le paragraphe suivant, où Hygin illustre la théorie des zones climatiques par des notations ethnographiques concernant la couleur de peau des Éthiopiens et le port de braies chez les peuples du Nord.

<sup>31</sup> Sur cette division en cinq zones, qui reflète la conception d'Ératosthène, et sur les différences entre l'exposé de Virgile et celui de Varron, voir la note d'E. de Saint-Denis au v. 231.

[« Cinq zones se partagent le ciel : l'une que le soleil étincelant fait toujours rougeoyer, et que toujours il brûle de ses feux ; de part et d'autre, deux zones extrêmes s'étendent à droite et à gauche, sombres, prises par les glaces et noires de pluies ; entre elles et la zone médiane, deux autres ont été concédées aux malheureux mortels par la faveur des dieux, l'une et l'autre traversées par la route où devait circuler obliquement le cortège des constellations. Tandis que la voûte céleste monte en s'élevant vers la Scythie et les sommets Riphéens, elle s'abaisse en s'inclinant vers les régions des autans libyens. » (*Géorg.*, I, 233-241)]

On retrouve ensuite une description similaire dans le *Panegyrique de Messalla*, poème de félicitations adressé en 31 avant J.-C. à Messalla à l'occasion de son entrée en fonctions comme consul, dans le passage où le poète prédit à son protecteur des conquêtes s'étendant dans l'autre partie du monde :

*Nam circumfuso consistit in aere tellus  
et quinque in partes toto disponitur orbe.  
Atque duae gelido uastantur frigore semper :  
illic et densa tellus absconditur umbra,  
et nulla incepto perlabitur unda liquore,  
sed durata riget densam in glaciemque niuemque,  
quippe ubi non umquam Titan super egerit ortus.  
At media est Phoebi semper subiecta calori,  
seu propior terris aestiuum fertur in orbem  
seu celer hibernas properat decurrere luces ;  
non igitur presso tellus exurgit aratro,  
nec frugem segetes praebent neque pabula terrae ;  
non illic colit arua deus, Bacchusue Ceresue,  
ulla nec exustas habitant animalia partes.  
Fertilis hanc inter posita est interque rigentes  
nostraque et huic aduersa solo pars altera nostro,  
quas similis utrimque tenens uicinia caeli  
temperat, alter et alterius uires necat aer.*

[« Car la terre est suspendue dans l'air qui l'enveloppe de tous côtés et forme un globe dont l'ensemble est divisé en cinq zones. Deux d'entre elles sont toujours désolées par un froid glacial : elles sont plongées dans d'épaisses ténèbres ; les eaux qui commencent d'y couler n'achèvent pas leur course, mais durcissent et se changeant en épais glaçons et en neige, vu que jamais le Soleil n'y a envoyé ses rayons. Celle du milieu est toujours soumise à la chaleur de Phébus, soit qu'il se rapproche de la terre quand il traverse le ciel, l'été, soit qu'il accélère sa course pour mettre fin aux jours d'hiver ; aussi le sol ne se soulève pas sous le soc de la charrue, il n'y a pas de champsensemencés qui donnent des moissons et pas de pâturages dans les terres ; les campagnes n'y sont pas visitées par la divinité, par Bacchus ni par Cérès, et nul être vivant n'habite ces régions toutes brûlées. Deux zones fertiles s'étendent entre celle-ci et les zones glaciales, la nôtre et celle qui lui correspond dans l'autre hémisphère, zones semblables tempérées par les deux climats qui les avoisinent de part et d'autre en neutralisant réciproquement leur influence. » (*Panegyrique de Messalla*, 151-168)]

Puis ce thème est encore repris dans le livre I des *Métamorphoses* d'Ovide, lorsque le poète évoque la séparation des éléments, au moment de la création du monde :

*Vtque duae dextra caelum totidemque sinistra  
parte secant zonae, quinta est ardentior illis,  
sic onus inclusum numero distinxit eodem  
cura dei totidemque plagae tellure premuntur.  
Quarum quae media est non est habitabilis aestu ;  
nix tegit alta duas ; totidem inter utramque locauit  
temperiemque dedit mixta cum frigore flamma<sup>32</sup>.*

[« Deux zones partagent le ciel à droite, deux autres à gauche, avec une cinquième plus chaude au milieu d'elles ; la masse qu'il enveloppe fut soumise à la même division par les soins du dieu et il y a sur la terre autant de régions que couvrent les zones d'en haut. L'ardeur du soleil rend celle du milieu inhabitable ; deux autres sont recouvertes de neiges épaisses ; entre elles il en plaça encore deux, à qui il donna un climat tempéré, en mélangeant le froid et le chaud. » (*Mét.*, I, 45-51)]

On le retrouve encore dans les *Astronomiques* de Manilius, qui, au chant IV, se livre à une description globale du monde ; J.-H. Abry souligne que « nous avons là la première description complète qui nous soit parvenue en langue latine de l'*orbis terrarum* antérieure à Pline et à Pomponius Méla<sup>33</sup>. » Pour ce poète, le monde divise en quatre parties :

*Quattuor in partes caeli describitur orbis,  
nascentem lapsumque diem mediosque calores  
teque, Helice...*

[« Le globe céleste se divise en quatre parties : celle d'où naît le jour, celle où il disparaît, celle qui nous envoie les plus grandes chaleurs, celle qui est voisine de l'ourse. » (IV, 587-588, trad. Pingré, éd. Nisard)]

Même si Manilius évoque les zones climatiques, c'est selon lui, en premier lieu, « l'influence physique des astres qui rend compte de la variété des terres et des hommes [...] : le soleil, mais aussi les planètes ou les signes du zodiaque exercent leur influence sur les terres et sur les hommes pour donner des caractéristiques différentes, qu'elles soient climatiques, physiques (711-714) ou morales (*mores*, 732)<sup>34</sup>. »

Cette théorie des zones terrestres et des climats, aura, comme nous le soulignerons ultérieurement, des conséquences sur les représentations romaines liées aux pays et aux peuples exotiques dans la mesure où, appliquée à la géographie et à l'ethnographie, elle explique à la fois l'existence de différentes variétés de terres, produisant une flore et une faune diverses selon les pays, et l'apparition de caractéristiques physiques, intellectuelles et morales variables pour les populations de l'*orbis terrarum*.

À cet exposé concernant les différentes zones climatiques vient se superposer, chez certains de ces auteurs, l'évocation de la « rose des vents », qui répertoriait l'ensemble des différents vents, leur provenance et, en fonction de la zone climatique dans laquelle ils prenaient naissance, leurs caractéristiques respectives. Aussi les vents se trouvent-ils souvent associés à des contrées exotiques, en fonction de leur origine supposée. Le nombre des vents cités chez les auteurs varie selon la source scientifique sur laquelle ils s'appuient, ou selon les auteurs dont ils s'inspirent : les poèmes homériques

<sup>32</sup> Voir aussi, en II, 129, l'allusion aux cinq zones parallèles. Cf. aussi Hor., *Od.*, III, 24, 35-44.

<sup>33</sup> Man., *Astr.*, IV, 585 sq. Sur les sources possibles de Manilius, voir G. P. Goold, *Introduction*, p. lxxxix, qui évoque l'influence probable de Posidonius.

<sup>34</sup> J.-H. Abry (« Une carte du monde à l'époque d'Auguste : Manilius, *Astronomiques*, IV, 585-817 », dans *L'espace et ses représentations*, p. 83-112, Paris & Lyon, de Boccard, Travaux de la Maison de l'Orient Méditerranéen n° 32, 2000), p. 86-87.

en citent quatre, mais l'on constate chez les auteurs postérieurs un accroissement de leur nombre<sup>35</sup>. Chez les poètes, toutefois, on a pu noter la persistance de la rose des vents homérique : « quatre vents, correspondant aux quatre points cardinaux et servant d'ordinaire à les désigner<sup>36</sup> », l'Eurus, le Notos, le Zéphyr et Borée<sup>37</sup>.

On trouve chez Vitruve un exposé à caractère scientifique, s'inspirant de la théorie des zones climatiques :

*Indices autem sunt eius rei uenti, ex quibus qui a frigidissimis partibus ueniunt procreati, septentrio et aquilo, extenuatos siccitatibus in aere flatus spirant ; auster uero et reliqui, qui a solis cursu impetum faciunt, sunt umidissimi et semper adportant imbres, quod percalefacti ab regionibus feruidis adueniunt, ex omnibus terris lambentes eripiunt umores et ita eos profundunt ad septentrionales regiones.*

[« Or de ce point de vue les vents sont révélateurs : parmi eux ceux qui proviennent et sont issus des régions les plus froides, le Septentrion et l'Aquilon, exhalent des souffles raréfiés par la sécheresse de l'air, l'Auster, au contraire, et tous les autres vents dont l'élan vient de la route du soleil sont très humides et apportent toujours les pluies parce qu'ils arrivent surchauffés de régions brûlantes, lèchent l'humidité de tous les pays < qu'ils traversent > et s'en saisissent pour aller ainsi la répandre vers les régions septentrionales. » (*De l'arch.*, VIII, II, 5)]

Chez Ovide, l'exposé de la répartition des vents sur la terre, présentés comme des frères ennemis régnant chacun sur une contrée différente, est évidemment plus poétique et empreinte à la fois de mythologie<sup>38</sup> et d'un exotisme oriental représenté par les Nabatéens, la Perse, la Scythie :

*Eurus ad auroram Nabataeaeque regna recessit  
Persidaeque et radiis iuga subdita matutinis ;  
Vesper et occiduo quae litora sole tepescunt  
proxima sunt Zephyro ; Scythiam septemque triones  
horrifer inuasit Boreas ; contraria tellus  
nubibus assiduis pluuiioque madescit ab Austro<sup>39</sup>.*

[« L'Eurus se retira vers l'Aurore, le royaume des Nabatéens, la Perse et les sommets au-dessus desquels montent les rayons du matin ; Vesper et les rivages attiédés par le soleil couchant sont voisins du Zéphyre ; l'horrible Borée envahit la Scythie et le septentrion ; les régions opposées de la terre sont détrempées sans trêves par les nuages et les pluies de l'Auster. » (*Mét.*, I, 61-66)]

#### 4. L'*orbis terrarum*

Quant à l'*orbis terrarum*, le monde connu des Anciens, il est composé lui-même, selon la plupart des auteurs, de trois parties : l'Asie, l'Europe et l'Afrique, cette dernière – souvent appelée

<sup>35</sup> Voir par ex. Vitruv., I, 6, 4-5 (roses à quatre et huit vents) et 10 (rose à vingt-quatre vents). Sur la « rose des vents » des Anciens, cf. Plin., II, 119-121, et le commentaire correspondant de J. Beaujeu p. 195 sq. Ces autres vents sont par ex. le Corus (ou Caurus), vent du Nord-Ouest cité par ex. chez Virg., *Géorg.*, III, 356, dans sa description de l'hiver scythe, ou l'Africus, un vent chaud du sud-ouest.

<sup>36</sup> J. Beaujeu, *Commentaire* au livre II de Plin. aux paragraphes 119-121, p. 196.

<sup>37</sup> Voir notamment Virg., *Én.*, I, 85 sq. et 102 ; Ov., *Mét.*, I, 61-66 ou encore Man., IV, 588-594, lequel fait correspondre quatre vents principaux aux quatre parties du globe céleste.

<sup>38</sup> Un passage des *Mét.* (I, 57-60) rappelle, au sujet des vents, l'étiologie mythologique.

<sup>39</sup> Les vents sont également cités, par ex., dans un adynaton du *Contre Ibis*, 33-34 et 38. Si l'Eurus, vent du sud-est, est associé aux peuples d'Arabie et de Perse chez Ovide, il n'en est pas de même dans un passage de Virgile où le terme d'*Eurus* semble désigner le vent ou les vents d'est en général, et paraît associé à l'idée de froid (cf. *Géorg.*, III, 381 : *Riphaeo... Euro*, « l'Eurus venu du Riphée »).

*Libya*, terme qui désignait couramment toute l’Afrique septentrionale connue alors<sup>40</sup> – restant sans doute la plus méconnue, son étendue étant très sous-estimée par les Anciens, qui ne connaissaient rien de ce continent au-delà de la Haute-Égypte et de la région – ou ville – qu’ils appelaient « Méroé », en dépit des circumnavigations qu’avaient sans doute entreprises les Carthaginois le long des côtes africaines<sup>41</sup>. J. Soubiran, dans son *Commentaire* de Vitruve signale par exemple, à propos de cet auteur, « une erreur – ou plus exactement une ignorance – commune à tous les géographes de l’Antiquité, qui ont grandement sous-estimé l’étendue de l’Afrique en latitude. Déjà Homère situait les Éthiopiens aux confins de l’Océan extérieur (*Il.* XXIII, 205 sq.) et les appelait (*Od.* I, 23) ἔσχατοι ἀνδρῶν. Les traités techniques de l’époque romaine ratifient à peu près cette vue du monde [...] : la Haute-Égypte était déjà le bout du monde, et les nègres qui venaient ensuite n’étaient connus que par des récits hautement fantaisistes (Pomponius Mela, III, 9, 91 sqq. ; Pline, *N. H.* VI, 187 sqq.)<sup>42</sup>. » L’image de l’*orbis terrarum* se présente donc, comme le montre par exemple ce passage d’Hygin, sous la forme de trois continents ainsi répartis :

*Sic igitur et terras contineri poterimus explanare : nam quaecumque regio est quae inter arcticum et aestivum finem conlocata est, ea diuiditur trifariam, e quibus una pars Europa, altera Asia, tertia Africa uocatur. Europam igitur ab Africa diuidit mare ab extremis Oceani finibus et Herculis columnis*<sup>43</sup>.

[« Voici donc comment nous pourrions détailler les continents terrestres : toute la région qui est située entre les cercles arctique et estival se divise en trois parties ; l’une d’elles s’appelle l’Europe, l’autre l’Asie, la troisième l’Afrique. Donc l’Europe est séparée de l’Afrique par la mer depuis les confins de l’Océan et les colonnes d’Hercule. » (*L’astr.*, I, 8, 1)]

En dehors de la mer Méditerranée qui sépare l’Europe de l’Afrique, ce sont les fleuves qui constituent les frontières entre les continents : le Nil entre la Libye et l’Asie – l’Égypte en effet, pour les Anciens, faisait partie de l’Asie et non de l’Afrique<sup>44</sup> – et le Tanaïs<sup>45</sup> entre l’Asie et l’Europe :

*Asiam autem et Libyam cum Aegypto disternat os Nili fluminis, quod Canopicum appellatur. Asiam ab Europa Tanais diuidit, bifariam se coniciens in paludem quae Maeotis appellatur.*

[« L’Asie et la Libye avec l’Égypte ont pour frontière l’embouchure du Nil, nommée Canopique. L’Asie est séparée de l’Europe par le Tanaïs qui se jette en deux bras dans le marais appelé Méotide. » (Hyg., *L’astr.*, I, 8, 1)]

Pour d’autres auteurs, ce rôle de fleuve frontière entre l’Europe et l’Asie semble avoir été attribué à l’Hypanis – fleuve de la Sarmatie d’Europe, aujourd’hui le Boug –, qui se jette dans le Pont-Euxin. Un pentamètre conservé de Cornélius Gallus,

*uno tellures diuidit amne duas*<sup>46</sup>,

<sup>40</sup> Sur les termes *Libya* et *Africa* voir la note 480, p. 220, de M. Van Den Bruwaene à propos de Cic., *De Nat. deor.*, II, 66, 165, dans l’éd. Latomus : « Tant Aristote (*De Mundo* III, 393 b 22) qu’Hérodote (IV, 45) donnent à l’Afrique le nom de Libye, d’après un nom de femme ; les Romains ont étendu à tout le continent le nom d’*Africa* qui désignait d’abord les provinces puniques [...] »

<sup>41</sup> Sur le *Périple d’Hannon*, cf. Plin. II, 169. Outre le périple du Carthaginois, Pline cite dans le même passage les témoignages de Cornélius Nepos et de Coelius Antipater concernant des voyages effectués entre Gadès et l’Arabie en longeant les côtes africaines.

<sup>42</sup> J. Soubiran, note 42, p. 199, à propos de *De l’arch.*, IX, 5, 4.

<sup>43</sup> Voir aussi, par ex., Cic., *De Nat. deor.*, II, 66, 165.

<sup>44</sup> Cf. par ex. Sall., *Jug.*, XIX, 3. Dans les *Astronomiques* de Manilius (IV, 669-670), le Nil représente la frontière entre la Libye et l’Asie.

<sup>45</sup> Sur le Tanaïs (aujourd’hui le Don), voir par ex. le *Commentaire* de L. Callebaut au livre VIII de Vitruve, p. 75 ; Ov., *Pont.*, IV, 10, 55-56 et IV, 78 ; Man., IV, 677.

<sup>46</sup> « Il est question du fleuve Hypanis, en Scythie, qui « divise de son cours deux continents », l’Asie et l’Europe ; l’allusion à l’Hypanis et cet exotisme inattendu me donnent à penser que Gallus, comme ses modèles d’Alexandrie,

[« d'un seul cours, [ce fleuve] sépare deux continents » (trad. personnelle)]

ferait allusion, selon H. Bardon, à ce fleuve de Sarmatie.

Ainsi, cet *orbis terrarum*, dont de nombreuses régions sont encore mal connues, et qui se caractérise par sa diversité géographique et ethnographique, s'avère propice au développement d'une curiosité exotique qui se manifeste, dans le domaine littéraire, par un foisonnement d'allusions à ses confins, à ses caractéristiques géographiques, à ses différents types de végétation, à sa faune et à ses productions diverses et variées.

## Vltima tellus<sup>47</sup> : l'exotisme des confins

Les confins de l'*orbis terrarum*, dans la mesure où ils étaient encore mal connus, voire presque totalement ignorés des Anciens, font évidemment partie des contrées les plus susceptibles d'éveiller la curiosité exotique et de donner lieu à une élaboration littéraire, chez les Grecs puis chez les Romains. Les références à ces contrées lointaines sont très nombreuses dans la littérature latine de cette période, et témoignent souvent de l'aura de mystère qui entourait encore certaines de ces régions, ainsi que des sentiments de crainte ou de fascination qu'elles pouvaient susciter chez les Anciens qui, tels le sycophante du *Trinummus* de Plaute évoquant son prétendu voyage vers la lointaine Arabie, avaient tendance à se représenter les confins comme le lieu de toutes les « merveilles » :

*CH. Quos locos adisti ? SY. Nimum mirimodis mirabilis.*

*CH. Lubet audire, nisi molestumst. SY. Quin discupio dicere.*

*Omnium primum in Pontum aduecti Arabiam terram sumus.*

[« CHARMIDÈS. – Quels pays as-tu visités ? SYCOPHANTE. – Des pays excessivement, merveilleusement merveilleux ! CHARMIDÈS.– Je voudrais bien entendre son récit, si cela ne t'ennuie pas. SYCOPHANTE. – Au contraire, je meurs d'envie d'en parler. En premier de tout, nous sommes arrivés par mer dans le Pont, jusqu'au pays d'Arabie. » (*Trinummus*, 931-933)]

Les confins du monde, tels qu'ils sont représentés dans les textes de la période étudiée ici, nous offrent donc une *imago mundi* où se mêlent science et mythologie, réminiscences littéraires et acquis de l'expérience, erreur et vérité ; le caractère imprécis ou changeant des termes mêmes servant à désigner ces régions reflète les différentes strates du savoir humain, depuis l'époque où furent élaborés les mythes les plus anciens jusqu'aux expéditions entreprises dans les dernières années de la République et au cours du principat d'Auguste. L'évocation des extrémités du monde connu des Grecs puis des Romains représente ainsi l'occasion, pour un auteur, de rappeler certains des *topoi* exotiques de la littérature antérieure ou, au contraire, d'introduire de nouveaux *exotica* issus des découvertes plus récentes, comme dans ces paroles prononcées par Mélibée dans la première *Bucolique* de Virgile :

*At nos hinc alii sitientis ibimus Afros,  
pars Scythiam et rapidum cretae ueniamus Oaxen  
et penitus toto diuisos orbe Britannios,*

---

s'est servi du distique pour ses élégies à caractère savant » (H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. II, p. 43). Sur l'Hypanis, voir encore Virg., *Géorg.*, IV, 369 ; Prop., I, 12, 3-4, où l'Hypanis apparaît comme le symbole des extrémités du monde, du lointain ; Ov., *Mét.*, XV, 285-286.

<sup>47</sup> Expression employée par ex. chez Ovide, à propos des extrémités occidentales de la terre et du royaume d'Atlas (*Mét.*, IV, 632) ; on la retrouve fréquemment, comme nous le verrons, dans les *Tristes* et les *Pontiques*, où elle désigne le lieu d'exil d'Ovide.

[« Mais nous, loin d'ici, nous irons, les uns chez les Africains assoiffés, les autres en Scythie, vers l'Oaxès, torrent crayeux, ou chez les Bretons isolés au bout du monde. » (*Bucoliques*, I, 64-66)]

où le poète mentionne, pour désigner les points cardinaux et symboliser de façon hyperbolique l'éloignement d'un exil aux limites extrêmes du monde, les Africains au sud, la traditionnelle « Scythie » au nord et à l'est, et la Bretagne – plus récemment entrée dans l'imaginaire exotique antique – à l'ouest.

## 1. L'Océan<sup>48</sup>

Les limites extrêmes du monde connu sont tout d'abord représentées, chez les Anciens, par l'Océan, dont l'image s'avère complexe : alors que de nombreux textes latins témoignent d'une conception de l'Océan encore empreinte des représentations cosmologiques les plus anciennes, d'autres en revanche sont le reflet des acquis de la science grecque ou des observations romaines les plus récentes. Il existe nombre d'images contradictoires associées à cet *Oceanus*, terme dont les occurrences sont plus nombreuses à partir de la fin de la République. Malgré les contacts directs avec les régions occidentales et nordiques, A. Bajard remarque qu'« on trouve autour de cet *Oceanus* romain tous les thèmes hérités de la tradition mythique et littéraire grecque. Doit-on croire que les poètes, orateurs et historiens latins ne surent pas dépasser ces *topoi* ? Il semble toutefois que l'on puisse relever chez eux une insistance plus importante sur le caractère redoutable et inquiétant du milieu océanique. Cette présentation s'organise autour de quelques thèmes essentiels : les liens entretenus par l'Océan avec l'outre-tombe, son caractère de barrière sacrée et infranchissable du monde humain, enfin la puissante figure du dieu *Oceanus*. Bien qu'entièrement héritées, à l'origine, de la tradition grecque, [...] ces thèmes prirent à Rome des caractéristiques originales<sup>49</sup>. »

### a. L'Océan et le pays des morts

Le terme *Oceanus*, comme nous l'avons déjà constaté, désigne encore parfois, chez les poètes latins, le grand fleuve Océan, « personnification de l'eau qui, dans les conceptions helléniques primitives, entoure le Monde<sup>50</sup> ». Dans la fable et les poèmes homériques, il symbolise également l'inconnu et l'interdit : il est le domaine de la divinité, des monstres, que seuls les Immortels ou certains héros exceptionnels comme Hercule ont pu parcourir. C'est sans doute la raison pour laquelle certaines traditions remontant aux Grecs, et coexistant avec d'autres représentations où les Enfers sont situés dans le monde souterrain, situent le pays des morts dans l'Océan, du côté du couchant, au-delà des Colonnes d'Hercule<sup>51</sup>. En effet, si le royaume d'Hadès et de Perséphone est d'ordinaire imaginé comme un souterrain, certains textes grecs le situent parfois aux extrémités du monde – dans l'Océan

<sup>48</sup> Seules seront retenues ici les références à l'Océan en rapport avec une représentation exotique, c'est-à-dire lorsque le terme est employé pour évoquer les extrémités du monde, en particulier du côté de l'Occident, voire, aux confins du mythe et de l'exotisme, dans les représentations purement spéculatives concernant le pays des morts, situé dans certaines traditions antiques dans le monde réel, terrestre, au cœur de l'Océan.

<sup>49</sup> A. Bajard, « Quelques aspects de l'imaginaire romain de l'Océan de César aux Flaviens » (*R.É.L.* 1998, 76, p. 177-191, Paris, Les Belles Lettres, 1998), p. 178.

<sup>50</sup> P. Grimal, *Dictionnaire...*, art. « Océan », p. 321. L'image traditionnelle d'un Océan personnifié sous la forme d'une divinité est encore présente chez les poètes latins ; il est notamment le « père de tous les fleuves » (*ibid.*), et l'époux de la déesse Téthys ; cf. par ex. Catulle, 88, 5-6 : *Suscipit, o Gelli, quantum non ultima Tethys / nec genitor Nympharum abluit Oceanus*, « Gellius, il se charge d'un crime que ne lavent ni Téthys du bout du monde ni l'Océan père des Nymphes » (trad. H. Bardon).

occidental, ou encore dans l'extrême Nord, chez les Hyperboréens. Ces deux conceptions différentes relatives à la localisation du pays des morts se retrouvent conciliées par le fait que l'entrée des Enfers était supposée s'ouvrir dans des contrées éloignées, ou dans l'Océan qui ceinture la terre.

Ainsi, dans l'*Iliade*, l'entrée des Enfers s'ouvre dans l'extrême Occident, au-delà du fleuve Océan<sup>52</sup> ; dans l'*Odyssée*, lorsque Circé envoie Ulysse consulter l'âme de Tirésias aux Enfers, le héros doit d'abord « traverser l'Océan<sup>53</sup> », pour parvenir au pays des Cimmériens<sup>54</sup>. Virgile également, aux vers 242 et 243 de la première *Géorgique*, semble localiser les Enfers dans les autres parties, inconnues et inaccessibles, du globe terrestre, soit dans l'hémisphère sud, soit, au-delà de l'*orbis terrarum*, en direction de l'ouest. Au livre VI de l'*Énéide*, il semble à nouveau faire allusion à cette croyance en une localisation terrestre du monde des morts lors de l'épisode de la catabase d'Énée ; les paroles de Déiphobe accueillant le héros troyen paraissent effectivement suggérer une localisation océanique du séjour des morts :

*Sed te qui uiuom casus, age fare uicissim,  
attulerint. Pelagine uenis erroribus actus  
an monitu diuom ?...*

[« Mais toi, quelles aventures t'ont conduit ici vivant, allons, parle à ton tour. Viens-tu poussé à travers mers en des courses errantes ; est-ce par un avis des dieux ? (*Én.*, VI, 531-532)]

J. Perret, dans la note correspondant à ce passage, indique que « ces mots semblent se rapporter à des doctrines qui localisent le séjour des morts (ou de certains morts) dans des îles océaniques. Tout navigateur, dès qu'il perd le contrôle de sa route, est donc exposé à y aborder. Dans l'antiquité classique ces représentations ne tiennent pas autant de place que celles d'un au-delà souterrain ou céleste. Elles sont toutefois bien attestées dans l'*Odyssée* (4, 561-568), chez Hésiode (*Travaux*, 167-173) et Pindare (*Ol.*, 2, 66-90)<sup>55</sup>. »

Quant aux Îles Fortunées, ou Îles des Bienheureux, déjà mentionnées dans les poèmes homériques et chez Hésiode<sup>56</sup>, elles représentent « le Paradis de l'Orphisme et du néo-pythagorisme », l'endroit où, après leur mort, se retrouvaient les êtres vertueux et les héros<sup>57</sup>. Sur ces îles règne l'Apollon Hyperboréen<sup>58</sup> ; c'est là aussi que, dans la tradition religieuse orphique, vit Cronos, délivré de ses chaînes et réconcilié avec Zeus<sup>59</sup>. Ces îles sont enfin étroitement associées à Orphée : « L'âme d'Orphée [...] fut transportée aux Champs-Élysées où, revêtue d'une longue robe blanche, elle continue ses chants pour les Bienheureux. C'est autour de ce mythe que se forma la théologie orphique. De sa descente aux Enfers, à la poursuite d'Eurydice, Orphée était censé avoir rapporté des

<sup>51</sup> Sur les rapports entretenus avec la mort par l'*Oceanus* des Grecs puis des Romains, et sur son image de frontière entre le monde des vivants et celui du surnaturel, cf. A. Bajard, « Quelques aspects de l'imaginaire romain de l'Océan », p. 180 sq.

<sup>52</sup> IV, 59 ; V, 395 sq ; IX, 569 sq ; XV, 187 sq. ; XX, 61 sq.

<sup>53</sup> *Od.*, X, 508 (δι' Ὠκεανοῖο).

<sup>54</sup> *Od.*, XI, 11 sq. Lygdamus par ex. désigne les lacs infernaux – ceux que doivent traverser les âmes des morts – par l'expression *Cimmerios... lacus*, « lacs cimmériens » (*Corpus Tibullianum*, III, 5, 24).

<sup>55</sup> Ces représentations connaissent un regain de faveur lié aux spéculations sur la sphéricité de la terre et à la localisation des morts aux antipodes : cf. *Georg.*, 1, 240-251 ; Stace, *Theb.*, 12, 558-561 ; F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris, 1942, p. 52-63. Plus tard, cette conception d'un monde des morts situé dans l'Océan occidental se retrouve chez Silius Italicus, *Punica*, XIII, 550-555.

<sup>56</sup> *Od.* (IV, 561-568) ; Hés., (*Travaux*, 171 : *αἱ μακάρων νήσοι*). Cf. aussi Pindare, *Olympiques*, II, 66-90.

<sup>57</sup> Cf. par ex. Cic., *De fin.*, V, 19, 53. Sur le thème des Îles Fortunées dans la poésie antique, d'Homère aux poètes augustéens, et sur l'influence de la philosophie – Posidonius notamment – dans la diffusion de ce mythe, voir le commentaire aux fragments des *Histoires* de Salluste de P. McGushin, p. 166, t. I.

<sup>58</sup> P. Grimal, *Dictionnaire...*, art. « Apollon », p. 43a.

<sup>59</sup> *Id.*, *ibid.*, art. « Cronos », p. 105a.

renseignements sur la façon de parvenir au pays des Bienheureux et d'éviter tous les obstacles et les pièges qui attendent l'âme après la mort<sup>60</sup>. » Les représentations associées à ces Îles des Bienheureux semblent avoir été familières aux Romains comme aux Grecs, puisque Plaute, dans son *Trinummus*, n'hésite pas à les mentionner dans une plaisanterie lancée par Philon à Stasime, à propos d'un champ qui a porté malheur à ses propriétaires successifs :

*sicut fortunatorum memorant insulas,  
quo cuncti qui aetatem egerint caste suam  
conueniant ; contra istoc detrudi maleficos  
aequom uidetur, qui quidem istius sit modi.*

[« Comme il y a, dit-on, les îles des bienheureux où tous ceux qui ont mené une vie pure doivent un jour se trouver réunis ; ton champ devrait être au contraire le lieu de déportation des malfaiteurs, s'il est bien tel que tu le dis. » (*Trin.*, 549-552)]

On imagine ces îles, elles aussi, dans l'Océan occidental, au-delà des colonnes d'Hercule, comme le montrent deux témoignages antiques : d'abord celui de Salluste dans les *Histoires*, à propos du projet supposé de Sertorius de s'enfuir<sup>61</sup> vers ces îles, qu'il imaginait pouvoir atteindre en naviguant au large de l'Espagne :

*Quas duas insulas propinquas inter se et decem <milia> stadium a Gadibus sitas constabat  
suopte ingenio alimenta mortalibus gignere<sup>62</sup> ;*

[« Deux îles rapprochées l'une de l'autre et distantes de Gadès de dix mille stades passaient pour produire d'elles-mêmes ce qui est nécessaire à la nourriture des hommes. » (Sall., *Hist.*, I, frg. †100 Maurenbrecher = 90 Mc Gushin, trad. Personnelle)]

ensuite celui d'Horace, qui, dans un passage devenu célèbre des *Épodes*, songe à fuir la guerre pour gagner cette contrée lointaine où, imagine-t-il, règnent encore la paix et la fertilité de l'âge d'or :

*Nos manet Oceanus circumuagus ; arua, beata  
petamus arua, diuites et insulas<sup>63</sup>.*

[« Oui, nous, l'Océan qui erre autour du monde nous attend. Gagnons les campagnes, les riches campagnes, les Îles Fortunées. » (*Épodes*, XVI, 41-42)]

Il faut préciser cependant que cette épode civique, probablement composée au moment de la guerre de Pérouse, en 41 avant J.-C. ou peu de temps auparavant, vise surtout à exprimer le désespoir des Romains – tout comme la IV<sup>e</sup> *Bucolique* de Virgile qui date de 40 avant J.-C. –, et que les paysages, la végétation, les animaux évoqués par Horace dans les vers 41 à 66 n'ont rien d'exotique : il s'agit en fait d'une description de l'âge d'or, chargée d'exprimer un désir de paix.

<sup>60</sup> *id.*, *ibid.*, art. « Orphée », p. 333b.

<sup>61</sup> Cf. Sall., *Hist.*, I, frg. 102 Maurenbrecher (92 McGushin). Sur ce projet de fuite de Sertorius, voir le commentaire de P. McGushin, p. 166, t. I, et les références bibliographiques à Plutarque (*Sert.* VIII, 2-9 ; IX, 2) et Florus, II, 10, 2.

<sup>62</sup> Ce fragment se rattacherait, selon P. McGushin, à un développement de Salluste sur les Îles Fortunées, identifiées tantôt aux îles de Madère et de Porto Santo, tantôt aux îles Canaries (voir le commentaire de P. McGushin et les références bibliographiques, p. 166, t. I) ; la générosité de la nature est plus abondamment évoquée par Plutarque (cité par P. McGushin, *ibid.*), *Sert.* 8, 3. Voir aussi Sall., *Histoires*, I, frg. 101 Maurenbrecher (91 McGushin), *ap.* Servius *ad Aen.* V, 735 et *Hist.*, I, frg. 103 Maurenbrecher (89 McGushin). D'après P. McGushin (p. 165, t. I), ce désir de gagner les îles aurait été inspiré à Sertorius par des récits de marins.

<sup>63</sup> Aux v. 59-60, le poète affirme que cette terre reste ignorée des navigateurs. Cf. aussi Hor., *Od.*, IV, 8, 27.

## b. Océan Atlantique et Océan oriental

À côté de ces conceptions anciennes, les textes latins, à la suite des savants grecs, véhiculent l'idée d'un Océan mondial entourant l'ensemble des terres. En effet, « L'Océan, considéré d'abord comme un fleuve entourant la terre en forme de disque, fut, dès le VII<sup>e</sup> siècle, imaginé comme une mer, qui reçut, à l'ouest, dans le langage poétique, le nom de « mer Atlantique » (Stésichore, frg. 6). La théorie d'une terre sphérique changea considérablement la signification géographique de l'Océan : il se présente dès lors comme un système de deux canaux se croisant perpendiculairement, ou comme une mer mondiale, sur laquelle la terre est une île. Platon a présenté les deux théories (*Phédon*, 109 a, la première ; *Timée*, 24 c, la seconde)<sup>64</sup>. » C'est ainsi que l'Océan est décrit comme périphérique dans le passage du *Songe de Scipion* déjà cité plus haut, ou dans l'*Astronomie* d'Hygin :

*Oceanus autem, regione circumductionis sphaerae profusus, prope totius orbis adluit fines ; itaque et signa occidentia in eum decidere existimantur,*

[« L'Océan répandu sur la périphérie de la sphère baigne les confins de presque tout le globe. Aussi les constellations à leur coucher y tombent-elles, pense-t-on. » (*L'astronomie*, I, 8, 1)]

mais aussi chez les poètes, comme Catulle :

*Oceanusque, mari totum qui amplexitur orbem,*

[« L'Océan, qui de mer embrasse le monde entier » (Catulle, 64, 30, trad. H. Bardon)]

l'auteur du *Panegyrique de Messalla* :

*Alter dicat opus magni mirabile mundi,  
qualis in immenso desederit aere tellus,  
qualis et in curuum pontus confluerit orbem*<sup>65</sup>,

[« Qu'un autre dise la création merveilleuse du vaste univers, comment la terre s'est fixée dans l'immensité de l'air, comment l'océan a coulé en cercle pour l'envelopper. » (*Panegyrique de Messalla*, 18-20 )]

ou encore Ovide :

*Oceanus...  
qui terram liquidis, qua patet, ambit aquis*<sup>66</sup>.

[« Océan qui entoure de ses eaux limpides la terre, sur toute son étendue... » (*Ov. Fastes*, V, 81-82)]

Ce même Océan, qui « s'étend [...] aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est, au Sud et au Nord de [la Terre], dont il marque les frontières les plus lointaines<sup>67</sup> » peut donc être qualifié non seulement d'« occidental » – ou d'*Atlanticus*<sup>68</sup> –, mais aussi d'« oriental » lorsqu'il s'agit d'évoquer les lieux

<sup>64</sup> Note 1, p. 113, d'E. Bréguet à propos de Cic., *De Rep.*, VI, 20, 21. Cicéron fait allusion à la seconde de ces représentations.

<sup>65</sup> Cf. aussi v. 52-53 et 147-148.

<sup>66</sup> Voir aussi, dans les *Mét.*, II, 5-7, la description des portes du palais du Soleil, où sont représentées « les flots, qui entourent la terre d'une ceinture » ; Man., IV, 595-596.

<sup>67</sup> P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 321. Voir par ex. Cic., *Corresp.* CLVIII, 2, t. III (*Fam.*, VII, 10), où *Oceanus* est employé à propos de la Bretagne dans une lettre adressée à Trébatius, un jeune juriste membre de l'état-major de César ; l'Océan est également associé à la Bretagne chez Horace, *Odes*, IV, 14, 47.

<sup>68</sup> Par ex. chez Cic., *De Rep.*, VI, 20, 21.

d'où surgit le Soleil à son lever, ou de « septentrional » à propos des confins nordiques du monde, même si, le plus souvent le terme d'*Oceanus* est associé à l'Occident ou l'extrême-Occident, aux confins occidentaux du monde connu, voire au pays des morts localisé dans certaines tradition dans l'Océan occidental, au-delà des Colonnes d'Hercule. Il désigne ainsi, chez Catulle, tantôt le lieu d'où vient l'Aurore :

*Flere desine. Non tibi, Aurunculeia, periculum est, nequa femina pulcrior clarum ab Oceano diem uiderit uenientem*<sup>69</sup>,

[« Cesse de pleurer. Il n'y a pas de danger, Aurunculeia, qu'une femme plus belle que toi voie la lumière du jour venir de l'Océan. » (Catulle, 61, 86-90)]

tantôt les eaux où disparaît le Soleil à son coucher :

*... uertor in occasum, tardum dux ante Booten, qui uix sero alto mergitur Oceano*<sup>70</sup>.

[« J'incline vers le couchant, guide devant le lent Bootès, qui peine et tarde à se plonger dans les profondeurs de l'Océan. » (Catulle, 66, v. 67-68)]

On trouve ailleurs l'expression *uterque Oceanus*, ou *utrumque mare*, pour désigner l'ensemble des nations de la terre, les peuples occidentaux et orientaux<sup>71</sup>, souvent dans un contexte faisant référence aux conquêtes romaines, par exemple lorsque le prêtre du livre VII de l'*Énéide* prédit à Latinus des descendants qui soumettront à leurs lois tout l'univers,

*... qua Sol utrumque recurrens aspicit Oceanum ...*,

[« [...] Tout ce qu'embrasse le soleil allant et venant de l'un à l'autre Océan » (Virg., *Én.*, VII, 100-101)]

ou lorsqu'Ovide célèbre les futures conquêtes d'Auguste, annoncées par Jupiter à Vénus :

*Quid tibi barbariam gentesque ab utroque iacentes Oceano numerem ? Quodcumque habitabile tellus sustinet, huius erit ; pontus quoque seruiet illi*<sup>72</sup>.

[« Que servirait de t'énumérer les nations barbares qui s'étendent sur les bords des deux océans ? Tout ce que porte la terre habitable appartiendra à ce héros ; la mer elle-même sera son esclave. » (*Mét.*, XV, 829-831)]

<sup>69</sup> Cf. aussi Prop., II, 9, 29-30.

<sup>70</sup> Cf. aussi Virg., *Énéide*, XI, 912-914.

<sup>71</sup> Cf. par ex. l'expression comparable d'Ovide célébrant les œuvres de Gallus (*Amours*, I, 15, 29-30).

<sup>72</sup> Cf. aussi Virg., *Géorg.*, III, 32-33, décrivant les battants de la porte du théâtre qu'il voudrait consacrer à Octave : *et duo rapta manu diuerso ex hoste tropaea / bisque triumphatas utroque ab litore gentis*, « [J'ajouterai] les deux trophées conquis sur des ennemis situés aux extrémités du monde, et le double triomphe remporté sur les peuples de l'un et l'autre rivage » ; Ov., *A. A.*, I, 173-174, dans sa description de la naumachie d'Auguste : *Nempe ab utroque mari iuuenes, ab utroque puellae / uenere*, « que d'hommes vinrent de l'une et l'autre mer, que de femmes de l'une et l'autre mer ! » ; et l'hyperbole du passage de l'*Énéide* cité à propos des antipodes (VII, 225-226).

L'Océan sert même, assez souvent, à évoquer de manière vague les confins du monde, dans toutes les directions, voire toute l'étendue des terres, le monde dans son ensemble, comme le fait Jupiter au livre I de l'*Énéide* lorsqu'il prédit à la future Rome augustéenne un « empire sans fin<sup>73</sup> » :

*Nascetur pulchra Troianus origine Caesar,  
imperium Oceano, famam qui terminet astris  
Iulius, a magno demissum nomen Iulo.*

[« Un Troyen paraîtra, d'une lignée bénie, César, pour étendre leur empire jusqu'à l'Océan, leur renom jusqu'aux astres ; il sera Julius, nom qui lui vient du grand Iule. » (Virg., *Én.*, I, 286-288)]

## 2. Les confins occidentaux

Les confins occidentaux du monde se caractérisent dans la littérature latine, tout comme l'Océan, par une grande imprécision géographique, où les noms de la Gaule, de la Bretagne ou de la Maurétanie se mêlent aux conceptions anciennes relatives à l'Hespérie des Grecs, ces « contrées du couchant » – selon l'étymologie du terme – englobant à la fois l'Italie, la Sicile, la Gaule et l'Espagne, des régions qui toutes, pour les Grecs contemporains de l'élaboration des fables ou des poèmes homériques, étaient encore empreintes de mystère, de merveilleux et d'exotisme, comme en témoignent l'*Odyssée* et nombre de légendes associées à ces régions. On retrouve ainsi dans les textes latins, chez les poètes surtout, ce nom d'*Hesperia*, employé par exemple dans ce fragment des *Annales* d'Ennius :

*Est locus, Hesperiam quam mortales perhibebant*<sup>74</sup>,

[« Il y a un lieu que les mortels appelaient autrefois l'Hespérie, c'est-à-dire « les contrées du couchant. » » (*Annales*, I, frg. 12 Steuart, p. 4, trad. personnelle)]

et dans l'*Énéide* de Virgile :

*Est locus, Hesperiam Grai cognomine dicunt,  
terra antiqua, potens armis atque ubere glaebae ;  
Oenotri coluere uiri ; nunc fama minores  
Italiam dixisse ducis de nomine gentem*<sup>75</sup>.

[« Il est une contrée que les Grecs appellent Hespérie, terre antique, puissante par les armes comme par la fécondité de la glèbe ; les Œnotres l'ont habitée ; on dit que par la suite cette nation a pris d'un de ses chefs et porte maintenant le nom d'Italie. » (*Én.*, I, 530-533)]

On rencontre aussi les adjectifs dérivés *Hesperis* et *Hesperius*, comme dans cette image poétique d'Ovide pour évoquer le coucher du soleil, où l'Océan est désigné par la périphrase *Hesperium fretum* :

*Pronus erat Titan inclinatoque tenebat  
Hesperium temone fretum...*<sup>76</sup>,

[« Le Titan penché en avant venait de faire toucher la mer d'Hespérie à son timon incliné... » (*Mét.*, XI, 257-258)]

<sup>73</sup> Virg., *Én.*, I, 278-279. Cf. aussi Catul., 115, 6, où le poète évoque les immenses richesses du personnage qu'il nomme *Mentula* en disant que ses possessions s'étendent *Vsque ad Hyperboreos et mare ad Oceanum*, « jusqu'aux Hyperboréens et à la mer Océane ».

<sup>74</sup> Ennius fait ici référence à l'Italie, comme dans les passages de l'*Énéide* cités ensuite.

<sup>75</sup> Cf. aussi I, 569 : *Hesperiam magnam Saturniaque arua*, « la grande Hespérie et les champs de Saturne » ; III, 163, etc.

<sup>76</sup> Voir aussi *ibid.*, II, 142-143 ; II, 257-259 ; IV, 214-216 ; *Fastes*, II, 73.

ou encore dans cette expression d'Horace pour désigner, dans le cadre d'un hymne à la gloire d'Auguste, les confins occidentaux du monde connu :

... *famaque et imperi  
porrecta maiestas ad ortus  
solis ab Hesperio cubili.*

[« ... Et qui ont porté la renommée et la majesté de l'Empire, de l'Hespérie où le soleil se couche, jusqu'aux bords où il se lève. » (*Odes*, IV, 15, 14-16)]

Mais ce sont aussi, évidemment, les termes et les représentations issus du savoir géographique grec et romain que l'on rencontre dans les textes latins de cette période qui ont évoqué les confins occidentaux de l'*orbis terrarum*.

### a. Les Colonnes d'Hercule, l'Espagne et la Maurétanie

L'Espagne et le nord-ouest du continent africain, symbolisés, dans la fable, par les fameuses Colonnes d'Hercule, apparaissent déjà dans diverses légendes grecques parmi les plus célèbres, comme celles de Persée et d'Hercule, qui font tous deux partie des grands voyageurs de la mythologie. Beaucoup de textes latins ont évoqué les confins occidentaux par l'intermédiaire de ces fables, où les représentations de la mythologie et des poèmes homériques se mêlent aux noms de lieux ou de peuples connus des Grecs et des Romains par le biais de l'expérience ou des acquis de la science.

Les premiers exploits de Persée<sup>77</sup> ont pour cadre les extrémités occidentales de l'Afrique. Ce personnage, fils de Zeus et ancêtre d'Héraclès, serait, si l'on tente de suivre l'ordre « chronologique » suggéré par les généalogies divines et héroïques, l'un des premiers héros voyageurs de la mythologie. Ses aventures le mènent de l'extrême Occident – l'Hespérie, où se situe notamment l'épisode mettant en scène le géant Atlas – à l'Éthiopie, aux confins orientaux du monde, cadre de la légende d'Andromède. Après s'être emparé de l'œil des Grées, filles de Phorcus – Ovide précise, à leur sujet, que leur demeure se situait *gelido sub Alante*, « au pied de l'Atlas glacé<sup>78</sup> » –, le héros tue la Gorgone Méduse : cet épisode est généralement localisé, de manière assez vague, près du royaume des morts et du pays des Hespérides, ces dernières étant, d'après la légende, les filles d'Hespérus, qui habitaient, près de l'Atlas, un jardin aux arbres garnis de pommes d'or et gardé par un serpent gigantesque ou un dragon. Elles sont localisées, dans certaines traditions « à l'extrême Occident, non loin de l'Île des Bienheureux<sup>79</sup>. » Puis le héros, selon certaines traditions, change le géant Atlas en rocher en lui présentant la tête de Méduse, qui, d'après la légende, pétrifiait quiconque la regardait. Atlas, qui avait été condamné par Zeus, après la lutte entre les Géants et les Dieux, à porter sur ses épaules la voûte céleste, demeurait, comme le rappelle Pierre Grimal, « dans l'extrême Occident, au pays des Hespérides » ou, selon d'autres traditions, « chez les Hyperboréens », Hérodote étant « le premier qui en parle comme d'une montagne située en Afrique du Nord<sup>80</sup>. » Le cadre de cet épisode avec Atlas, tel qu'il apparaît dans les *Métamorphoses*, reste empreint de la vision mythologique du monde : le poète emploie le terme d'Hespérie et localise cette contrée à l'aide de l'image traditionnelle représentant le Soleil conduisant son char de l'Orient à l'Occident. Persée en effet

<sup>77</sup> Sa légende est évoquée dans l'*Iliade*, XIV, 319 ; XIX, 116 ; 123 ; chez Hésiode, *Théog.*, 276 sq. ; *Bouclier*, 222 sq. ; pour le domaine latin, voir en particulier Ov., *Mét.*, IV, 604-803 et V, 1-249.

<sup>78</sup> Ov., *Mét.*, IV, 772.

<sup>79</sup> P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 209b.

<sup>80</sup> P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 59, art. « Atlas ». L'intervention de Persée dans la légende d'Atlas semble apparaître pour la première fois dans les *Métamorphoses* d'Ovide (voir la n. 4, p. 117 de G. Lafaye à propos du livre IV, v. 649 et suivants).

*constitit Hesperio, regnis Atlantis, in orbe,*

[« s'arrête sur [la terre d'] Hespérie, dans le royaume d'Atlas » (Ov., *Mét.*, IV, 628)]

et la demeure du géant, aux confins du monde – dans la région des Colonnes d'Hercule et de la Maurétanie –, est située ainsi :

*... ultima tellus  
rege sub hoc et pontus erat, qui Solis anhelis  
aequora subdit equis et fessos excipit axes*<sup>81</sup>.

[« [Atlas] tenait sous ses lois les extrémités de la terre ainsi que la mer qui ouvre ses flots aux coursiers haletants du Soleil et reçoit son char fatigué. » (Ov., *Mét.*, IV, 632-634)]

L'Occident est également le cadre de plusieurs épisodes de la geste héracléenne. Descendant direct de Persée, Héraclès, qui est l'un des plus célèbres des héros de la mythologie gréco-romaine, et celui qui aura, avec Énée et Bacchus-Dionysos, la plus grande postérité littéraire dans les domaines de la morale, de la politique et de la philosophie, peut aussi être considéré comme le plus grand voyageur mythique. Le cycle de ses aventures lui fait parcourir non seulement la Grèce, ses alentours et les îles de la Méditerranée, mais aussi de nombreuses régions de l'Orient – la Thrace, la Cappadoce, la Troade, la Lydie, l'Égypte, le Caucase –, l'Afrique, ainsi que les confins occidentaux, orientaux et septentrionaux du monde. L'aspect exotique du cycle héracléen apparaît d'abord dans les Douze Travaux que le héros doit accomplir sous les ordres d'Eurysthée : en effet, si les six premiers de ces Travaux se déroulent en cadre grec – le Péloponnèse –, les suivants ont pour cadre des pays plus ou moins éloignés de la Grèce, voire les confins ; en dehors de ces Douze Travaux, Hercule est encore associé à un certain nombre de légendes isolées se déroulant en pays exotiques<sup>82</sup>. Le dixième des Travaux d'Héraclès, la capture des bœufs de Géryon<sup>83</sup>, a pour cadre soit l'Ibérie<sup>84</sup>, soit l'île d'Érythie, située selon la légende dans l'extrême-Occident – le nom même de l'île, Ἐρυθία, dérivé du verbe ἐρεῦθω, « rougir », signifie en grec « la Rouge », en référence sans doute à la couleur du ciel à l'Occident au moment du coucher du soleil. Pour atteindre cette île, le héros dut traverser le désert de Libye, qu'il débarrassa d'une partie de ses monstres, et s'aventurer au-delà même de l'Océan. Au cours du voyage aller, le héros aurait par ailleurs brisé Calpé – c'est-à-dire Gibraltar – pour livrer passage à la mer, et élevé les fameuses Colonnes d'Hercule, traditionnellement identifiées au rocher de Gibraltar et à Ceuta, là où la mer sépare l'Europe de la Libye.

Héraclès termine le cycle de ses Travaux par une nouvelle expédition dans l'Extrême-Occident, Eurysthée lui ayant ordonné de lui apporter les pommes d'or des Hespérides, trois nymphes – « Aeglé, Érythie et Hesperaréthousa, c'est-à-dire : « la Brillante », la « Rouge » et l'Aréthuse du Couchant », dont les noms rappellent les teintes du ciel lorsque le Soleil disparaît à l'Occident<sup>85</sup> » – chargées de garder un jardin qui se situait, selon les traditions, « tantôt à l'Ouest de la Libye, tantôt au pied du mont Atlas, tantôt, encore, chez les Hyperboréens<sup>86</sup> ». Les Hespérides, comme l'explique P. Grimal, « habitent à l'extrême Occident, non loin de l'Île des Bienheureux, au bord de l'Océan. À mesure que

<sup>81</sup> Cf. aussi Hor., *Od.*, I, 34, 11 : *Atlanteus... finis*, « la borne atlantéenne » (c'est-à-dire d'Atlas). Dans les vers suivants du livre IV des *Métamorphoses* (635-638), la description du jardin d'Atlas et de ses fruits d'or, malgré son cadre géographique lointain, reste tributaire de la fable, et ne présente pas de caractère exotique. Généralement, ce jardin merveilleux de l'Hespérie est plutôt associé aux filles d'Atlas, les Hespérides.

<sup>82</sup> Voir P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 187b sq.

<sup>83</sup> Voir par ex. Lucr., V, 28 ; Plin., *N. H.*, IV, 20 ; Hor., *Od.*, II, 14, 7 sq. ; Virg., *Én.*, VI, 289 ; Ov., *Mét.*, IX, 184 sq.

<sup>84</sup> Cf. Ov., *Hér.*, IX, 91-92 : *prodigiumque triplex, armenti diues Hiberi / Geryones*, « ce triple monstre, riche d'un troupeau ibérien, Géryon » ; *Mét.*, IX, 185 et XV, 12-14.

<sup>85</sup> P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 195.

<sup>86</sup> *Id.*, *ibid.*

le monde occidental fut mieux connu, on précisa l'emplacement du pays des Hespérides, et on le situa au pied du mont Atlas.<sup>87</sup> » Ce jardin était protégé, de surcroît, par un dragon à cent têtes. Chez les auteurs latins qui ont évoqué ce jardin mythique, celui-ci se situe généralement en Hespérie, dans les pays du couchant, à proximité du mont Atlas et de l'Océan occidental. C'est le cas par exemple chez Lucrèce :

*Aureaque Hesperidum seruans fulgentia mala,  
asper, acerba tuens, immani corpore serpens  
arboris amplexus stirpem quid denique obsesset  
propter Atlanteum litus pelagique seuera,  
quo neque noster adit quisquam nec barbarus audet ?*

[« [Et quel grand mal nous ferait] ce gardien des brillantes pommes d'or des Hespérides, ce serpent furieux, au regard cruel, dont le corps immense enlaçait le tronc de l'arbre précieux, de quel danger enfin serait-il pour nous, là-bas, sur le rivage d'Atlas, près des colères de cet océan qu'aucun des nôtres ne visite, où le barbare même n'ose s'aventurer ? » (V, 32-36)]

C'est le cas aussi dans l'*Énéide*, où Virgile crée une atmosphère exotique empreinte de mystère et de magie en intégrant habilement à son épopée des réminiscences de la fable – le jardin des Hespérides gardé par le dragon, le géant Atlas –, des notations géographiques et ethnographiques relatives à une « Éthiopie » occidentale et au peuple des Massyles, et l'exotisme de Carthage, fondée en Afrique par la Phénicienne Didon :

*Oceani finem iuxta solemque cadentem  
ultimus Aethiopum locus est, ubi maximus Atlas  
axem umero torquet stellis ardentibus aptum ;  
hinc mihi Massylae gentis monstrata sacerdos,  
Hesperidum templi custos, epulasque draconi  
quae dabat et sacros seruabat in arbore ramos,  
spargens umida mella soporiferumque papauer.  
Haec se carminibus promittit soluere mentes  
quas uelit, ast aliis duras immittere curas,  
sistere aquam fluuuis et uertere sidera retro,  
nocturnosque mouet manis : mugire uidebis  
sub pedibus terram et descendere montibus ornos<sup>88</sup>.*

[« Près des confins de l'Océan et du soleil quand il se couche, il est un lieu, aux extrémités de l'Éthiopie, là où sur son épaule le grand Atlas fait tourner le ciel semé d'ardentes étoiles : une prêtresse du peuple des Massyles, venue de là-bas, m'a été présentée ; gardienne du temple des Hespérides, elle donnait sa nourriture au dragon et veillait sur les rameaux sacrés de l'arbre, répandant la liqueur du miel et le pavot soporifique. Par la vertu de ses incantations elle se fait fort de délivrer les cœurs qu'il lui plaît et d'insinuer en d'autres les dures peines, d'arrêter l'eau dans les rivières, de faire rebrousser les étoiles ; elle évoque les Mânes nocturnes, tu verras la terre mugir sous ses pieds et du haut des montagnes descendre les ornes. » (Virg., *Én.*, IV, 480-491)]

Le terme *Aethiopum* du vers 481 montre bien que, l'Éthiopie étant associée dans la mythologie et les poèmes homériques à la demeure du Soleil, son nom a pu servir à désigner non seulement – et le plus

<sup>87</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 209, art. « Hespérides ». L'épisode des pommes d'or des Hespérides est développé notamment chez Ov., *Mét.*, IV, 637 sq. ; IX, 190 (et plus tard, chez Sén., *Herc. fur.*, 530 ; Luc., IX, 363).

<sup>88</sup> Voir aussi l'explication de J. André, *Virgile et les Indiens*, R.É.L. 1949, Paris, Les Belles Lettres, 1949, p. 159, concernant l'existence d'*Aithiopes*, « hommes au visage brûlé », aussi bien à l'est qu'à l'ouest de l'Afrique, et la référence à Servius, *Ad Aen.* IV, 481, qui mentionne deux *Aethiopiae*, l'une du côté du levant, l'autre du côté du couchant, en Mauritanie.

souvent – les extrémités orientales du monde, au sud-est de l'Égypte, mais aussi, comme c'est le cas ici, les confins occidentaux de l'Afrique, le lieu où le Soleil se couche.

En dehors de ces légendes spécifiquement rattachées aux extrémités occidentales, l'Espagne est souvent citée pour symboliser ces confins, ou représentée par ses villes, ses montagnes ou ses fleuves les plus emblématiques. Ainsi la région de Tartessos – qui désigne la région du sud-ouest de l'Espagne ou, peut-être, une ville portuaire, fondation phénicienne, située sur l'embouchure du Bétis<sup>89</sup> – symbolise, depuis l'époque des poèmes homériques, la limite extrême des terres occidentales :

*Sparserat occiduus Tartessia litora Phoebus,*

[« Phébus en se couchant venait de répandre sa lumière sur le rivage de Tartesse. » (Ov., *Mét.*, XIV, 416)]

le même rôle est parfois attribué à la ville de Gadès, mentionnée par exemple chez Lucrèce, qui l'oppose à la région du Pont :

*quidue quod in Ponto est differre, et Gadibus atque  
usque ad nigra uirum percocto saecla colore ?<sup>90</sup>*

[« Quelle différence encore entre le ciel du Pont, et celui qui va depuis Gadès jusqu'aux peuplades noires au teint brûlé ? » (VI, 1108-1109)]

ou encore au détroit de Gibraltar, célébré entre autres par Cicéron :

*Oceani freta illa<sup>91</sup>,*

[« Le fameux détroit de l'Océan » (*Tusc.*, I, 20, 45)]

par Horace :

*Horrenda late nomen in ultimas  
extendat oras, qua medius liquor  
secernit Europen ab Afro,*

[« [Rome] peut, portant au loin la terreur, étendre son nom jusqu'aux régions extrêmes, là où l'onde, s'interposant, sépare l'Europe de l'Afrique. » (*Odes*, III, 3, 45-47)]

et déjà, bien avant eux, par Ennius dans ses *Annales* :

*Europam Libyamque rapax ubi diuidit unda<sup>92</sup>.*

[« Là où l'onde dévorante sépare l'Europe de l'Afrique » (*Annales*, livre IX, frg. IV Skutsch, trad. J. Humbert)]

Gadès et l'Océan sont aussi intimement liés chez Tite-Live :

*In hiberna diuersi concesserant, Hasdrubal Gisgonis usque ad Oceanum et Gades.*

[« Ils étaient tous partis, dans des directions opposées, pour leurs quartiers d'hiver : Hasdrubal, fils de Gisgon, jusqu'à l'Océan et Gadès. » (XXVI, 19, 6)]

<sup>89</sup> Tartessos est déjà citée chez Stésichore (*ap.* Strabon, III, 2, 11) et chez Hér., I, 163 *par ex.*

<sup>90</sup> Voir aussi Hor., *Od.*, II, 2, 9-11, où le poète rappelle l'origine tyrienne de la ville, et lui applique le qualificatif *remotus*, et II, 6, 1-4.

<sup>91</sup> Cf. aussi Sall., *Jug.*, XVII, 4, à propos du détroit de Gadès ou T.-L., XXI, 43, 13.

<sup>92</sup> Cicéron cite ce vers dans le passage des *Tusculanes* cité plus haut, et également dans le *De natura deorum*, III, 10, 24.

Plus loin, Scipion, dans un discours adressé à ses troupes en 206, parle même de Gadès comme d'une île située dans l'Océan :

*Magonis hercule sibi, qui extra orbem terrarum in circumfusam Oceano insulam cum paucis perfugerit nauibus, maiorem curam esse quam Ilergetum*<sup>93</sup>,

[« À coup sûr, Magon, qui s'est enfui avec quelques navires hors du monde, dans une île entourée par l'Océan, constitue pour lui un plus grand souci que les Ilergètes. » (XXVIII, 32, 8)]

et au livre XXXVI, Acilius, avant la bataille des Thermopyles de 191, cite Gadès comme la limite occidentale d'un empire romain destiné à s'étendre

*ab Gadibus ad mare Rubrum*<sup>94</sup>.

[« de Gadès à la mer Rouge »]

## b. La Gaule et la Bretagne

Comme l'Espagne et la Maurétanie, la Gaule et la Bretagne symbolisent les confins occidentaux dans nombre de textes, aussi bien dans le domaine de la fable que dans celui de la géographie. Dans la légende, ces contrées occidentales sont parcourues par Hercule : après l'épisode des bœufs de Géryon, le héros passe en effet en Gaule<sup>95</sup>, en Italie<sup>96</sup> et en Sicile, avant de rentrer en Grèce. C'est lors de ce voyage qu'Hercule aurait franchi pour la première fois les Alpes, chaîne de montagnes qui a fait l'objet dans la littérature latine, comme nous le verrons, d'un thème particulier : elle révèle en effet un interdit divin, représente un mur infranchissable, sauf par les dieux ou des héros comme Hercule. Selon certaines traditions, Hercule aurait même, au cours de ce voyage, traversé les pays celtes, ou encore la Grande-Bretagne. P. Grimal explique que ces « épisodes aberrants » se sont ajoutés au cycle des légendes herculéennes, « au fur et à mesure que, dans un monde de mieux en mieux connu, les voyageurs et les marchands hellènes rencontraient des héros et des dieux locaux qu'ils assimilaient tant bien que mal à Héraclès<sup>97</sup>. » À ces traditions tardives se rattache notamment la légende de Pyréné, fille du roi Bébryx qui régnait dans la région de Narbonne, selon laquelle ce serait en souvenir de cette jeune fille, morte déchirée par des bêtes féroces, qu'Héraclès aurait donné le nom de Pyrénées à la chaîne de montagnes voisine. Cette histoire semble n'avoir été développée chez les auteurs latins que dans les *Punica* de Silius Italicus<sup>98</sup>.

Avant de parvenir aux confins occidentaux du monde et aux pays des Hespérides, Hercule dut d'autre part accomplir un long voyage dans le but de se renseigner sur la localisation exacte du jardin aux pommes d'or : on le rencontre en Illyrie et sur les bords de l'Éridan, contrées occidentales à connotation exotique pour les Grecs. Le Pô – auquel on identifie souvent l'Éridan de la fable –, le Rhin ou le Rhône apparaissent parfois, en effet, dans un contexte poétique et légendaire surtout, comme des fleuves de l'Hespérie – ou même comme des fleuves du Nord –, lorsque le poète se place du point de vue des anciens Grecs imaginant les aventures des héros dans ces contrées méconnues. C'est le point

<sup>93</sup> Gadès était séparée du continent par un détroit, cf. la n. 6 de P. Jal et les références à Strab., III, 5, 3 (qui donne une description du site de Gadès), et à Plin., IV, 119.

<sup>94</sup> XXXVI, 17, 15.

<sup>95</sup> En Gaule, le héros doit notamment affronter les Ligures « dans la plaine de Crau entre Marseille et la vallée du Rhône » (P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 194). L'épisode est relaté chez Hygin (*L'astr.*, II, 6, 3), d'après le *Prométhée délivré* d'Eschyle.

<sup>96</sup> L'épisode où le héros combat Cacus et reçoit l'hospitalité d'Évandros se situe, selon les traditions latines de la légende herculéenne, dans le Latium, à l'emplacement de la future Rome.

<sup>97</sup> *Dictionnaire...*, p. 194.

<sup>98</sup> III, 420 sq.

de vue adopté, par exemple, dans ce passage des *Métamorphoses* décrivant les conséquences du passage de Phaéthon sur le char du Soleil, qui assèche les fleuves de l'Occident :

*Hesperiosque amnes Rhenum Rhodanumque Padumque  
cuique fuit rerum promissa potentia, Thybrim.*

[« En Hespérie [sont mis à sec] le Rhin, le Rhône, le Pô et le fleuve à qui fut promis l'empire du monde, le Tibre. » (Ov., *Mét.*, II, 258-259)]

De même, dans les *Fastes*, lorsque le poète illustre les errances de Cérès recherchant sa fille à travers le monde en citant des peuples ou des éléments géographiques symbolisant les confins du monde, ce sont le Rhin, le Rhône, le Pô et le Tibre qui sont évoqués pour représenter les limites occidentales de la terre :

*Nunc adit Hesperios, Rhenum Rhodanumque Padumque  
teque, future parens, Thybri, potentis aquae,*

[« Maintenant [Cérès] gagne, à l'ouest, le Rhin, le Rhône et le Pô, ainsi que toi, Tibre, futur père d'un fleuve puissant. » (Ov., *Fastes*, IV, 571-572)]

tandis que c'est le fleuve Éridan qui est cité pour relater la chute de Phaéthon et sa mort, à l'opposé de son pays, l'Éthiopie :

*Quem procul a patria diuerso maximus orbe  
excipit Eridanus fumantiaque abluit ora.*

[« Bien loin de sa patrie, dans l'hémisphère opposé, [Phaéthon] est reçu par le grand Éridan, qui baigne son visage fumant. » (*Mét.*, II, 323-324)]

En dehors de la fable, la Gaule et la Bretagne symbolisent aussi, bien évidemment, les extrémités occidentales du monde. Pour les Romains des premiers temps de la République, la Gaule devait en effet représenter une contrée encore mystérieuse, associée à tous les fantasmes terrifiants qui s'attachent habituellement aux confins terrestres ; Tite-Live, dans son récit de l'invasion gauloise de 390 avant J.-C., souligne ce fait lorsqu'il s'efforce de représenter l'état d'esprit des Romains de l'époque :

*Cum tanta moles mali instaret – adeo occaecat animos Fortuna, ubi uim suam ingruentem  
refringi non uolt – ciuitas quae aduersus Fidenatem ac Veientem hostem aliosque finitimos  
populos ultima experiens auxilia dictatorem multis tempestatibus dixisset, ea tunc, inuisitato  
atque inaudito hoste ab Oceano terrarumque ultimis oris bellum ciente, nihil extraordinarii  
imperii aut auxilii quaesiuit.*

[« Malgré l'immensité d'un danger si pressant, tel est l'aveuglement de ceux que la Fortune veut empêcher de briser la force de ses coups, que Rome, après avoir employé contre Fidènes, Véies et d'autres peuples tout proches des moyens extrêmes, après avoir en mainte circonstance nommé des dictateurs, se trouvant aujourd'hui en guerre avec un ennemi tout nouveau et dont on ne savait rien, venu des bords de l'Océan et de l'extrémité de la terre, n'eut pourtant recours à aucune autorité et à aucun moyen de salut exceptionnels. » (Tite-Live, V, 37, 1-2)]

Mais Cicéron, contemporain des expéditions césariennes en Gaule et en Bretagne, situe encore Marseille *in ultimis terris* dans un passage rhétorique du discours *Pour L. Flaccus* où l'orateur adresse à la ville grecque un éloge destiné à rejaillir sur son client, qui s'était attiré la sympathie de ses habitants<sup>99</sup> :

<sup>99</sup> Le même éloge de Marseille, ville restée grecque parmi des peuples sauvages, est mis chez Tite-Live dans la bouche des Rhodiens à la conférence de paix de 189 av. J.-C., après la défaite d'Antiochus (XXXVII, 54, 21-22). Voir cependant une affirmation contraire à propos des Marseillais en XXXVIII, 17, 12, et la n. 7 de R. Adam.

*Neque uero te, Massilia, praetereo quae L. Flaccum tribunum militum quaestoremque cognosti ; cuius ego ciuitatis disciplinam atque grauitatem non solum Graeciae, sed haud scio an cunctis gentibus anteponendam iure dicam ; quae tam procul a Graecorum omnium regionibus, disciplinis linguaque diuisa, cum in ultimis terris cincta Gallorum gentibus barbariae fluctibus adluatur, sic optimatum consilio gubernatur ut omnes eius instituta laudare facilius possint quam aemulari,*

[« Et je n'ai garde de t'oublier, Marseille, toi qui as connu L. Flaccus tribun militaire et questeur ; car cette cité, pour ses institutions politiques, et sa sagesse, mérite d'être préférée – je puis le dire à bon droit – non seulement à la Grèce, mais peut-être même à toutes les autres nations, elle qui, dans un si grand éloignement de tous les pays habités par les Grecs, séparée de leurs coutumes et de leur langue, située à l'extrémité de l'univers, environnée de nations gauloises et comme battue par les flots de la barbarie, est si bien gouvernée par la sagesse de ses notables qu'il serait plus facile à tous de louer ses institutions que de rivaliser avec elles. » (Cic., *Pro L. Flacco*, XXVI, 63)]

La Bretagne cependant, mise au premier plan de l'actualité romaine au moment des expéditions de César de 55 et 54 avant J.-C., tend à remplacer la Gaule dans cette valeur symbolique : dans la *Guerre des Gaules*, César insiste sur le fait que cette contrée est encore, au moment de son premier débarquement, presque inconnue non seulement des Romains, mais des Gaulois eux-mêmes<sup>100</sup>. Catulle emploie l'adjectif *ultimus* pour qualifier les Bretons, peuple « du bout du monde »,

*Horribilesque ultimisque Britannos,*

[« et, hirsutes, les Bretons du bout du monde » (Catulle, 11, 11-12, trad. H. Bardon)]

mais aussi pour caractériser leur pays, dans lequel le chevalier romain Mamurra fit tant de butin :

*Quis hoc potest uidere, quis potest pati,  
nisi impudicus et uorax et aleo,  
Mamurram habere quod Comata Gallia  
habebat uncti et ultima Britannia ?*

...

*Eone nomine, imperator unice,  
fuisti in ultima occidentis insula,  
ut ista nostra diffututa Mentula  
ducenties comesset aut trecenties ?*

[« Qui peut voir cela, qui peut le souffrir, – à moins qu'il n'en soit pour la débauche, la goinfrerie et les dés, – qu'un Mamurra possède ce que possédaient de succulent la Gaule Chevelue et la Bretagne du bout du monde ? [...] Mais est-ce avec cette intention, général comme pas un, que tu es allé dans l'île occidentale au bout du monde, pour que cette Verge flasque, toute à nous, dévore vingt ou trente millions ? » (Catulle, 29, 1-4 et 11-14, trad. H. Bardon)]

Avant les incursions de César en Bretagne, cette île apparaît en effet, en raison sans doute de son éloignement et du mystère dont elle était encore auréolée, comme une sorte d'Eldorado, ce que les expéditions ultérieures infirmeront : « If rumour had represented the island as an Eldorado, reports from Caesar's second expedition in 54 disproved it : in July 54 Cicero writes to Trebatius, who was then with Caesar in Britain (*Fam.* vii. 7, 1) '*in Britannia nihil esse audio neque auri neque argenti*' and

---

<sup>100</sup> B. G., IV, 20, 2-3. La Bretagne, l'Hibernie (l'Irlande) et certaines îles britanniques sont ensuite décrites en V, 13.

to Atticus (Att. iv. 17. 6) ‘*etiam illud iam cognitum est nec argenti scrupulum esse ullum in illa insula neque ullam spem praedae nisi ex mancipiis*’.<sup>101</sup> »

Chez d’autres auteurs, les peuples celtes, gaulois et bretons, reçoivent fréquemment les épithètes *ultimi*, *remoti*, *diuisi* ou encore *diuersi* : on trouve par exemple chez Horace les expressions *ultimos orbis Britannos*<sup>102</sup> et *remotis Britannis*<sup>103</sup> ; Mélibée et ses compagnons, dans la première *Bucolique* de Virgile, expriment le désespoir de leur situation en invoquant leur prochain exil aux confins du monde, par exemple en Bretagne :

... *penitus toto diuisos orbe Britannios.*

[« Chez les Bretons isolés au bout du monde » (Virg., *Buc.*, I, 66)]

Ovide, quant à lui, qualifie les Bretons *d’aequorei* – adjectif illustrant probablement l’isolement de l’île dans l’Océan, donc au bout du monde – lorsqu’il rappelle, à propos de l’apothéose de Jules César, ses expéditions en Bretagne :

*scilicet aequoreos plus est domuisse Britannos,*

[« [dans tous les titres de César il n’en est pas de plus grand que] d’avoir soumis les Bretons au milieu des mers... » (Ov., *Mét.*, XV, 752)]

tandis que Grattius emploie encore, pour les désigner, le qualificatif *diuersi* :

*magnaue diuersos extollit gloria Celtas.*

[« un grand désir de gloire exalte les lointains Celtiques lointains. » (*Cynégétiques*, v. 156 : trad. personnelle)]

### 3. Les confins nordiques

Avec la Bretagne s’opère naturellement la jonction entre confins occidentaux et confins nordiques. Ces derniers sont représentés tantôt par les peuples mythiques des Hyperboréens ou des Cimmériens, tantôt par des termes géographiques plus ou moins précis : on trouve parfois de vagues allusions aux « pays situés sous l’Ourse » ou à proximité du pôle, à une « Scythie » encore mal définie, mais aussi des références précises aux contrées septentrionales explorées par les Grecs et les Romains au cours de leur histoire.

#### a. Le pays des Hyperboréens, le pays des Cimmériens et la « Scythie »

Dans les fables grecques, ainsi que chez les auteurs latins héritiers de ces traditions, les régions représentant les confins nordiques s’étendent de manière imprécise et fluctuante depuis la Thrace jusqu’aux extrémités d’une « Scythie » où l’on situe, généralement, le pays des Cimmériens et celui des Hyperboréens. Les Hyperboréens sont un peuple mythique vivant, comme l’indique l’étymologie du terme grec, dans l’extrême Nord, « au-delà du point d’où souffle Borée », le vent du Nord<sup>104</sup>, qui

<sup>101</sup> C. J. Fordyce (Catullus. *Commentary*), à propos de l’expression *ultima Britannia* employée par Catulle dans le passage cité plus haut.

<sup>102</sup> *Od.* I, 35, 29.

<sup>103</sup> *Ibid.*, IV, 14, 47.

<sup>104</sup> Voir par ex. Ov., *Tr.*, I, 2, 29 (*Nunc sicca gelidus Boreas bacchatur ab Arcto*, « tantôt le glacial Borée se déchaîne des régions de l’Ourse toujours sèche ») et la note *ad loc.* de J. André, qui précise que « l’Ourse de descend jamais au

souffle depuis la Thrace<sup>105</sup> ou depuis des contrées plus septentrionales encore – ce qui est à l’origine du fait que la localisation des Hyperboréens, comme c’est généralement le cas pour les peuples mythiques, est incertaine et varie selon les différentes traditions. Ils sont décrits dans *L’Arimasée*, le poème épique d’Aristéas de Proconnèse sur le peuple fabuleux des Arimaspes, comme des habitants du nord de la Scythie, aux extrémités du monde ; dans cette œuvre empreinte de merveilleux, ce peuple nordique était représenté comme juste et pieux, riche et redoutable. Leur sagesse était aussi décrite dans le livre d’Hécatee d’Abdère *Sur les Hyperboréens*, dont Diodore de Sicile nous précise le contenu<sup>106</sup>.

Les Hyperboréens jouent un rôle dans diverses légendes parmi les plus célèbres du monde antique : celle d’Apollon – qui, après sa naissance sur l’île de Délos, et avant qu’il ne rejoigne Delphes, fut conduit par des cygnes dans le pays des Hyperboréens, où par la suite il retournera tous les dix-neuf ans<sup>107</sup> –, mais aussi, si l’on fait du pays des Hyperboréens le séjour d’Atlas et des Hespérides, celles d’Hercule et de Persée. En effet, Hercule dut se rendre chez les Hyperboréens pour y rencontrer le géant Atlas, afin que celui-ci aille cueillir pour lui les pommes merveilleuses du jardin des Hespérides, situé à proximité, et certains épisodes de la légende de Persée se déroulent également, comme nous l’avons signalé plus haut, à proximité du lieu où résidait Atlas. Chez les auteurs latins, l’Hyperborée et les Hyperboréens symbolisent, souvent de manière hyperbolique, les extrémités nordiques du monde, comme dans ce passage où Catulle dénonce l’étendue des possessions du personnage qu’il surnomme *Mentula* :

*Prata, arua, ingentis silvas saltusque paludesque  
usque ad Hyperboreos et mare ad Oceanum,*

[« Des prés, des labours, des forêts immenses, et des landes, et des marais jusqu’aux Hyperboréens et à la mer Océane ! » (Catulle, 115, 5-6, trad. H. Bardon)]

ou dans un vers d’Horace mentionnant des « plaines hyperboréennes » – *Hyperboreos... campos*<sup>108</sup>.

C’est probablement en raison de leur situation géographique aux confins du monde que les Hyperboréens, entre mythe et exotisme, ont chez plusieurs auteurs antiques servi de support à l’élaboration de développements moraux, philosophiques ou mystiques dans lesquels leur civilisation était présentée comme idyllique. Une légende grecque déjà mentionnée par Pindare<sup>109</sup> faisait des Hyperboréens un peuple de sages : « [...] à partir de l’époque classique, on s’est plu à figurer leur pays comme une région idéale, au climat très doux, heureusement tempéré, un vrai pays d’Utopie. Là, le sol produit deux récoltes par an. Les habitants ont des mœurs aimables, vivent en plein air, dans les champs et les bois sacrés, et leur longévité est extrême. Lorsque les vieillards ont assez joui de la vie, ils se précipitent dans la mer du haut d’une falaise, joyeux, la tête couronnée de fleurs, et trouvent une

---

firmament et, selon la conception antique, ne se plonge jamais dans la mer, cf. *Fast.* 2, 192 ; *Ibis*, 474 ; *Trist.* 4, 3, 1-2. »

<sup>105</sup> Sur l’origine thrace de Borée, voir par ex. *Ov.*, *Mét.*, VI, 682 sq., qui situe la légende de Borée en Thrace ; *A. A.*, II, 431 ; *Pont.*, IV, 10, 41. Voir aussi *Virg.*, *Én.*, X, 350 et XII, 365-369.

<sup>106</sup> II, 6. Les Hyperboréens sont déjà mentionnés dans l’*Hymne homérique à Dionysos*, 29 ; puis chez Pindare (*Isthmiques*, VI, 23), où ils sont géographiquement opposés au Nil (voir aussi *Olymp.* III, 16 ; *Pyth.*, X, 30). Sur la localisation des Hyperboréens, les caractéristiques de leur pays et leurs mœurs, voir *Hér.*, IV, 32 et suiv. ; *Mela*, III, 5 ; *Plin.*, *N. H.*, IV, 12, 188 sq. ; *R. Dion*, « La notion d’Hyperboréens : ses vicissitudes au cours de l’Antiquité », *B.A.G.B.* 1976, 2, Paris, *Les Belles Lettres*, 1976, p. 143-157. Sur Aristéas, cf. *Hér.*, VI, 13 sq. ; *P. Grimal*, *Dictionnaire ...*, p. 51, art. « Aristéas ».

<sup>107</sup> Voir *P. Grimal*, *Dictionnaire...*, art. « Hyperboréens », p. 217-218. *Cic.*, *De Nat. deor.*, III, 23, 57 fait une brève allusion à cette légende, qui apparaît peu chez les auteurs latins de la période étudiée ; on en trouve cependant une autre allusion chez *Hygin*, *L’astr.*, II, 15, 6, à propos de la constellation de la Flèche, qui serait l’arme avec laquelle Apollon tua les Cyclopes et aurait été enterrée sur le mont Hyperborée. *A. Le Bœuffle* (n. 14) rappelle que, « selon d’autres versions de la légende, Apollon cacha cette flèche dans le temple qu’il possédait au milieu de la capitale des Hyperboréens [...] ».

<sup>108</sup> *Hor.*, *Od.*, II, 20, 16.

<sup>109</sup> *Pythiques*, X, 29-44.

mort heureuse dans les flots. On prêtait encore aux Hyperboréens la connaissance de la magie. Ils pouvaient se déplacer dans l'air, trouver les trésors, etc.<sup>110</sup> » Toutefois, cette image idyllique semble avoir connu des évolutions et des transformations au fil du temps : le pays des Hyperboréens étant censé se situer dans l'extrême Nord, le terme *Hyperborei* et l'adjectif dérivé *Hyperboreus* sont le plus souvent, chez les auteurs latins, associés au nord et à tout ce qui le symbolise, aux champs lexicaux du froid, de l'hiver – porteurs de connotations négatives –, voire à une représentation terrifiante des confins<sup>111</sup>. Chez Virgile par exemple, l'adjectif « hyperboréen » sert à qualifier l'Aquilon, un vent froid venu du Nord :

*Qualis Hyperboreis Aquilo cum densus ab oris  
incubuit Scythiaeque hiemes atque arida differt  
nubila...*

[« Tel l'Aquilon puissant s'abat des régions hyperboréennes : il disperse les orages de Scythie et les nuages sans pluie. » (Virg., *Géorg.*, III, 196-198)]

la neige et la glace,

*Solus Hyperboreas glacies Tanaimque niualem  
aruaque Riphaeis numquam uiduata pruinis  
lustrabat...*

[« Seul à travers les glaces hyperboréennes, les neiges du Tanais et les champs que les frimas du Riphée ne quittent jamais, [Orphée] allait. » (*Géorg.*, IV, 517-518)]

ou encore la constellation de l'Ourse :

*Hyperboreo Septem... trioni.*

[« La constellation de l'Ourse hyperboréenne » (*Géorg.*, III, 381)]

Les Cimmériens sont un autre de ces peuples mythiques situés dans les confins septentrionaux du monde : nous avons rappelé qu'Ulysse, dans l'*Odyssée*, doit se rendre dans leur pays pour interroger le devin Tirésias et évoquer les morts, et que la tradition les situait tantôt dans l'extrême Occident, tantôt dans les plaines du nord de la Mer Noire. La description homérique d'un pays privé de soleil – transposition mythique, probablement, du phénomène géographique réel de la longueur des nuits hivernales dans l'extrême Nord – se retrouve dans le passage de Cicéron cité plus haut<sup>112</sup>, puis dans les *Métamorphoses*, où le pays du Sommeil est localisé par Ovide « près du pays des Cimmériens » :

*Est prope Cimmerios longo spelunca recessu,  
mons cauus, ignaui domus et penetralia Somni*<sup>113</sup>,

[« Il est près du pays des Cimmériens une caverne profondément enfoncée dans les flancs d'une montagne ; c'est le mystérieux domicile du Sommeil paresseux. » (*Mét.*, XI, 592-593)]

et caractérisé par l'absence du soleil et le règne de l'obscurité et du brouillard :

<sup>110</sup> P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 218. Voir aussi R. Dion, « La notion d'Hyperboréens : ses vicissitudes au cours de l'Antiquité », p. 151. Les descriptions idéales du pays des Hyperboréens se rencontrent principalement dans la littérature postérieure (voir notamment le *De chorographia* de Pomponius Mela, III, 5 et Pline, IV, 12, 188 sq. ; elles ont sans doute contribué à faire de l'Hyperborée l'un des différents lieux du monde censés accueillir les âmes des hommes vertueux après leur mort, au même titre que les Îles des Bienheureux : voir à ce sujet le développement consacré à ces îles dans les pages précédentes et la référence à P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 43.

<sup>111</sup> Sur la signification géopolitique de l'image des Hyperboréens à l'époque augustéenne, cf. R. Dion, « La notion d'Hyperboréens... », p. 152-157.

<sup>112</sup> Cic., *Lucullus (Premiers livres académiques)*, XIX.

<sup>113</sup> Sur les Cimmériens, voir Plin., III, 61.

*quo numquam radiis oriens mediusue cadensue  
Phoebus adire potest ; nebulae caligine mixtae  
exhalantur humo dubiaequae crepuscula lucis.  
Non uigil ales ibi cristati cantibus oris  
euocat Auroram, nec uoce silentia rumpunt  
sollicitiue canes canibusue sagacior anser ;  
non fera, non pecudes, non moti flamine rami  
humanaeue sonum reddunt conuicia linguae ;  
muta quies habitat ; saxo tamen exit ab imo  
rius aquae Lethes, per quem cum murmure labens  
inuitat somnos crepitantibus unda lapillis.*

[« Jamais Phébus, ni à son lever, ni au milieu de sa course, ni à son coucher, n’y peut faire pénétrer ses rayons ; de sombres brouillards s’y dégagent de la terre ; il y règne une lumière douteuse comme celle du crépuscule. Là, l’oiseau vigilant, couronné d’une crête, n’appelle point l’aurore par ses chants : le silence n’est jamais rompu par la voix des chiens attentifs ni par celle de l’oie, dont l’oreille est plus subtile encore ; on n’entend ni bêtes sauvages, ni troupeaux, ni rameaux agités par les vents, ni voix humaines : aucun son bruyant ; c’est le séjour du repos muet ; seulement du pied de la roche sort un ruisseau de l’eau du Léthé, qui, coulant sur un lit de cailloux crépitants, invite au sommeil par son murmure. » (Ov., *Mét.*, XI, 594-604)]

Ces deux peuples mythiques des Hyperboréens et des Cimmériens ont été localisés ensuite en Scythie – au moment sans doute où, en raison de l’amélioration des connaissances géographiques, s’est opérée l’insertion du mythique dans un cadre réel, géographique – et cette « Scythie », dénomination assez vague encore dans les textes, se retrouve elle aussi associée aux représentations traditionnelles des confins nordiques, comme c’est le cas, par exemple, dans un passage des *Odes* d’Horace où le Tanaïs est qualifié d’*extremum* et où la Scythie est représentée comme une contrée soumise au souffle glacial des Aquilons :

*Extremum Tanain si biberes, Lyce,  
saeuo nupta uiro, me tamen asperas  
porrectum ante foris obicere incolis  
plorares Aquilonibus.*

[« Quand, au bout du monde, Lycé, tu boirais les eaux du Tanaïs, mariée à un époux féroce, tu pleureras de me laisser étendu devant des battants raboteux, en butte aux Aquilons, hôtes du pays. » (Odes, III, 10, 1-4)]

Les monts Rhipées, situés généralement dans cette contrée, selon une géographie traditionnelle et approximative, symbolisent eux aussi les extrémités nordiques du monde connu, la zone glaciale du globe, où naissent les vents froids du Nord. R. Dion décrit ainsi l’image que s’en faisaient les Anciens : « On s’est figuré qu’en allant contre [Borée] vers l’intérieur du continent, comme on remonterait le cours d’un torrent, on finirait par atteindre les lieux où il naît et l’on se représentait ces lieux sous l’aspect de montagnes communiquant à l’air le froid de leur neiges. Les Grecs donnèrent à ces imaginaires montagnes septentrionales le nom de Rhipées [...]. Du haut des monts Rhipées, Borée était en quelque sorte lancé vers les plaines méditerranéennes. Cette figure, l’une des plus anciennes qu’ait enfantées la géographie mythique des Grecs, fut aussi l’une de celles qui résistèrent le plus longtemps aux progrès de la connaissance objective. À l’époque impériale romaine encore, une place est faite aux monts Rhipées dans la description de l’Europe<sup>114</sup>. » Dans la description de la terre habitée que donne Virgile dans ses *Géorgiques*, les monts Rhipées sont en effet cités, en même temps que la Scythie, comme le symbole des confins nordiques :

---

<sup>114</sup> R. Dion, « La notion d’Hyperboréens : ses vicissitudes au cours de l’Antiquité », p. 143.

*Mundus, ut ad Scythiam Rhiphaeasque arduos arcis  
consurgit, premitur Libyae deuexus in Austros.*

[« Tandis que la voûte céleste monte en s'élevant vers la Scythie et les sommets Riphéens, elle s'abaisse en s'inclinant vers les régions des autans libyens. » (Virg., *Géorg.*, I, 240-241)]

Un peu plus loin, ils sont désignés à nouveau comme l'extrémité nordique – et orientale<sup>115</sup> – du monde, en tant que lieu de naissance du vent d'Est, l'Eurus, auquel est appliquée l'épithète *Riphaeus* :

*Riphaeo... Euro,*

[« l'Eurus venu du Riphée » (Virg., *Géorg.*, III, 381)]

Cette mention des Riphées fait partie d'une description générale de la Scythie et plus particulièrement de l'hiver scythe, développée dans les vers 349 à 383 du chant III, qui, selon E. de Saint-Denis, témoigne encore de la méconnaissance des Romains concernant cette région du monde et reste donc empreinte de la vision homérique du « Nord » : « [Cette] description de la Scythie (au nord de la Macédoine et de la Thrace) est faite surtout de souvenirs littéraires et d'amplifications<sup>116</sup> » ; le commentateur y relève des souvenirs d'Homère et de sa description du pays des Cimmériens. Au vers 357 par exemple, l'expression *pallentis... umbras* rappelle un passage de l'*Odyssée*<sup>117</sup>, et le vers 379, qui fait allusion à la nuit polaire, serait également une réminiscence d'Homère<sup>118</sup>. Les monts Riphées sont encore évoqués plus loin par Virgile, avec le Tanaïs, à propos de la légende d'Orphée, comme élément naturel d'un « Nord » imprécis<sup>119</sup>.

Dans un passage où Properce exprime son amitié à Tullus, ces montagnes semblent aussi symboliser les confins septentrionaux du monde tels qu'ils sont nommés dans la fable, et opposées à l'Éthiopie désignée par la périphrase « pays de Memnon » :

*cum quo Rhipaeos possim conscendere montes  
ulteriusque domos uadere Memnonias.*

[« [...] Toi avec qui je pourrais escalader les monts Riphées et aller au-delà de la demeure de Memnon. » (Prop., I, 6, 3-4)]

Chez Ovide, la Scythie est dépeinte également comme l'extrémité nordique du monde, lorsque Hypsipyle, écrivant à Jason, évoque ainsi le pays d'origine de Médée, la Colchide :

*Non probat Alcimede mater tua (consule matrem),  
non pater a gelido cui uenit axe nurus ;  
illa sibi Tanai Scythiaeque paludibus udae  
quaerat et a patria Phasidis usque uirum !*

[« Ta mère Alcimédé ne t'approuve pas (prends l'avis de ta mère) ; ton père pas davantage, à qui, du pôle glacé, vient une bru. Que celle-ci se cherche un mari au Tanaïs, dans les marais de l'humide Scythie et jusqu'au Phase natal. » (*Hér.*, VI, 105-108)]

ou lorsque le poète donne cette description du lieu de résidence de la Faim, sur le Caucase stérile et froid :

<sup>115</sup> Voir la note correspondante d'E. de Saint-Denis : « Si l'on donne à *Eurus* son sens propre (vent d'est), les monts Riphées, dont la situation est indéterminée, devaient être en Russie orientale ».

<sup>116</sup> N. au v. 349.

<sup>117</sup> *Od.*, XI, 14 sqq.

<sup>118</sup> *Od.*, XI, 19, *νύξ ὀλοή*, « une nuit de mort », trad. V Bérard.

<sup>119</sup> Virg., *Géorg.*, IV, 518.

*Est locus extremis Scythiae glacialis in oris,  
triste solum, sterilis, sine fruge, sine arbore tellus ;  
frigus iners illic, habitant Pallorque Tremorque  
et ieiuna Fames...*<sup>120</sup>

[« Il est, à l'extrémité de la Scythie, un lieu glacial, un pays désolé, une terre stérile, sans moissons, sans arbres ; là habitent le Froid qui engourdit, la Pâleur, le Frisson et la Faim toujours à jeun. » (Mét., VIII, 788-791)]

Comme les monts Riphées, le Caucase – chaîne de montagnes souvent mal identifiée et localisée de façon très imprécise en Scythie – est en effet un élément emblématique des confins nordiques et orientaux du monde. La région montagneuse que les Anciens désignaient sous le terme de Caucase « coïncidait à la fois avec la chaîne montagneuse qui s'étend de la Mer Noire à la Caspienne (région dite *Caucasus Scythicus*) et avec l'Hindou-Kouch oriental (*Caucasus Indicus*)<sup>121</sup>. » Le Caucase est mentionné dans le cadre de plusieurs légendes, notamment dans celle de Prométhée, enchaîné sur son rocher, et dans celle d'Hercule : au cours du voyage vers le jardin des Hespérides, on retrouve le héros sur le Caucase, où se déroule l'épisode de la libération de Prométhée, toujours enchaîné à son rocher. Le rappel de ces fables donne ainsi l'occasion aux poètes de développer les lieux communs, aux connotations toujours négatives, concernant le climat de la Scythie, sa situation aux extrémités septentrionales du monde, et l'hostilité de sa nature et de ses habitants. C'est un monde où règne la roche :

*... Scythiam Cilicasque feros uiridesque Britannos,  
quaeque Prometheo saxa cruore rubent,*

[« [Sans toi, je crois habiter] la Scythie, la terre des farouches Ciliciens, des Bretons entourés d'eau ou les rochers qu'a rougis le sang de Prométhée. » (Ov., Am., II, 16, 39-40)]

et où sévissent une nature sauvage<sup>122</sup>, le froid, le vent, et des populations aux mœurs barbares. La légende de Prométhée peut à ce titre être rapprochée de celle de Médée, qui sera évoquée dans les pages suivantes : toutes deux ont pour cadre une Scythie lointaine et hostile. Chez Properce par exemple, la « montagne de Prométhée », le Caucase, semble être citée en référence aux herbes magiques employées par Médée ; le poète en proie à un tourment amoureux s'écrie en effet :

*Inuidiae fuimus : num me deus obruit ? An quae  
lecta Prometheis diuidit herba iugis ?*

[« Mais nous fûmes objet d'envie : est-ce un dieu qui m'accable ? Est-ce l'herbe cueillie sur la montagne de Prométhée qui nous divise ? » (Prop., I, 12, 9-10)]

Les confins nordiques sont même, parfois, symbolisés par la Thrace, avec laquelle la Scythie est associée dans la représentation d'un « extrême-nord » aux contours imprécis. La Thrace en effet symbolisait globalement le « nord » chez les Grecs, en raison de sa situation géographique par rapport à la Grèce : on en faisait parfois, à ce titre, la patrie de Borée, le vent du nord, auquel les mentions de la Thrace sont souvent associées depuis les poèmes homériques. Pour les auteurs grecs comme pour leurs imitateurs latins, elle se caractérise donc, traditionnellement, par son climat froid et peut même symboliser les confins nordiques, hors de toute considération d'exactitude géographique. Un passage des *Géorgiques* de Virgile est particulièrement révélateur : le poète mêle en effet, pour décrire les

<sup>120</sup> Cf. aussi les v. 796-789.

<sup>121</sup> L. Callebaut, *Commentaire* du livre VIII du traité *De l'architecture* de Vitruve, C.U.F., p. 74.

<sup>122</sup> Ov., *Tr.*, I, 8, 40 : *inque feris Scythiae Sarmaticisque iugis*, « et dans les montagnes sauvages de la Scythie et de la Sarmatie ».

errances d'Orphée après la mort d'Eurydice, l'Hyperborée, le Tanaïs, les monts Riphées et le pays des Cicones – c'est-à-dire la Thrace –, dont les noms sont tous cités en l'espace de quelques vers :

*Nulla uenus, non ulli animum flexere hymenaei.  
Solut Hyperboreas glacies Tanaimque niualem  
aruaque Riphaeis numquam uiduata pruinis  
lustrabat, raptam Eurydicen atque inrita Ditis  
dona querens ; spretae Ciconum quo munere matres  
inter sacra deum nocturnique orgia Bacchi  
discerptum latos iuuenem sparsere per agros<sup>123</sup>.*

[« Aucun amour, aucun hymen ne fléchirent son cœur ; seul à travers les glaces hyperboréennes, les neiges du Tanaïs et les champs que les frimas du Riphée ne quittent jamais, il allait, pleurant la perte d'Eurydice et l'inutile faveur de Dis. Cet hommage irrita les femmes du pays des Cicones ainsi dédaignées : au milieu des cérémonies sacrées et des orgies nocturnes en l'honneur de Bacchus, elles déchirèrent le jeune homme et dispersèrent les lambeaux de son corps dans la vaste étendue des campagnes. (Géorg., IV, 516-522)]

De même Ovide, dans ses *Métamorphoses*, semble situer la Thrace, représentée par les peuples de l'Ismarie, dans une région nordique diamétralement opposée à la Panchaïe – c'est-à-dire l'Arabie, le pays des parfums –, qui vit naître Myrrha :

*Gentibus Ismariis et nostro gratulor orbi,  
gratulor huic terrae, quod abest regionibus illis  
quae tantum genuere nefas...*

[« Je félicite les peuples de l'Ismarie et la partie du monde que nous habitons, je félicite notre patrie d'être si éloignée des contrées qui ont donné le jour à un pareil monstre. » (Mét., X, 305-307)]

Cette image de la Thrace et de ses environs trouve chez Ovide un plus ample développement encore dans ses poèmes d'exil : pour exprimer sa tristesse, son sentiment d'abandon, sa nostalgie de Rome et son ardent désir de rentrer chez lui, le poète assimile explicitement son lieu d'exil à la Scythie et aux contrées nordiques :

*Ergo erat in fati Scythiam quoque uisere nostris,  
quaque Lycaonio terra sub axe iacet !<sup>124</sup>*

[« Il était donc dans mon destin de voir aussi la Scythie et les terres situées sous l'axe Lycaonien ! » (Tr., III, 2, 1-2)]

À de nombreuses reprises, dans les *Tristes* et les *Pontiques*, Ternes est même, de façon abusive mais tout à fait propre à exprimer au mieux la douleur du poète, considérée comme une ville reléguée aux confins nordiques du monde connu ; le ton est donné, dès le premier poème des *Tristes*, par cette apostrophe de l'auteur à son livre, qui se rendra sans lui à Rome :

*Longa uia est, propera ! nobis habitabitur orbis  
ultimus, a terra terra remota mea.*

<sup>123</sup> Dans v. 523-527 est encore mentionné l'Hèbre, fleuve de Thrace, dans lequel les Bacchantes avaient jeté la tête d'Orphée.

<sup>124</sup> Voir aussi I, 3, 61-62 ; III, 4, 45-46 ; III, 12, 51 ; V, 2b, 17-18 ; V, 6, 19-22 ; V, 10, 48 ; Pont., I, 2, 108 ; II, 1, 3 ; III, 7, 29-30 ; IV, 6, 5. De même, dans les *Fastes*, Ovide évoque avec regret Sulmone, sa patrie, si éloignée de son lieu d'exil qu'il désigne par la périphrase *Scythicum solum* : *Me miserum, Scythico quam procul illa solo est !* « Malheureux que je suis ! Comme [Sulmone, ma patrie] est loin du pays des Scythes ! » (IV, 82).

[« La route est longue, hâte-toi ! Pour moi, je vais habiter, aux confins de l'univers, une terre éloignée de ma terre. » (*Tr.*, I, 1, 127-128)]

Au livre III du même recueil, le poète se situe, géographiquement, comme étant à proximité de la constellation de l'Ourse, dans une terre qu'il qualifie d'*ultima*, et cite certains des lieux les plus représentatifs des confins nordiques pour un lecteur grec ou romain, à savoir le Bosphore Cimmérien, le Tanaïs et le Palus-Méotide :

*Proxima sideribus tellus Erymanthidos Vrsae  
me tenet, adstricto terra perusta gelu.  
Bosphoros et Tanais superant Scythiaeque paludes  
uixque satis noti nomina pauca loci.  
Vltius nihil est nisi non habitabile frigus.  
Heu ! quam uicina est ultima terra mihi !*<sup>125</sup>

[« La contrée la plus proche de la constellation de l'Ourse de l'Érymanthe me retient, terre brûlée par le gel qui contracte. Au-dessus sont le Bosphore, le Tanaïs et les marais de Scythie et quelques noms de lieux à peine connus. Il n'y a rien au-delà qu'un froid inhabitable. Hélas ! combien est proche de moi l'extrémité du monde ! » (III, 4b, 1-6)]

## b. *Vltima Thule, extremi Morini* : les nouveaux confins nordiques

Parmi les nouveaux confins nordiques introduits par les avancées de la science géographique ou ethnographique figurent, en direction de l'ouest, les îles britanniques décrites par César au livre V de la *Guerre des Gaules*, à propos desquelles il rapporte – sans toutefois la confirmer – la croyance selon laquelle les nuits d'hiver s'étendaient, dans ces régions, sur une durée de trente jours :

*... conplures praeterea minores subiectae insulae existimantur ; de quibus insulis non nulli scripserunt dies continuos XXX sub bruma esse noctem. Nos nihil de eo percontationibus reperiebamus, nisi certis ex aqua mensuris breuiores esse quam in continenti noctes uidebamus*<sup>126</sup>.

[« Il y a aussi, dit-on, plusieurs autres îles plus petites, voisines de la Bretagne, à propos desquelles certains auteurs affirment que la nuit y règne pendant trente jours de suite, au moment du solstice d'hiver. Pour nous, nos enquêtes ne nous ont rien révélé de semblable ; nous constatons toutefois, par nos clepsydres, que les nuits étaient plus courtes que sur le continent. » (*B. G.*, V, 13, 3-4)]

Pour A. Bajard, l'image des confins et de l'*Oceanus* nordiques, à partir de la fin de l'époque républicaine, se rapproche ainsi des anciennes images associées aux brumes du pays des Cimmériens, à l'obscurité des régions infernales, situées au-delà du cours du Soleil : ainsi les souvenirs mythologiques et littéraires « trouvaient une nouvelle actualité, pour les observateurs romains, dans les longues nuits hivernales du nord de l'Europe ainsi que dans les brumes épaisses qui couvrent souvent les mers de ces régions<sup>127</sup>. » La mystérieuse île de Thulé, dont l'identification a donné lieu à de nombreuses discussions, fait également partie des confins nordiques révélés par la science et l'expérience grecques.

<sup>125</sup> Sur ce thème récurrent de l'éloignement de Tomes, voir aussi *Tr.*, I, 2, 85-86 ; I, 3, 83 ; II, 187-188 ; II, 193-194 ; II, 197-200 ; III, 1, 24-25 ; III, 1, 49-52 ; III, 3, 2-3 ; III, 3, 13 ; III, 3, 37-38 ; III, 4b, 27 ; III, 6, 37-38 ; III, 10, 3 ; III, 13, 11-12 ; III, 13, 25-28 ; III, 14, 9-12 et 25-26 ; IV, 8, 40-42 ; IV, 9, 9-10, 17-20 ; V, 3, 7-8 ; V, 12, 9-10 ; *Pont.*, I, 2, 71-72 ; I, 5, 66 ; I, 5, 71-74 ; I, 7, 5 ; II, 2, 121 ; II, 7, 66 ; II, 8, 11 ; II, 10, 45-48 ; II, 11, 3-4 ; III, 1, 27-28 ; III, 3, 39-40 ; IV, 7, 1-2 ; IV, 9, 93-94.

<sup>126</sup> Sur les différentes identifications proposées pour ces îles par les auteurs antiques et modernes, voir la n. 4, p. 141 de L.-A. Constans.

<sup>127</sup> A. Bajard, « Quelques aspects de l'imaginaire romain de l'Océan », p. 183.

Quoi qu'il en soit de sa localisation exacte – la plus lointaine pourrait même correspondre, d'après certains, à l'Islande –, elle est qualifiée d'*ultima* chez Virgile, lors de son invocation à Auguste dans la première *Géorgique* :

*An deus immensi uenias maris ac tua nautae  
numina sola colant, tibi seruiat ultima Thule*<sup>128</sup>.

[« Ou bien deviendras-tu dieu de la mer immense ? est-ce que les marins révéleront ta seule divinité ? est-ce que Thulé, la plus lointaine des terres, te sera soumise ? » (*Géorgiques*, I, 29-30)]

Vers l'est, les confins septentrionaux du monde sont symbolisés par la Belgique ou la Germanie, placées, comme la Bretagne, sur le devant de la scène politique par les expéditions entreprises dans ces régions à la fin de la période républicaine, puis sous le principat d'Auguste : parmi les hauts faits romains figurés sur le bouclier d'Énée au chant VIII de l'*Énéide* figurent en effet les Morins, un peuple de Belgique, que Virgile associe à la mention du Rhin et qu'il qualifie d'*extremi* :

*extremique hominum Morini Rhenusque bicornis.*

[« Puis les Morins nés aux confins du monde, le Rhin à deux cornes. » (*Énéide*, VIII, 727)]

Chez Properce, c'est un fleuve des confins nordiques et orientaux, le Borysthène, – aujourd'hui le Dniepr – qui est cité en tant que symbole de ces confins, dans un passage où il est d'ailleurs associé aux *topoi* climatiques concernant ces contrées :

*Hinc etenim tantum meruit mea gloria nomen,  
gloria ad hibernos lata Borysthenidas*<sup>129</sup>.

[« Car c'est de là que ma gloire a mérité un si grand renom, ma gloire étendue jusqu'aux fils du Borysthène hivernal. » (*Prop.*, II, 7 a, v. 17-18)]

Au début du règne de Tibère, l'épopée d'Albinovanus Pédo racontant l'expédition de Germanicus aux bouches du Rhin en 16 après J.-C. reprendra ce thème des confins nordiques, qui apparaît précisément dans les quelques vers qui subsistent de son épopée, où s'expriment les fantasmes et les craintes attachés à ces contrées. Le passage, qui relate une navigation dans les mers septentrionales au large de la Germanie, témoigne en effet de la crainte religieuse qu'inspiraient aux Anciens les confins du monde connu ; ces lieux sont peuplés de monstres :

*nunc illum pigris immania monstra sub undis  
qui ferat Oceanum, qui saeuas undique pristis  
aequoreosque canes, ratibus consurgere prensis.  
Accumulat fragor ipse metus. Iam sidere limo  
nauigia et rapido desertam flamine classem  
seque feris credunt per inertia fata marinis  
iam non felici laniandos sorte relinqui,*

---

<sup>128</sup> Sur Thulé, voir la note correspondante d'E. de Saint-Denis, qui rappelle que « les Romains situaient l'île de Thulé aux confins du monde septentrional ; elle avait été mentionnée par Pythéas ; à l'époque de Tacite (cf. *Agr.*, 10, 6), après les reconnaissances dans le nord de la Grande-Bretagne, c'est Mainland, la plus grande des îles Shetland ».

<sup>129</sup> Cf. *Ov.*, *Pont.*, IV, 10, 53.

[« Maintenant, celui qui porte au fond de ses ondes paresseuses des monstres effroyables, l'Océan, qui porte de toutes parts les cruelles baleines et les chiens marins, ils le voient se redresser, saisissant les vaisseaux. Le fracas, à lui seul, accumule les craintes. Ils croient déjà que les navires s'échouent, que la flotte est abandonnée du souffle qui l'entraîne et qu'eux-mêmes, oubliés des destins, les monstres marins doivent par un sort cruel les déchirer, abandonnés qu'ils sont » (v. 5-11)]

Dans d'autres passages de ce poème, ces confins paraissent marqués par l'interdit divin, comme aux vers 2-4 :

*iam pridem notis extorres finibus orbis  
per non concessas audaces ire tenebras  
ad rerum metas extremaque litora mundi,*

[« Ils sont rejetés des limites connues de l'univers, audacieux pour aller à travers les ténèbres interdites, vers les bornes des choses et les rivages extrêmes du monde » (v. 2-4)]

ou aux vers 16-23 :

*Quo ferimur ? fugit ipse dies orbemque relictum  
ultima perpetuis claudit natura tenebris.  
Anne alio positas ultra sub cardine gentes  
atque alium flabris intactum quaerimus orbem ?  
Di reuocant rerumque uetant cognoscere finem  
mortales oculos : aliena quid aequora remis  
et sacras uiolamus aquas diuumque quietas  
turbamus sedes ?*

[« Où sommes-nous emportés ? le jour lui-même fuit, et la nature, à son terme, ferme de ténèbres éternelles le monde que nous avons laissé. Ou bien, cherchons-nous des nations qui demeurent au-delà, sous un autre ciel, et un autre monde que les vents épargnent ? Les dieux nous rappellent en arrière, et interdisent à l'œil humain de connaître où finissent les choses. Pourquoi violer de nos rames ce calme d'une onde étrangère, ces eaux sacrées, et troubler les demeures paisibles des dieux<sup>130</sup> ? » (v. 16-23)]

## 4. Les confins orientaux

L'évocation des contrées glaciales de la Scythie et de la Thrace, au nord-est du monde grec, nous amène jusqu'aux confins orientaux du monde qui, peut-être davantage encore que les trois autres points cardinaux, ont fait l'objet de fantasmes qui apparaissent non seulement dans les nombreuses légendes qui leur sont consacrées, depuis la Thrace – pays d'Orphée et des Amazones – jusqu'à l'Inde, patrie de Bacchus, et à l'Éthiopie, lieu de résidence du Soleil, mais aussi dans les représentations associées aux contrées décrites par les géographes et les ethnographes anciens. En effet, écrit J. André, « comme l'est pour nous l'Extrême-Orient, l'Orient fut pour les anciens le pays du mystère, unissant la richesse fabuleuse des pierres précieuses, la luxuriance des végétaux et l'étrangeté des animaux exotiques et des habitants. L'expédition indienne de Bacchus passait pour un exploit. Alexandre devait sa gloire à sa campagne du Nord de l'Inde autant qu'à ses autres victoires. L'Orient forme pour les écrivains une région indistincte et vague dont ils ne séparent pas les peuples : Éthiopiens, Indiens et Sères sont souvent nommés ensemble. Mais c'est surtout par les légendes aux variantes multiples et à

<sup>130</sup> Trad. H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, II, p. 70-71. A. Bajard a donné un commentaire des vers d'Albinovanus Pedo dans son article « Quelques aspects de l'imaginaire romain de l'Océan », p.178 sq.

la topographie hésitante et déformée que les poètes latins avaient des notions de géographie<sup>131</sup>. » J. Dangel attribue elle aussi cette fascination des Anciens pour l'Orient à la méconnaissance qu'ils avaient de ces contrées : « Les mirages et les rêves d'étrangeté, qui sont à la base du phénomène oriental dans la littérature romaine, sont liés nettement à l'absence de contacts trop directs qui détruiraient les capacités créatrices de l'imaginaire. On constatera ainsi qu'au moins jusqu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. les évocations littéraires romaines sont issues essentiellement des récits poétiques d'Homère ou légendaires d'Hérodote, ainsi que des témoignages empreints des préjugés des philosophes et compagnons d'Alexandre et donnés par les écrivains grecs de l'époque alexandrine, voire par des récits de voyage plus ou moins déformés par la transmission orale. Il s'agit là essentiellement de l'héritage hellénistique puisé aux sources du modèle littéraire grec. En revanche, au fur et à mesure que Rome s'engage au Proche-Orient, on constate que l'imaginaire poétique recule ses limites géographiques en direction du Moyen et de l'Extrême-Orient, repoussant toujours plus loin vers l'Est les frontières de la fiction pure et des aventures fabuleuses<sup>132</sup>. »

Ces extrémités orientales du monde sont représentées tantôt, du côté du nord-est, par la Thrace et les contrées localisées globalement en « Scythie », tantôt, au sud-est, par l'Inde, l'Arabie ou l'Éthiopie<sup>133</sup> – souvent confondues d'ailleurs, en raison de l'amalgame géographique qui regroupait ces différentes contrées dans un même climat, dû à la proximité du Soleil –, voire par cette mer orientale encore méconnue qui baignait les côtes de l'Inde, ou par l'énigmatique pays des Sères. Ce terme de Sères, emprunté au grec Σῆρες, désigne les peuples d'une lointaine Asie, très peu connus du monde gréco-romain et localisés de façon imprécise vers l'Asie centrale et l'ouest de la Chine actuelle, mais toujours à l'extrémité orientale du monde ; nous verrons que les poètes augustéens, dans les éloges qu'ils ont adressés à Auguste, ont annoncé que ses victoires futures s'étendraient, entre autres, jusqu'aux pays des Sères, symbole du plus lointain Orient que l'on puisse concevoir à l'époque<sup>134</sup>. À ces toponymes, il faut encore ajouter la Panchaïe, nom de l'île fabuleuse située dans l'Océan Indien par Évhémère. Dans la tradition de la poésie latine, c'est une île productrice d'encens et d'aromates, plus ou moins confondue avec l'Arabie, habituellement associée, elle aussi, aux parfums<sup>135</sup>. Malgré la multitude et l'imprécision des noms qui servent à les désigner, ces contrées orientales font souvent l'objet de croyances similaires, concernant par exemple la taille gigantesque des plantes, des arbres, des animaux ou des hommes<sup>136</sup>.

### a. La Thrace et la « Scythie »

Les confins orientaux sont tout particulièrement présents, dans le domaine de la fable, dans la légende de Bacchus ; de toutes les légendes liées à l'Orient, c'est elle qui possède en effet le plus grand nombre de caractéristiques exotiques. C'est probablement dans son histoire même que l'on doit rechercher les origines de l'exotisme omniprésent dans le mythe de Bacchus-Dionysos. P. Grimal rappelle que « sa légende est complexe, car elle unit des éléments divers, empruntés non seulement à la Grèce, mais aux pays voisins » ; que ce dieu « a absorbé en lui des cultes analogues originaires d'Asie

<sup>131</sup> J. André, *Virgile et les Indiens*, p. 158.

<sup>132</sup> J. Dangel, « L'Asie des poètes latins de l'époque républicaine » (Ktéma n° 10, 1985, Strasbourg, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, 1985), p. 176.

<sup>133</sup> Voir les légendes ayant pour cadre l'Éthiopie – celle de Phaéthon par ex. (*Ov., Mét.*, I, 774 et 778-779) ou celle de Memnon – ou bien l'Inde – comme celle de Bacchus (*Ov., Mét.*, IV, 20-21).

<sup>134</sup> Sur le peuple des Sères et sur les *serica*, voir l'article de J.-M. Poinssotte, « Les Romains et la Chine : réalités et mythes », dans M.E.F.R.A., *Antiquité*, t. 91, Rome, école française de Rome & Paris, de Boccard, 1979, auquel nous nous référerons à plusieurs reprises.

<sup>135</sup> Voir Évhémère, *F. Gr. H.*, 1, 301 s., et par ex. Virg., *Géorg.*, II, 139 ou Tibulle, III, 2, 23.

<sup>136</sup> Pour l'Inde, cf. Plin., *N. H.*, VIII, 32 ; VII, 21 ; VIII, 36-76 ; VIII, 141 et VIII, 176. Pour l'Éthiopie, cf. *id.*, VI, 187.

Mineure », et que « ces identifications partielles ont donné naissance à des épisodes plus ou moins bien rattachés au reste de son histoire<sup>137</sup>. » Chez les Grecs, la légende de Dionysos fut souvent traitée par Eschyle – *Sémélé, Penthée, les Xantries, les Bacchantes, les Edones, les Bassarides, les Jeunes gens, Lycurgue, les Nourrices de Dionysos* – ; Sophocle lui-même y consacra un drame satyrique, le *Drame dionysiaque* ; Euripide, dans ses *Bacchantes*, décrit bien sûr les Bacchantes et leurs transes, mais surtout la violence du meurtre de Penthée, roi de Thèbes persécuteur de Dionysos. On retrouve la même violence chez Théocrite racontant la mort de Penthée déchiré par sa mère Autonoe<sup>138</sup>. La religion dionysiaque, bien que depuis longtemps acclimatée en Grèce à l'époque d'Euripide, semble elle aussi avoir gardé dans l'esprit des Grecs un caractère exotique. Il en va de même chez les Romains, notamment à l'égard des Bacchanales, créées à Thèbes par Dionysos, selon la légende, après son retour de l'Inde ; le délire mystique des fidèles et l'aspect oriental, excessif, de ses rites, subiront les attaques des moralistes et des adversaires des religions d'origine orientale.

D'après les nombreux épisodes de la fable, les aventures du fils de Sémélé le mènent de l'Orient le plus lointain – la Scythie<sup>139</sup>, l'Inde – à la Grèce, en passant par l'Égypte, la Syrie, la Phrygie et la Thrace. Après une enfance passée chez les nymphes de Nysa – ville ou montagne située tantôt en Inde, tantôt en Arabie, ou encore en Éthiopie ou en Thrace –, Dionysos, frappé de folie par Héra, parcourt l'Égypte et la Syrie, avant de parvenir en Phrygie, où il est accueilli par la déesse Cybèle, qui l'initie aux rites de son culte. C'est au cours de son voyage vers l'Inde que Dionysos dut traverser la Thrace, cadre de la légende de Lycurgue<sup>140</sup>. Un passage des *Fastes* résume ainsi la geste du dieu dans cette région, qui, pour le poète, englobe la Thrace et la Scythie :

*Sithonas et Scythicos longum narrare triumphos.*

[« Il serait trop long de raconter tes triomphes sur les Sithoniens et les Scythes. » (Ov., *Fastes*, III, 719)]

Cet épisode de la légende de Bacchus le lie, dans la tradition antique, aux *exotica* géographiques et ethnographiques de la Thrace, comme on le voit dans ces vers d'Horace où sont cités l'Hèbre, la neige et le Rhodope,

*Non secus in iugis  
exsomnia stupet Euhias,  
Hebrum prospiciens et niue candidam  
Thracen ac pede barbaro  
lustratam Rhodopen, ut mihi deuio  
ripas et uacuum nemus  
mirari libet,*

[« De même que, sur les cimes, l'Éviade sans sommeil tombe en extase, regardant au loin l'Hèbre et la Thrace étincelante de neige et le Rhodope que foule un pied barbare, ainsi j'aime, loin des sentiers, à admirer les rives et le bois solitaire. » (Hor., *Odes*, III, 25, 8-14)]

ou dans les *Tristes* d'Ovide, où la Thrace est symbolisée par le Strymon et le peuple des Gètes :

*Nec patria est habitata tibi, sed adusque niuosum*

<sup>137</sup> P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 126, art. « Dionysos ».

<sup>138</sup> *Idylles*, XXVI, *Les Bacchantes*.

<sup>139</sup> D'après la tradition, Bacchus n'était pas seul à avoir élevé des autels en Scythie. La légende attribue le même geste à Hercule, Sémiramis et Cyrus ; voir Plin., *N. H.*, VI, 16, 49.

<sup>140</sup> Cf. Ov., *Mét.*, IV, 22-23 ; dans les *Fastes*, III, 721-722, le poète fait une rapide allusion à l'histoire de Penthée, roi de Thèbes, mis en pièces par les Bacchantes, et à celle de Lycurgue, roi des Édoniens, qui, après avoir chassé les nourrices de Dionysos du Nyséion et le dieu lui-même, fut frappé de folie. La légende de Lycurgue a été plus longuement traitée dans une tragédie de Naevius ; cf. aussi Hyg., *Fab.*, 132.

*Strymona uenisti Marticolamque Geten.*

[« Tu n'es pas resté dans ta patrie, mais tu es allé jusqu'au Strymon enneigé, jusque chez les Gètes belliqueux. » (*Tr.*, V, 3, 21-22)]

La Thrace est, d'ailleurs, souvent considérée comme la véritable patrie du dieu<sup>141</sup>. C'est là, par exemple, que Bacchus, selon une tradition rapportée par Ovide dans ses *Fastes*, aurait inventé l'apiculture :

*Ibat harenoso satyris comitatus ab Hebro  
(non habet ingratos fabula nostra iocos)  
iamque erat ad Rhodopen Pangaeaque florida uentum :  
aeriferae comitum concrepuere manus.  
Ecce nouae coeunt uolucres tinnitibus actae,  
quosque mouent sonitus aera, sequuntur apes<sup>142</sup>,*

[« Il revenait des bords de l'Hèbre sablonneux, en compagnie des satyres (notre récit n'est pas dépourvu d'histoires plaisantes) ; déjà on avait atteint le Rhodope et le Pangée fleuri : ses compagnons firent résonner les cymbales de bronze qu'ils tenaient en mains. Voici qu'attirés par les tintements, des volatiles inconnus se rassemblent en groupe et se mettent à suivre le son produit par les cymbales : c'étaient des abeilles. » (III, 737-742).]

Mais la Thrace est surtout étroitement associée à la production de vin, puisque les pentes du mont Ismarus étaient couvertes d'un vignoble estimé – c'est déjà avec le vin d'Ismare qu'Ulysse enivre le Cyclope<sup>143</sup>, dans l'*Odyssée* –, que les textes associent à Bacchus, comme le fait Virgile dans la seconde *Géorgique* :

*Iuuat Ismara Baccho  
conserere atque olea magnum uestire Taburnum.*

[« Il y a plaisir à planter Bacchus sur l'Ismare et à vêtir d'oliviers le massif du Taburne. » (Virg., *Géorg.*, II, 37-38)]

La Thrace est, pour toutes ces raisons, le cadre privilégié dans lequel sont placées les descriptions relatives aux transes bachiques, aux délires des bacchantes. Celles-ci, en effet, apparaissent fréquemment associées à la Thrace ou à ses éléments géographiques les plus emblématiques : l'adjectif *Threicia* sert souvent d'épithète de nature pour qualifier une Bacchante ou une Ménade, comme dans ces comparaisons d'Ovide, dans les *Amours* :

*Tum quoque erat neglecta decens, ut Threicia Bacche,  
cum temere in uiridi gramine lassa iacet,*

[« Même alors, dans ce négligé, elle était belle, comme une bacchante de Thrace, qui, fatiguée, s'est étendue sur le vert gazon en une attitude abandonnée. » (*Am.*, I, 14, 21-22)]

ou dans les *Métamorphoses* :

*Vtque tuo motae, proles Semeleia, thyrsos  
Ismariae celebrant repetita triennia bacchae,  
Byblida non aliter latos ululasse per agros*

<sup>141</sup> D'autant plus que le culte de Bacchus en Thrace était ancien : cf. par ex. Enn., frg. 424-5 Warmington, *Ex incertis fabulis*, (*tragoediis*), R.O.L., t. I, p. 376-377 (*Trag. Rom. Frag.* 347-348 Ribbeck), cité par Varron, *L. L.*, V, 14.

<sup>142</sup> Cf. aussi *ibid.*, III, 410 sq., la légende de Bacchus et d'Ampélos, située *in Ismariis... iugis* (v. 410), « sur les hauteurs de l'Ismarus ».

<sup>143</sup> *Od.*, IX, 196.

*Bubasides uidere nurus*<sup>144</sup>.

[« Semblable aux bacchantes de l'Ismarus, qui, excitées par ton thyrses, ô fils de Sémélé, recommencent à célébrer tes fêtes triennales, Byblis parcourt en hurlant les vastes campagnes sous les yeux des jeunes femmes de Bubasus. » (*Mét.*, IX, 641-644)]

Ces Bacchantes thraces interviennent par ailleurs dans d'autres légendes célèbres : dans celle de Procné et Philomèle par exemple<sup>145</sup>, dont un épisode, celui de la vengeance de Procné contre le roi Térée, se déroule pendant les Bacchanales :

*Tempus erat quo sacra solent trieterica Bacchi  
Sithoniae celebrare nurus ; nox conscia sacris.  
Nocte sonat Rhodope tinnitibus aeris acuti*<sup>146</sup>,

[« C'était le temps où les jeunes femmes de Sithonie ont coutume de célébrer dans des fêtes triennales les mystères de Bacchus ; la nuit est la confidente de ces mystères. Pendant la nuit, le Rhodope retentit des tintements aigus du bronze. » (*Ov., Mét.*, VI, 587-589)]

mais aussi dans celle d'Orphée. C'est en Thrace en effet, à la jonction des confins nordiques et orientaux du monde connu, que se déroule la légende de l'aède mythique, dont la musique arrêta le cours des fleuves et déplaçait les montagnes, et dont il a déjà été brièvement question précédemment à propos de la Scythie et des confins nordiques, auxquels il est aussi associé. La légende d'Orphée a été particulièrement développée dans la quatrième *Géorgique* de Virgile, dans les vers 453 et suivants, ainsi que dans les *Métamorphoses* d'Ovide, aux chants X – vers 1-85 – et XI – vers 1 à 66. Le caractère exotique de l'histoire d'Orphée est dû à plusieurs facteurs. Il provient tout d'abord des origines thraces du poète-musicien<sup>147</sup>, traditionnellement représenté, dans les arts figurés et dans la littérature, dans le costume de son pays<sup>148</sup> et dans un cadre thrace symbolisé par les montagnes, les fleuves, les plaines ou les peuples emblématiques de cette contrée. Ainsi le Rhodope, l'Hémus – consacré aux Muses –, le Pangée, l'Hèbre<sup>149</sup>, l'Hister<sup>150</sup> ou le Strymon<sup>151</sup>, les peuples des Cicones ou des Bistonien<sup>152</sup>, la terre de Rhésus – roi de Thrace qui conduisit ses guerriers au siège de Troie –, ainsi que les *topoi* associés au climat froid de la Thrace, constituent la géographie mythique et exotique de la légende orphique. Orphée lui-même est connu comme étant le célèbre « chantre de Thrace », et fréquemment évoqué à côté de l'un ou l'autre de ces éléments géographiques ou ethnographiques que les auteurs latins, et les poètes surtout, emploient dans des périphrases ou des épithètes consacrées par l'usage : il est par exemple cité en relation avec le Rhodope et l'Ismare chez Virgile :

*nec tantum Rhodope miratur et Ismarus Orphea,*

[« moins grande est l'admiration du Rhodope et de l'Ismare pour Orphée » (*Virg., Buc.*, VI, 30)]

---

<sup>144</sup> Cf. aussi *F.*, IV, 458.

<sup>145</sup> Voir notamment *Ov., Mét.*, VI, 412 sq. L'histoire de Térée avait également été traitée chez plusieurs poètes tragiques (par ex. Livius Andronicus et Accius).

<sup>146</sup> Procné elle-même revêt cette nuit-là la tenue des Bacchantes et participe aux rites, décrits v. 590 sq.

<sup>147</sup> Cf. par ex. *Ov., Mét.*, XI, 2 : *Threicius uates*, « le chantre de Thrace » ; *ibid.*, XI, 92 : *Thracius Orpheus*, « le Thrace Orphée ».

<sup>148</sup> « Les mythographes en font un roi de cette région : des Bistonien, des Odryses et des Macédonien, etc. » (P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 332, art. « Orphée »).

<sup>149</sup> La Maritza.

<sup>150</sup> Le Danube inférieur.

<sup>151</sup> Le Strymon (aujourd'hui Strouma) marque la frontière entre la Thrace et la Macédoine.

<sup>152</sup> Cf. par ex. *Ov. Mét.*, X, 2, où le poète introduit le récit de la légende d'Orphée et Eurydice par la mention de la Thrace, la contrée des Ciconien (*Ciconum ad oras*), ou *Pont.*, II, 9, 53-54.

ou appelé *Rhodopeius Orpheus*, « Orphée du mont Rhodope », chez Ovide<sup>153</sup>. Il fait fondre, par ses chants, la neige qui recouvre les montagnes les plus élevées de la Thrace ; chez Horace, ses chants donnent vie et mouvement aux arbres de l'Hémus :

... *gelidoue in Haemo*  
*unde uocalem temere insecutae*  
*Orphea siluae*<sup>154</sup>.

[« ... ou [sur] l'Hémus glacé, lieu d'où les forêts suivirent à l'aventure l'harmonieux Orphée. »  
(Hor., *Odes*, I, 12, 6-8)]

À la mort d'Eurydice, il est représenté arpentant la Thrace – voire des contrées encore plus septentrionales – et chantant sa douleur sur le Rhodope, comme chez Virgile<sup>155</sup>, ou Ovide :

... *in altam*  
*se recipit Rhodopen pulsumque aquilonibus Haemum.*

[« [Orphée] se retire enfin sur les hauteurs du Rhodope et sur l'Hémus battu des Aquilons. »  
(*Mét.*, X, 76-77)]

Le passage des *Géorgiques* de Virgile consacré au récit de la mort d'Eurydice présente en l'espace de quelques vers une succession de ces *topoi* géographiques et mythologiques liés à la Thrace, où l'exotisme des peuples et des paysages se mêle à la poésie des sonorités grecques :

*At chorus aequalis Dryadum clamore supremos*  
*implerunt montis ; flerunt Rhodopeïae arces*  
*altaque Pangaea et Rhesi Mauortia tellus*  
*atque Getae atque Hebrus et Actias Orithyia*<sup>156</sup>.

[« Alors le chœur des Dryades, de même âge qu'elle, emplît de ses cris les sommets des montagnes ; on entendit pleurer les cimes du Rhodope, les hauteurs du Pangée et la terre de Rhésus chère à Mars, et les Gètes et l'Hèbre, et Orithyie l'Actiade. » (*Géorg.*, IV, 460-463)]

Quelques vers plus loin, le Strymon s'ajoute encore à cette liste :

*Septem illum totos perhibent ex ordine mensis*  
*rupe sub aeria deserti ad Strymonis undam*  
*fleuisse et gelidis haec euoluisse sub antris.*

[« Durant sept mois de suite, sept mois entiers, dit-on, au pied d'une roche aérienne, sur les bords du Strymon désert, [Orphée] pleura et conta ses malheurs sous les antres glacés. » (*Géorg.*, IV, 507-509)]

Orphée, d'autre part, est représenté aussi bien dans les textes que dans les arts figurés comme un aède qui fut capable de charmer les arbres<sup>157</sup> ainsi que les bêtes sauvages les plus féroces, parmi lesquelles figurent généralement les lions et les tigres, qui ont fait l'objet, comme nous le verrons, d'un

<sup>153</sup> Ov., *A. A.*, III, 321 ; cf. aussi, dans les *Mét.* (X, 11-12), la périphrase *Rhodopeius uates*, « le chanteur du Rhodope » ; et, en X, 50, l'épithète *Rhodopeius* appliquée au poète thrace : *Rhodopeius Orpheus*, « Orphée du Rhodope ».

<sup>154</sup> Sur les pouvoirs du chant d'Orphée, cf. aussi Virg., *Buc.*, VI, 26-30 ; *Géorg.*, IV, 510 ; ou encore Hyg., *L'astr.*, II, 7, 1, à propos de la constellation de la Lyre.

<sup>155</sup> Cf. le passage des *Géorgiques* de Virgile cité *supra*, où sont décrites les errances d'Orphée dans des confins nordiques englobant la Thrace, la Scythie, et les monts Riphées.

<sup>156</sup> La mention du dieu Mars s'explique par le fait qu'Homère, et, à sa suite, nombre d'auteurs grecs et latins, font de la Thrace le séjour d'Arès ; quant à Orithyie, qui était la fille d'Érechthée, roi de l'Attique, elle est liée elle aussi à la Thrace par son mariage avec Borée, le vent de Thrace, qui fait d'elle une reine des régions septentrionales.

<sup>157</sup> Cf. par ex. Ov., *Mét.*, X, 103-105.

important *topos* exotique. Cet autre caractère exotique de la légende d'Orphée est souligné par Horace, lorsque, évoquant l'aède de Thrace, il dit de lui :

*dictus ob hoc lenire tigris rabidosque leones*<sup>158</sup>,

[« Et voilà pourquoi l'on a dit qu'il domptait les tigres et les lions féroces. » (*Art poétique*, 393)]

et lorsque Virgile, à la suite du passage des *Géorgiques* cité quelques lignes plus haut, décrit le poète pleurant son épouse sur les bords du Strymon,

*mulcentem tigris et agentem carmine quercus*<sup>159</sup>.

[« charmant les tigres et entraînant les chênes par son chant » (*Géorg.*, IV, 510)]

L'exotisme est enfin présent dans la légende d'Orphée jusque dans les récits consacrés à la mort de l'aède<sup>160</sup>. Selon certaines versions du mythe, il aurait en effet été déchiré par des Bacchantes qui souhaitaient le punir de ne pas avoir honoré leur dieu Dionysos, ou pour avoir assisté aux mystères dionysiaques<sup>161</sup> ; les morceaux de son corps auraient été dispersés, et sa tête emportée par l'Hèbre jusqu'à la mer. C'est ainsi que la mort d'Orphée démembré par les femmes de Thrace a été racontée par Virgile :

*... spretae Ciconum quo munere matres  
inter sacra deum nocturnique orgia Bacchi  
discerptum latos iuuenem sparsere per agros.  
Tum quoque marmorea caput a ceruice reuolsum  
gurgite cum medio portans Oeagrius Hebrus  
uolueret, Eurydicen uox ipsa et frigida lingua  
ah ! miseram Eurydicen anima fugiente uocabat ;  
Eurydicen toto referebant flumine ripae*<sup>162</sup>.

[« Cet hommage [à Eurydice] irrite les femmes du pays des Cicones ainsi dédaignées : au milieu des cérémonies sacrées et des orgies nocturnes en l'honneur de Bacchus, elles déchirèrent le jeune homme et dispersèrent les lambeaux de son corps dans la vaste étendue des campagnes. Alors même que sa tête arrachée de son cou marmoréen roulait au milieu des tourbillons, emportée par l'Hèbre Æagrien, d'elle-même sa langue glacée appelait encore Eurydice ; « Ah ! malheureuse Eurydice ! » appelait-il encore, expirant ; « Eurydice ! » répétait, tout le long du fleuve, l'écho de ses rives. » (*Géorg.*, IV, 520-527)]

La Thrace, patrie de Bacchus et d'Orphée, est également liée à la geste d'Hercule. Après avoir tué le taureau de Crète<sup>163</sup>, Hercule se rend en Thrace, qui sert de cadre à plusieurs épisodes de son histoire, souvent évoqués par les auteurs latins, et dans lesquels apparaissent les différents *exotica* associés à cette région, à ses fleuves, à ses montagnes, à son climat, et aux mœurs de ses habitants. C'est en Thrace que se situe la lutte d'Hercule contre le roi Diomède, qu'il donne en pâture à ses propres juments anthropophages<sup>164</sup>. L'épisode est brièvement évoqué chez Lucrèce, par exemple, à

<sup>158</sup> Cf. aussi *Od.*, III, 11, 13-14, où le poète fait peut-être allusion, sans le nommer, au chantre de la Thrace pour célébrer les pouvoirs de la poésie.

<sup>159</sup> Cf. aussi *Prop.*, III, 2, 3-4, célébrant ainsi les pouvoirs de la poésie : *Orphea delenisse feras et concita dicunt / flumina Threicia sustinuisse lyra*, « Orphée, dit-on, adoucit les bêtes sauvages et retint de sa lyre thrace des fleuves impétueux ».

<sup>160</sup> Voir notamment le récit d'Ovide, *Mét.*, XI, 1-66, consacré à la mort d'Orphée.

<sup>161</sup> Cf. *Hyg.*, *L'astr.*, II, 6, 3 ; II, 7, 1 et 3.

<sup>162</sup> Cf. aussi *Ov.*, *Mét.*, XI, 50-51 : *Membra iacent diuersa locis ; caput, Hebre, lyramque / excipis*, « Les membres de la victime sont dispersés çà et là ; tu reçois, ô fleuve de l'Hèbre, sa tête et sa lyre. »

<sup>163</sup> Cf. *Virg.*, *Én.*, VIII, 294 sq.

<sup>164</sup> La légende de Diomède est évoquée, entre autres, chez *Ov.*, *Hér.*, IX, 67-68 ; *Pont.*, I, 2, 122 ; *Contre Ibis*, 381-382 et 401-402 ; *Mét.*, IX, 194-195.

propos des monstres chimériques de la mythologie, accompagné d'une référence à l'Ismarus, l'une des montagnes emblématiques de la Thrace, et aux « plaines Bistonniennes », autre *topos* lié à cette région :

*et Diomedis equi spirantes naribus ignem  
Thracis Bistoniasque plagas atque Ismara propter.*

[« [Et quel grand mal nous feraient] les chevaux de Diomède soufflant le feu par leurs naseaux, en Thrace, dans les plaines Bistonniennes, au pied de l'Ismare ? » (V, 30-31)]

C'est peut-être à cet épisode des chevaux de Diomède, qui entre d'ailleurs en résonance avec d'autres légendes plus ou moins bien connues mettant en scène des Thraces ou des Scythes – comme celle d'Iphigénie en Tauride –, que l'on doit le lieu commun ethnographique concernant la sauvagerie ou la cruauté de ces peuples : les Thraces, et, *a fortiori*, les Scythes sont considérés comme des barbares ou au mieux comme des semi-barbares ; leurs coutumes et même leurs dieux sont réputés sanguinaires<sup>165</sup>.

À la suite de ce premier exploit en pays thrace, Hercule s'embarque pour le royaume des Amazones, où il a pour mission de s'emparer de la ceinture de leur reine Hippolyté, et où il doit entreprendre une guerre contre ces femmes guerrières. Thésée, autre grand voyageur de la mythologie grecque, aurait selon certaines traditions participé, aux côtés d'Héraclès, à cette expédition guerrière et aurait entretenu une relation amoureuse avec l'Amazone Antiopé, dont il aurait eu un fils. Certaines traditions le montrent également engagé dans un conflit indépendant de l'expédition d'Hercule mais causé par l'enlèvement ou la répudiation d'Antiopé et localisé lui aussi au pays des Amazones. Ces dernières font partie de ces peuples mythiques dont la localisation est incertaine et fluctuante. En effet, « on place leur royaume dans le Nord, soit sur les pentes du Caucase, soit en Thrace, soit en Scythie méridionale (dans les plaines de la rive gauche du Danube).<sup>166</sup> » Certains textes d'ailleurs ne se soucient guère d'exactitude géographique, en citant conjointement la Thrace et le fleuve Thermodon, près duquel, dans certaines traditions, sont censées vivre les Amazones, alors qu'il coule en Cappadoce – loin de la Thrace donc – et se jette dans le Pont-Euxin. Quoi qu'il en soit, et indépendamment du cadre oriental et nordique de leur légende, le mode de vie des Amazones, peuple composé exclusivement de femmes, se présente d'emblée, lui aussi, comme exotique pour un Grec ou un Romain. Cet exotisme est également dû au fait qu'elles passent pour être les filles d'Arès, qui selon la légende est né et habite en Thrace<sup>167</sup>, dont l'image était en effet pour les Grecs celle d'un pays « à demi sauvage, au climat rude, riche en chevaux, et parcouru par des populations guerrières<sup>168</sup> ». D'autre part, Une comparaison de Virgile illustre particulièrement bien ces liens entre le dieu de la Guerre et les paysages de la Thrace :

*Qualis apud gelidi cum flumina concitus Hebri  
sanguineus Mauors clipeo increpat atque furentis  
bella mouens immittit equos, illi aequore aperto  
ante Notos Zephyrumque uolant, gemit ultima pulsu  
Thraca pedum circumque atrae Formidinis ora  
Iraeque Insidiaeque, dei comitatus, aguntur.*

[« Ainsi, quand il s'ébranle près des courants de l'Hèbre glacé, Mars, sanglant, frappe son bouclier et, déchaînant les guerres, lance ses chevaux furieux ; eux, dans la plaine ouverte, plus rapides que les Notus et le Zéphyr, volent ; au choc de leurs pieds, la Thrace gémit dans ses profondeurs ; autour d'eux se poussent les visages de la noire Épouvante, les Colères et les Surprises, cortège du dieu. » (Virg., *Énéide*, XII)]

<sup>165</sup> Voir par ex. Aulus Sabinus, *Épîtres*, II (*Réponse de Démophon à Phyllis*), 100 ; Ov., *Mét.*, XIII, 429-338 ; III, 628-629.

<sup>166</sup> P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 30.

<sup>167</sup> Cf. par ex. *Illiade*, XIII, 301, où Arès et son fils Effroi sont décrits comme partant de Thrace, *ἐκ Θρήκης*. La Thrace en tant que patrie de Mars est évoquée par ex. chez Virg., *Géorg.*, IV, 46 (*Rhesi Mauortia tellus*, « la terre de Rhésus chère à Mars »), Ov., *A. A.*, II, 588, ou encore *F.*, V, 257-258.

<sup>168</sup> P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 44-45.

Aussi les représentations exotiques liées au pays des Amazones reposent-elles la plupart du temps sur les fleuves, les montagnes et les paysages de la Thrace : les évocations du peuple de femmes guerrières sont fréquemment accompagnées de notations géographiques concernant l'Hèbre, l'Hister, le Strymon, l'Hémus, ou encore de lieux communs concernant le climat rude de la région de la Thrace ou du Pont. Quant au Thermodon, dont on a précisé, quelques lignes plus haut, qu'il n'était pas un fleuve de Thrace, il est lui aussi souvent cité lorsque sont évoquées les Amazones, comme élément géographique emblématique de leur pays, par exemple dans cette comparaison de Virgile :

*quales Threiciae cum flumina Thermodontis  
pulsant et pictis bellantur Amazones armis*<sup>169</sup>,

[« Ainsi les Amazones thraces quand elles ébranlent les flots du Thermodon et sous leurs armes peintes vont guerroyant. » (*Én.*, XI, 659-660)]

ou chez Properce lorsqu'il compare à des Amazones les jeunes filles spartiates s'exerçant dans la palestra :

*qualis Amazonidum nudatis bellica mammis  
Thermodontiacis turba lauatur aquis,*

[« telle la troupe belliqueuse des Amazones au sein dénudé qui se baigne dans les eaux du Thermodon » (*Prop.*, III, 14, 13-14)]

ou encore chez Ovide :

*et tu, femineae Thermodon cognite turmae.*

[« et toi, Thermodon connu de l'escadron de femmes » (*Ov.*, *Pont.*, IV, 10, 51)]

Contemporain d'Héraclès, Jason est lui aussi le héros de légendes à caractère exotique – cet exotisme étant surtout oriental – d'origine ancienne, puisqu'elles datent, dans leurs premières versions du moins, d'une époque antérieure aux poèmes homériques<sup>170</sup>. Le héros thessalien est principalement connu pour avoir mené une expédition jusqu'en Colchide, à la conquête de la Toison d'Or<sup>171</sup>, à bord de la nef Argo – d'où le nom d'Argonautes attribué aux membres de cette expédition<sup>172</sup>. C'est aussi au cours de cette expédition que Jason rencontre la sorcière Médée, dont la légende est empreinte d'un exotisme terrifiant. La géographie mythique de la légende des Argonautes – qui a inspiré de nombreux poètes<sup>173</sup>, mais dont Apollonios de Rhodes, qui avait pour ambition de devenir un second Homère, est

<sup>169</sup> Sur cette incohérence, qui s'explique par l'imprécision concernant la situation géographique exacte du pays des Amazones – tantôt la Cappadoce, tantôt la Thrace – voir la note d'A. Bellessort dans l'éd. de la C.U.F. de 1936 pour ce passage : « Le Thermodon est un fleuve du Pont qui se jette dans la mer Noire. Mais les Amazones, qui habitaient sur ses bords, passaient pour être venues de Thrace. Aussi bien la Thrace, chez les poètes, désigne-t-elle souvent, par une extension abusive, les régions du Nord en général. Les migrations et les guerres des Amazones sont d'ailleurs placées par la légende en beaucoup de contrées, surtout en Phrygie et en Asie Mineure [...]. » Chez Aulus Sabinus (*Épîtres*, II (*Réponse de Démophoon à Phyllis*), 9-10) les Amazones sont appelées *Maeotides*, « les Méotides », substantif formé à partir de l'adjectif *Maeotis* signifiant « scythique » (d'après la localisation du peuple des *Maeotae*, dans le Palus-Méotide, c'est-à-dire la Mer d'Azov).

<sup>170</sup> *Odyssée*, XII, 69-72. Cf. P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 49, art. « Argonautes ».

<sup>171</sup> Sur l'origine de cette Toison d'Or, celle du bélier de Phrixos, qui le conduisit jusque chez le roi Aeétès, en Colchide, voir par ex. *Ov.*, *Fastes*, III, 851 sq. ou *Hyg.*, *L'astr.*, II, 20, 2.

<sup>172</sup> Parmi ces Argonautes figure notamment Orphée, dont la légende a été examinée dans les pages précédentes. Certaines versions y font aussi figurer Hercule-Héraclès, mais le font abandonner l'expédition avant l'arrivée en Colchide (cf. *Ov.*, *Mét.*, XIII, 23-24). Thésée, autre grand voyageur antique, avait été lui aussi associé, selon certaines traditions, à la quête de la Toison d'Or.

<sup>173</sup> En particulier Eschyle avec les œuvres – malheureusement perdues – intitulées *Athamas*, *Hypsipyle*, *Argo*, les *Cabires*, *Phinée* ; mais aussi Sophocle (le premier et le second *Athamas*, *Phryxos*, les *Femmes de Lemnos*, les *Scythes*, le premier et le second *Phinée*, les *Coupeuses de racines*, les *Femmes de Colchos*, les *Porteuses d'eau*, *Amycos*), et Euripide, avec

le premier à raconter en un seul poème toutes les péripéties – est assez complexe : le périple d’Argo s’étend en effet de la Thessalie à la Colchide, pays de Médée et de la Toison d’or, en passant par la mer Égée, l’île de Samothrace, l’île de Cyzique, la Mysie, la Bithynie, la Thrace, le Pont-Euxin ; le voyage de retour, depuis la Colchide, mène les Argonautes jusqu’en Italie et en Sicile, en passant par le Danube, l’Éridan et le pays des Ligures et des Celtes. La nef Argo dut même, poussée par une tempête, aborder en Libye, avant de rejoindre la Crète. Comme pour la légende d’Héraclès, la complexité géographique du voyage de la nef est sans doute due à des ajouts successifs destinés à intégrer au cycle des Argonautes des légendes locales.

Du long voyage d’Argo, lors duquel les Argonautes explorèrent donc, à l’aller, la partie orientale de la Méditerranée et différentes contrées d’Asie, et au retour les contrées du nord de l’Europe, de la partie occidentale de la Méditerranée et même la Libye<sup>174</sup>, les auteurs latins ont principalement retenu les difficultés rencontrées par le navire dans la région du Pont-Euxin – la Mer Noire –, les épisodes de la légende se déroulant en Colchide, et les conséquences du mariage malheureux de Jason avec la Colchidienne Médée. L’histoire de Jason et Médée avait déjà été traitée par Ennius dans une tragédie intitulée *Medea* ou *Medea exul* – en référence à l’exil de Médée à Corinthe, où elle avait suivi Jason –, pièce qui, selon Cicéron avait été traduite du grec mot pour mot<sup>175</sup>. Ensuite, elle fut notamment relatée par Ovide, au début du chant VII de ses *Métamorphoses*. Le départ des Thessaliens sur le navire Argo, construit à Pagases, et le voyage jusqu’en Colchide, sont rapidement évoqués ; le récit concerne principalement la quête de la toison d’or du bélier de Phrixus, l’amour de Médée pour Jason, les travaux imposés aux Thessaliens par le roi de Colchide et l’aide apportée par Médée à Jason grâce à sa connaissance de la magie ; le poète relate ensuite la fuite de Médée avec Jason et son séjour en Thessalie, pendant lequel elle rajeunit Éson et tue son frère Pélidas, puis l’assassinat de ses enfants, à Corinthe, dans le but de se venger de l’infidélité de Jason. Par l’intermédiaire de l’histoire des Argonautes, les Cyanées – les « Roches Bleues », appelées aussi Symplégades, qui sont les deux écueils situés à l’entrée du Pont-Euxin, dans le Bosphore de Thrace, et qui, selon la légende, fermaient l’accès du détroit aux navigateurs<sup>176</sup> –, sont devenues dans la littérature un véritable *topos* exotique, destiné à illustrer, principalement, le thème traditionnel des dangers de la navigation en ces terres lointaines et hostiles. L’origine de cette malédiction des voyages est d’ailleurs attribué assez souvent au navire Argo, le premier à avoir été construit par les hommes : c’est déjà le cas dans ces vers tirés de la *Médée* d’Ennius :

*Vtinam ne in nemore Pelio securibus  
caesae accidissent abiegnae ad terram trabes,  
neue inde nauis inchoandi exordium  
cepisset, quae nunc nominatur nomine  
Argo, quia Argiui in ea delecti uiri  
uecti petebant pellem inauratam arietis  
Colchis, inperio regis Peliae, per dolum :  
nam numquam era errans mea domo efferrer pedem  
Medea <animo> aegro, amore <saeuo> saucia ;*

---

sa Médée, de l’année 431.

<sup>174</sup> Sur la complexité du voyage retour, voir P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 48-49, art. « Argonautes ».

<sup>175</sup> Voir *De fin.*, I, 2, 4 et l’opinion plus nuancée d’E. H. Warmington, *R.O.L.*, t. I, p. 311 dans son introduction aux fragments conservés.

<sup>176</sup> La légende rapporte en effet qu’il s’agissait, au départ, d’îles mouvantes qui se rapprochaient pour écraser les navires lorsqu’ils tentaient de franchir le détroit. Après le passage d’Argo, elles restèrent définitivement immobiles, car leur mouvement était destiné à cesser aussitôt qu’un navire aurait réussi à les franchir. Cf. Ov., *Mét.*, XV, 337-339 : ... *Timuit concursibus Argo / undarum sparsas Symplegadas alisarum, / quae nunc immotae perstant uentisque resistunt*, « L’Argo eut à craindre les Symplégades, arrosées par les vagues qui se brisaient en se rencontrant ; aujourd’hui ces îles restent en place, immobiles, et résistent aux vents ».

[« Plût au ciel qu'au bois du Pélion les sapins, abattus à coup de hache, ne fussent pas tombés à terre et qu'ils n'eussent pas servi à commencer la construction du navire que l'on nomme aujourd'hui Argo, parce qu'il emmenait l'élite des Argiens qui voulaient ramener par ruse de Colchide la toison d'or du bélier, sur ordre du roi Pélias ! Car jamais ma maîtresse, aujourd'hui errante, n'aurait porté ses pas hors de sa demeure, ma maîtresse Médée au cœur blessé, frappée par un cruel amour. » (Ennius, *Medea*, frg. 253-61 Warmington, *R.O.L.*, t. I, p. 312-313, trad. G. Achard, éd. de la *Rhétorique à Hérennius*, II, 22, 34)]

Le *topos* est toujours présent, bien plus tard, dans ce passage des *Amours* d'Ovide, qui associe la nef Argo – désignée par la métonymie « le sapin coupé sur le mont Pélion » – et les Sympiléades :

*Prima malas docuit mirantibus aequoris undis  
Peliaco pinus uertice caesa uias,  
quae concurrentis inter temeraria cautes  
conspiciam fuluo uellere uexit ouem.*

[« Le premier, le sapin coupé sur le mont Pélion enseigna de funestes chemins sur les flots étonnés de la mer, lui qui, s'engageant témérairement entre les promontoires opposés, transporta le bélier à la toison d'or éclatante. » (Ov., *Am.*, II, 11, 1-4)]

Cependant les *exotica* associés à la légende de Jason et des Argonautes concernent surtout la Colchide, terme du voyage. C'est là que Jason, après de difficiles épreuves, conquiert la Toison d'Or ; c'est là aussi qu'il rencontre Médée, la fille du roi Aëtès. Celle-ci, contre une promesse de mariage, seconda le héros grâce à la magie, art qui sera par la suite fréquemment associé à la Colchide – et donc généralement considéré comme exotique – chez les auteurs grecs et latins. Le personnage de Médée, souvent associé à la Colchide ou à sa géographie, comme on le voit déjà chez Ennius :

*Mede Colchis,*

[« Ô Médée de Colchide » (*Medea*, frg. 281 Warmington, *R.O.L.*, t. I, p. 320, trad. personnelle)]

et souvent désignée par des périphrases telles que « l'Étrangère », la « Barbare<sup>177</sup> », ou « la Colchidienne<sup>178</sup> », représente sans doute l'une des principales sources d'exotisme de la légende de Jason en Colchide et des récits qui prolongent la quête de la Toison d'Or<sup>179</sup>, par l'intermédiaire de ses talents de magicienne et des philtres qu'elle prépare dans sa vengeance contre Pélias, qui avait imposé à Jason toutes ces épreuves, puis contre la fille de Créon, que Jason s'apprêtait à épouser<sup>180</sup>. La légende de Médée a été abondamment traitée chez les auteurs latins, accompagnée des *topoi* géographiques et ethnographiques liés à cette région scythique, aux confins nordiques et orientaux du monde. Parmi ces *topoi* figurent les évocations du climat rude de la Scythie<sup>181</sup>, du Phase<sup>182</sup> – le fleuve emblématique de la Colchide –, du Caucase, ou des pratiques magiques de Médée. Celle-ci symbolise en effet, dans la littérature antique, le type même de la magicienne, et son nom est fréquemment cité dans les passages

<sup>177</sup> Médée est parfois surnommée « la Barbare », *Barbara*, par ex. chez Ov., *Mét.*, VII, 144. Lorsque Médée, dans les *Métamorphoses*, envisage de suivre Jason, elle avance les arguments de la cruauté de son père et de la barbarie de son pays (VII, 53 : *est mea barbara tellus*, « mon pays [est] barbare »), pour les opposer à la civilisation de la Grèce (VII, 55-58).

<sup>178</sup> Voir par ex. Ov., *Mét.*, VII, 196 : *a Colchide*, « de la Colchidienne » ; VII, 301 : *Colchis*, « la Colchidienne » ; Manil., III, 9.

<sup>179</sup> On retrouvera ensuite Médée à Athènes, où, après avoir soumis Égée à son influence, elle faillit empoisonner Thésée (épisode relaté, à la suite de l'expédition des Argonautes et du séjour en Thessalie, chez Ov., *Mét.*, VII, 404-452).

<sup>180</sup> C'est le sujet de la *Médée* d'Euripide.

<sup>181</sup> Voir, par ex., ces paroles de Médée chez Ov., *Hér.*, XII, 27-28 : ... *Scythia tenus ille niuosa / omne tenet, Ponti qua plaga laeua iacet*, « [mon père, Étès] gouverne [...] tout ce qui s'étend depuis la rive gauche du Pont jusqu'à la Scythie neigeuse ».

<sup>182</sup> Aujourd'hui Rion. Le Phase prend sa source dans le Caucase et se jette dans le Pont-Euxin.

traitant de pratiques magiques, de sorcellerie, de la préparation de breuvages empoisonnés, que ces passages soient ou non en rapport avec la fable.

Indépendamment des histoires de Bacchus, d'Orphée, d'Hercule ou de Jason, on retrouve également les peuples de l'Asie cités dans ce chapitre – Thraces, Amazones, et « Scythes » au sens large – dans les poèmes homériques<sup>183</sup> et dans la série de récits épiques qui, se greffant à l'épopée homérique, ont mis en scène certains des héros de la guerre de Troie ou certains des membres de leur famille. Parmi les forces en présence dans la guerre de Troie, l'*Iliade* mentionne, aux côtés de Priam et des Troyens, un contingent d'Amazones commandé par la reine Penthésilée, qui fut tuée par Achille<sup>184</sup> ; les Thraces sont présents également, avec à leur tête le héros Rhésos et ses chevaux blancs rapides comme le vent, qui rappellent l'image que les Grecs se faisaient de la Thrace, patrie du dieu de la guerre, des chevaux et des grands espaces. Parmi les légendes postérieures à l'*Iliade* et à l'*Odyssee*, certaines présentent un caractère exotique que les auteurs grecs et latins ont pu ensuite développer. C'est le cas par exemple des récits légendaires, postérieurs à l'*Iliade*<sup>185</sup>, consacrés à Iphigénie, la fille d'Agamemnon : dans des récits indépendants du poème homérique, elle est enlevée par Artémis au moment où elle devait être sacrifiée à Aulis, et devient prêtresse de la déesse chez les Taures, qui habitent la Chersonèse Taurique, sur la mer Noire<sup>186</sup>, et pratiquent les sacrifices humains. La pièce d'Euripide *Iphigénie en Tauride* traite une partie de cette légende, qui se déroule dans un cadre exotique ; à sa suite, certains auteurs latins ont exploité ce thème de l'exotisme scythique en relation avec la légende d'Iphigénie. Naevius aurait ainsi écrit une tragédie, sur le modèle de celle d'Euripide, intitulée *Iphigénie* ; un fragment tragique, attribué à cette pièce par certains commentateurs, présente en effet certains des *topoi* climatiques liés à la Thrace et à la Scythie, avec la mention de l'Hèbre et du froid :

*Vos qui accolitis Histrum fluuium, atque algidam [...] quam numquam uobis Grai atque barbari...*<sup>187</sup>

[« Vous qui habitez les rives de l'Hister et la froide région... Que jamais Grecs et Barbares ne vous... » (trad. A. Yon)]

En dehors même du contexte mythologique, les références vagues à la Scythie, comme dans le passage de la première *Bucolique* cité précédemment<sup>188</sup>, peuvent symboliser les confins orientaux de l'*orbis terrarum*, de même que certains des éléments géographiques emblématiques de cette région, comme le Caucase, le Palus-Méotide ou la Mer Caspienne. Un vers d'Ennius, cité par Cicéron à propos de Scipion l'Africain, semble faire du Palus-Méotide la limite orientale du monde connu, dans le cadre d'une *laudatio* où la gloire du personnage est illustrée de façon plus ou moins hyperbolique par la mention des confins – procédé fréquent, comme nous le constaterons, dans la littérature latine :

---

<sup>183</sup> L'*Iliade* en effet n'est pas, à cet égard, exempte d'exotisme : le cadre est celui de Troie, citée située en Asie et donc voisine de peuples orientaux dont le nom apparaît parfois dans le poème. Sont mentionnés en effet, de façon anecdotique, un certain nombre de peuples exotiques – Thraces, Amazones, mais aussi Éthiopiens –, dont la présence dans l'*Iliade* révèle peut-être l'existence de légendes antérieures ou contemporaines, perdues pour nous, où ils étaient plus longuement et plus précisément décrits.

<sup>184</sup> *Iliade*, VI, 186.

<sup>185</sup> Iphigénie n'est pas mentionnée dans le poème homérique, et semble être une création de poètes postérieurs.

<sup>186</sup> C'est-à-dire la Crimée actuelle.

<sup>187</sup> Ces vers, sénaires tirés d'une tragédie inconnue, sont cités notamment chez Cic., *L'orateur*, XLV, 152, comme exemple d'hiatus en poésie (cf. la n. 1, p. 55, de l'édition de *L'orateur*, par A. Yon). E. H. Warmington les attribue à une tragédie de Naevius intitulée *Iphigénie* (frg. 23 Warmington, t. II, p. 122), dont le modèle serait l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide (412 av. J.-C.) ; le passage cité ici correspondrait au v. 1422 de la tragédie grecque, et serait l'ordre lancé à ses hommes par Thoas, le roi des Taures, de poursuivre Iphigénie, Oreste et Pylade dans leur fuite.

<sup>188</sup> Virg., *Buc.*, I, 65.

*A sole exoriente supra Maeotis paludes  
nemo est qui factis aequiperare queat*<sup>189</sup>.

[« Du point où le soleil se lève bien au-delà du lac Maeotis < jusques à l'Occident >, il n'est personne qui puisse m'égalier par ses exploits. » (Ennius, *Epigrammata*, frg. 1-2 Warmington, R.O.L. t. I, p. 398-401, trad. J. Humbert)]

De même Virgile, dans les *Géorgiques*, semble placer aux extrémités orientales du monde le peuple scythe des Gélons au Nord, tandis que les Arabes occupent, au Sud, la même position :

*Adspice et extremis domitum cultoribus orbem  
Eosque domos Arabum pictosque Gelonos*<sup>190</sup>.

[« Regarde le monde soumis aux cultivateurs jusqu'à ses extrémités : à l'Orient les demeures des Arabes, d'autre part les Gélons tatoués. » (*Géorg.*, II, 114-115)]

Chez Horace encore, les Gélons sont qualifiés d'*ultimi*<sup>191</sup>, et le Caucase apparaît comme l'un des symboles des confins asiatiques<sup>192</sup>, de même que chez Ovide qui cite, sans la nommer, la chaîne de montagne d'où surgit le soleil à son lever, et qu'il faut sans doute identifier au Caucase, confondu avec l'Himalaya chez les Anciens :

*Eurus ad auroram Nabataeaeque regna recessit  
Persidaeque et radiis iuga subdita matutinis*<sup>193</sup>.

[« L'Eurus se retira vers l'Aurore, le royaume des Nabatéens, la Perse et les sommets au-dessus desquels montent les rayons du matin. » (*Mét.*, I, 61-62)]

## b. L' « Inde », et l' « Éthiopie » et le pays des Sères

Les extrémités orientales de l'*orbis terrarum*, en direction du sud, sont bien évidemment représentées par l'Inde, dont les délimitations géographiques, chez les auteurs de la période étudiée ici, demeurent très floues ; J. André et J. Filliozat expliquent ainsi le nom traditionnel d' « Inde » qui a été donné à tout un ensemble de régions orientales : « Les idées conçues par l'Europe sur l'Inde semblent avoir été vouées à l'erreur ou à l'incertitude depuis leur première apparition. Le nom même d'Inde est ambigu. Il représente, transmise par les Grecs, la forme vieux-perse de Sindhu, nom authentique du grand fleuve qu'en conséquence nous appelons Indus. À l'époque où ces noms sont apparus, tout le bassin du fleuve était sous la domination achéménide, qui laissait libre toute la zone géographique s'étendant à l'Est et au Sud. Mais, déjà depuis Mégasthène et Ératosthène, le nom d'Inde, qui n'aurait dû s'appliquer qu'aux actuelles régions de l'Afghanistan, du Pakistan, du Kashmîr et du Panjâb, a été étendu lui-même à toute cette zone orientale. Celle-ci consiste, en fait, en toute l'Asie des moussons au Sud de la chaîne himalayenne et de ses prolongements extrême-orientaux et descendant jusqu'à l'hémisphère sud. C'est ce que nous appelons Inde, Indochine et Indonésie, ou même Inde et Inde extérieure, et c'est le domaine majeur de la culture élaborée à la fois dans le Bassin du Sindhu et dans

<sup>189</sup> Ces vers sont cités par Cic., *Tusc.*, V, 17, 49 ; ils reproduiraient les paroles de Scipion l'Africain, ou, peut-être, son épitaphe.

<sup>190</sup> Les Gélons sont pour les Anciens un peuple de Scythie, que l'on localise dans les steppes du nord de la Mer Noire, dans l'Ukraine actuelle.

<sup>191</sup> *Od.*, II, 20, 18-19 : *ultimi... Geloni*, « au bout du monde, les Gélons ».

<sup>192</sup> *Épodes*, I, 11-12.

<sup>193</sup> Selon G. Lafaye (n. 5, p. 9), l'expression désigne « la chaîne de montagnes qui ferme l'Inde au Nord » : il s'agit de l'Himalaya, que les Anciens confondaient avec le Caucase (voir la définition antique de *Caucasus* donnée plus haut et l'opinion selon laquelle le Gange et l'Indus prenaient leur source dans le Caucase, chez Vitruve, VIII, 2, 6).

l'ensemble de la Péninsule attenante à l'Est, notre actuelle Inde, puis implantée dans tout le Sud-Est asiatique<sup>194</sup>. »

D'autre part, les auteurs latins de la période retenue ne nous donnent généralement de l'Inde que ce que J. André et J. Filliozat ont appelé des « témoignages littéraires<sup>195</sup> ». Ces deux auteurs distinguent en effet deux types de témoignages sur l'Inde : « Dans la littérature latine, L'Inde se présente sous deux aspects, l'un scientifique, l'autre purement littéraire. Les témoignages scientifiques figurent dans les œuvres historiques – essentiellement celles qui relatent les conquêtes d'Alexandre (Quinte-Curce, Justin) –, ethno-géographiques (Mela, Pline, Solin, Martianus Capella, Isidore, etc.) et médicales, par l'indication de drogues importées (Celse, Scribonius Largus, etc.). Toutes sont largement tributaires des auteurs grecs et transmettent peu de renseignements nouveaux [...]. Les témoignages purement littéraires permettent de mesurer la place de l'Inde dans la culture romaine. Tout auréolée de son éloignement à l'extrémité du monde connu et des mirages nés des exploits d'Alexandre, elle jouit, plus que l'Afrique toute proche, que la Germanie barbare et les régions nordiques désolées, d'une réputation que ne vient pas ternir une proximité qui pourrait être cruelle, source de rêves de richesses et d'étrangetés, bref l'Eldorado des Romains<sup>196</sup>. » Les deux auteurs évoquent ensuite les *extremi Indi* ou l'*India tosta* de Catulle, l'*ebur Indicum* d'Horace, les *Indae conchae* de Propertius, qui représentent « [des] notations qui n'apportent rien à notre connaissance de la contrée, [mais] soulignent par leur fréquence même l'importance du « phénomène indien » dans la poésie, ainsi que sa durée, qui va des quatorze allusions à l'Inde chez Virgile aux dix-neuf de Sidoine Apollinaire<sup>197</sup>. »

Dans les textes faisant référence à la fable, l'Inde peut bien entendu être citée comme le lieu où se situe le palais de l'Aurore ; c'est ce que fait par exemple Propertius, évoquant l'amour de l'Aurore pour le vieux Tithon, dans sa demeure orientale, *Eoa domo*<sup>198</sup> :

*illum ad uicinos cum amplexa quiesceret Indos,  
maturus iterum est questa redire dies.*

[« Quand le tenant embrassé, elle se reposait au voisinage de l'Inde, elle s'est plainte que le jour revînt trop tôt. » (II, 18b, 11-12)]

Toutefois, l'Inde est surtout associée, dans le domaine légendaire, à l'histoire de Bacchus<sup>199</sup>. Cet exotisme est présent dès l'enfance du dieu, puisque Dionysos, fils de Zeus et de Sémélé, aurait été caché par son père dans une contrée éloignée afin d'échapper à la colère d'Héra. Il y aurait été élevé par les nymphes habitant le pays de Nysa<sup>200</sup>, comme le rapporte, entre autres, Ovide dans ses *Métamorphoses* :

*... inde datum nymphae Nyseides antris  
occuluere suis lactisque alimenta dedere,*

<sup>194</sup> J. André et J. Filliozat, *L'Inde vue de Rome. Textes latins de l'Antiquité relatifs à l'Inde*, Paris, Les Belles Lettres, coll. d'ét. anciennes, 1986, p. 9.

<sup>195</sup> J. André et J. Filliozat, *ibid.*, p. 16-17. Sur l'Inde et l'Éthiopie, confins du monde, voir aussi J. Dangel, « L'Asie des poètes latins... », p. 176.

<sup>196</sup> J. André et J. Filliozat, *ibid.*, p. 17.

<sup>197</sup> *Ibid.*

<sup>198</sup> Prop., II, 18b, 8.

<sup>199</sup> Cf. J. André et J. Filliozat, *L'Inde vue de Rome*, p. 18. Il existe aussi des traditions selon lesquelles Hercule serait allé, comme Bacchus-Dionysos, jusqu'en Scythie et en Inde. Cet aspect de la légende herculéenne sera particulièrement développé chez Quinte-Curce, qui fait de cet Hercule, conquérant de l'Orient, l'un des modèles d'Alexandre, au même titre que Bacchus.

<sup>200</sup> Voir aussi *Fastes*, III, 769, *Nysiadas nymphas*, « les nymphes de Nysa ». « Cet épisode [...] donne une étymologie approximative du nom de Dionysos, par un à peu près avec le nom de Nysa » (P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 127).

[« Ensuite [Ino] le confia aux nymphes de Nysa, qui le cachèrent dans leurs antres et le nourrissent de lait. » (Ov., *Mét.*, III, 314-315)]

Le nom de Nysa est ainsi resté associé, dans la tradition grecque et latine, à la légende et au culte de Bacchus, parfois désigné par son surnom de *Nyseus*, « enfant de Nysa »<sup>201</sup>, ou par une périphrase comportant ce toponyme ou un adjectif dérivé<sup>202</sup>. « Nysa » fait toutefois partie de ces lieux à la géographie très incertaine : le nom désigne, selon des traditions divergentes, tantôt une montagne, comme semblent l'indiquer ces vers de Virgile :

*nec qui pampineis uictor iuga flectit habenis  
Liber, agens celso Nysae de uertice tigris,*

[« ni celui-là non plus qui, vainqueur, conduit son attelage avec des rênes de pampre, Liber, menant ses tigres depuis les hautes cimes de Nysa » (Virg., *Én.*, VI, 804-805)]

tantôt une ville, très diversement située d'ailleurs – en fonction, sans doute, des différentes étapes du savoir géographique concernant les pays orientaux – de la Thrace à l'Inde, en passant par l'Éthiopie<sup>203</sup>.

Bacchus-Dionysos est aussi connu, dans la littérature antique, comme étant le premier conquérant de l'Inde<sup>204</sup>. Son nom est donc souvent associé à cette contrée, comme on le voit par exemple dans ce passage de *L'Art d'aimer* :

*Nunc quoque qui puer es, quantus tum, Bacche, fuisti,  
cum timuit thyrsos India uicta tuos ?*

[« Et toi, toujours enfant, que tu fus grand, Bacchus, lorsque l'Inde vaincue craignit ton thyrses ! » (A. A., I, 189-190)]

L'Inde est donc le théâtre de certains des épisodes les plus importants de la légende dionysiaque, et la littérature antique contient de très nombreux passages relatifs à cette dimension très exotique du mythe. L'occasion est ainsi fournie aux auteurs latins de citer les grands fleuves de l'Inde, le Gange et l'Indus, qui servent de cadre à l'évocation de cette légende, mais aussi les productions les plus caractéristiques de l'Orient, comme l'encens, ou les *topoi* ethnographiques concernant les peuples de l'Orient. Ovide résume la geste de Bacchus en Orient en l'espace de deux vers, où l'Indus et l'encens apparaissent comme des éléments emblématiques de cet Orient lointain :

*Sithonas et Scythicos longum narrare triumphos  
et domitas gentes, turifer Inde, tuas.*

[« Il serait trop long de raconter tes triomphes sur les Sithoniens et les Scythes, et tes victoires sur les peuples du pays de l'Indus qui produit l'encens. » (*Fastes*, III, 719-720)]

Ailleurs, ce sont le Gange et les « Indiens basanés » qui tiennent ce rôle :

<sup>201</sup> Cf. par ex. Ov., *Mét.*, IV, 13.

<sup>202</sup> Le nom de Nysa est également associé aux personnages et à diverses composantes de la légende ou du culte de Bacchus. Voir par ex. Catul., 64, 252 : *Nisigenis Silenis*, « [Bacchus, accompagné] des Silènes fils de Nysa », ou Prop., III, 17, 21-22 : *Dicam [...] / Indica Nysaeis arma fugata choris*, « je dirai [...] les guerriers indiens mis en fuite par les danses de Nysa ».

<sup>203</sup> Dans la tradition homérique, Nysa est localisée en Thrace (*Il.*, VI, 133) ; ce n'est que postérieurement aux poèmes homériques que la ville natale de Dionysos est située en Arabie, en Éthiopie ou en Inde.

<sup>204</sup> Voir aussi Hor., *Od.*, II, 19, 17-18 (*Tu flectis amnes, tu mare barbarum*, « Tu soumets les fleuves, et la mer des barbares ») et la n. 4, p. 84, de F. Villeneuve, qui rappelle que « Bacchus, allant conquérir l'Inde, avait arrêté les eaux de l'Oronte et de l'Hydaspe, pour franchir ces fleuves, et apaisé les flots de l'Océan indien ») ou Ov., *Mét.*, IV, 605-606 (*... quem debellata colebat / India, quem positis celebrabat Achaia templis*, « [Bacchus], qu'adorait l'Inde vaincue et à qui la Grèce rendait hommage dans des temples élevés à sa gloire ») et Quinte-Curce, *Histoires*, livres VIII-IX.

... *Oriens tibi uictus adusque  
decolor extremo qua cingitur India Gange*<sup>205</sup>,

[« L'Orient t'est soumis jusqu'aux lieux où le Gange, au terme de sa course, baigne le pays des Indiens basanés. » (Ov., *Mét.*, IV, 20-21)]

ou les Indiens « aux cheveux nattés » :

*Interea Liber depexos crinibus Indos  
uicit et Eoo diues ab orbe redit*<sup>206</sup>,

[« Cependant Liber qui avait vaincu les Indiens aux cheveux nattés revint, riche en butin, des régions de l'Orient. » (Ov., *Fastes*, III, 465-466)]

ou encore les tigres :

*Talis erat domita Bacchus Gangetide terra ;  
tu grauis alitibus, tigribus ille fuit.*

[« Tel était Bacchus, quand il soumettait les terres que baigne le Gange ; mais toi, tu es lourd pour des oiseaux, lui l'était pour des tigres » (Am., I, 2, 47-48)]

Ovide attribue même à Bacchus, après sa victoire sur l'Inde, l'invention des prémices, des libations et des sacrifices offerts aux divinités, et notamment l'offrande de parfums comme l'encens ou la cannelle :

*Te memorant, Gange totoque Oriente subacto,  
primitias magno seposuisse Ioui :  
cinnama tu primus captiuaque tura dedisti*<sup>207</sup>.

[« C'est toi, selon la tradition, qui, après la soumission du Gange et de tout l'Orient, as réservé les prémices au grand Jupiter : le premier, tu as offert de la cannelle et de l'encens prélevés sur le butin. » (Fastes, III, 729-731)]

C'est par la conquête de l'Inde que l'on explique d'autre part l'origine du cortège triomphal de Bacchus, souvent présent dans la littérature et dans les arts figurés : ce cortège se compose de divers éléments d'allure exotique, dont P. Grimal a dressé la liste : « le char traîné par des panthères et orné de pampres et de lierre, les Silènes et les Bacchantes, les Satyres, ainsi que d'autres divinités mineures, comme Priape, le dieu de Lampsaque<sup>208</sup>. » Un passage de l'*Art d'aimer* d'Ovide rassemble en effet, à l'occasion du récit de l'enlèvement d'Ariane par le dieu, les principaux éléments de ce cortège : les cymbales, les tambours, Silène, les Bacchantes et les Satyres, ainsi que les tigres attelés au char :

<sup>205</sup> Cf. aussi Ov., *Tr.*, V, 3, 21-24.

<sup>206</sup> Voir aussi *Pont.*, IV, 8, 61 : *sic uictor laudem superatis Liber ab Indis*, « c'est ainsi que Liber victorieux eut la gloire d'avoir triomphé des Indiens. »

<sup>207</sup> D'après R. Schilling toutefois « [ce] récit, peut-être d'origine hellénistique, qui attribue à Dionysos l'invention des prémices, galettes, libations ainsi que des sacrifices sanglants n'est pas compatible avec les données de la tradition romaine, pour des raisons de date et de rite » (n. au v. 730).

<sup>208</sup> P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 127. Le tigre, le lynx ou la panthère, considérés comme des animaux indiens par excellence, sont consacrés à Bacchus et donc fréquemment cités à l'occasion des descriptions du cortège dionysiaque ; voir par ex. Virg., *Géorg.*, III, 264 ; Lygdamus (*Corpus Tibullianum*), III, 6, 15-16 : *Armenias tigres et fuluas ille leaenas / uicit et indomitis mollia corda dedit*, « il soumet les tigresses d'Arménie et les lionnes fauves et apprivoise les êtres indomptables » ; Prop., III, 17, 7-8 ; Ov., *Mét.*, III, 668-669 et XV, 413, *Victa racemifero lyncas dedit India Baccho*, « L'Inde vaincue a donné le lynx à Bacchus », etc. Une mosaïque de la Maison du Faune, à Pompéi, représente Dionysos chevauchant un animal tenant à la fois du lion – par sa crinière – et du tigre – par son pelage rayé.

*Iam deus in curru, quem summum texerat uuis,  
tigribus adiunctis aurea lora dabat*<sup>209</sup>.

[« Cependant le dieu, sur son char, couronné de raisins, lâchait les rênes dorées aux tigres qui le traînaient. » (Ovide, *Ars amatoria*, I, 547-548)]

Dans certains épisodes de la légende, les tigres, lynx ou panthères consacrés au dieu apparaissent aussi de manière isolée, non pas attelés au char de Bacchus précédant son cortège, mais en tant qu'animaux familiers ; c'est le cas, par exemple, dans les *Métamorphoses* d'Ovide, à propos de la légende des matelots tyrrhéniens transformés en dauphins par le dieu :

*Quem circa tigres simulacraque inania lyncum  
pictarumque iacent fera corpora pantherarum*<sup>210</sup>.

[« Autour de lui sont couchées, apparitions illusoires, des tigres, des lynx et des panthères féroces au corps tacheté. » (Ovide, *Métamorphoses*, III, 668-669)]

Il va de soi qu'en dehors du contexte mythologique, les confins orientaux du monde sont aussi, très fréquemment, représentés par l'Inde, limite extrême de l'expédition asiatique d'Alexandre le Grand ; le roi de Macédoine, en effet, doit en grande partie son prestige au fait d'avoir atteint, avec son armée, les extrémités du monde connu en direction de l'est, exploit qui n'avait été accompli avant lui, croyait-on, que par Dionysos et, peut-être, par Hercule. Alexandre, dans son désir de réaliser une monarchie universelle, et conformément aux connaissances géographiques de son temps, considérait l'Inde comme l'extrémité orientale de la terre ; Scylax de Caryanda et Ctésias de Cnide en avaient donné des descriptions plus ou moins merveilleuses, et le roi macédonien marchait sur les traces d'Hercule et de Bacchus. J. André et J. Filliozat remarquent toutefois que les conquêtes d'Alexandre sont relativement peu exploitées, en tant que thème littéraire et poétique : « On peut trouver surprenant que les conquêtes d'Alexandre ne soient pas un thème poétique, et, hormis les historiens et les géographes, soient réservées à Cicéron, Sénèque et Pline l'Ancien. C'est Auguste qui est présenté, depuis Virgile, comme le véritable vainqueur des Indiens, bien qu'il n'ait pas dépassé l'Euphrate<sup>211</sup> ».

Ce *topos* de l'Inde, dernière terre en direction du soleil levant, est présent dans tous les genres littéraires, aussi bien chez les poètes que chez les historiens, qui l'ont à plusieurs reprises exploité, en particulier dans un contexte rhétorique. Le fait d'avoir atteint les « rivages les plus lointains » – *ultimas oras* – est l'une des raisons invoquées par Hannibal, selon Claudius Quadrigarius, pour placer le Macédonien à la première place des généraux de l'Histoire :

*... quaerenti Africano quem fuisse maximum imperatorem Hannibal crederet, respondisse  
Alexandrum Macedonum regem, quod parua manu innumerabiles exercitus fudisset quod <que>  
ultimas oras, quas uisere supra spem humanam esset, peragrasset.*

[« [...] Comme l'Africain demandait à Hannibal quel avait été, selon lui, le plus grand général, celui-ci répondit que c'était Alexandre, roi de Macédoine, parce qu'avec une poignée d'hommes, il avait mis en déroute des armées innombrables et qu'il avait parcouru les rivages les plus lointains, situés au-delà de ce qu'un être humain pouvait espérer voir. » (Claudius Quadrigarius, *Annales*, frg. 65, 1 Chassignet)]

<sup>209</sup> Les tigres sont à nouveau cités quelques vers plus loin (v. 557, *tigres*). Cf. aussi Virg., *Buc.*, V, 29-31 ; Virg., *Én.*, VI, 804-805 ; Hor., *Od.*, III, 3, 13-15 ; Ov., *Am.*, I, 2, 47-48 ; Ov., *Mét.*, IV, 24-25 ; Ov., *Hér.*, II, 78-79.

<sup>210</sup> Voir aussi, au livre suivant, le récit du châtement infligé aux filles de Minyas qui refusaient de célébrer une fête en l'honneur de Bacchus : *falsaque saeuarum simulacra ululare ferarum*, « de vains fantômes de bêtes féroces [...] remplissent [l'édifice] de hurlements » (Ov., *Mét.*, IV, 404 ; ces *ferae* sont les tigres, les lynx et les panthères de Bacchus).

<sup>211</sup> *L'Inde vue de Rome*, p. 18.

C'est pour la même raison que Persée, au livre XLII de l'*Histoire romaine* de Tite-Live, s'adresse à ses troupes rassemblées à Cittium, en 171 avant J.-C., en leur rappelant l'exploit des Macédoniens de l'armée d'Alexandre, qui s'avancèrent jusqu'aux limites du monde – représentées ici par l'Inde et par l'Océan Indien, désigné par le terme habituel de *Rubrum mare* – et découvrirent un monde encore totalement inconnu :

*... animos habendos esse, quos habuerint maiores eorum, qui Europa omni domita transgressi in Asiam incognitum fama aperuerint armis orbem terrarum nec ante uincere desierint, quam Rubro mari inclusis, quod uincerent, defuerit. At hercule nunc non de ultimis Indiae oris, sed de ipsius Macedoniae possessione certamen fortunam indixisse.*

[« Ils devaient être animés des sentiments de leurs ancêtres qui, après avoir soumis toute l'Europe et être passés en Asie, découvrirent, les armes à la main, un monde inconnu de la Renommée, et ne cessèrent de vaincre que lorsque, se heurtant partout à la Mer Rouge, ils n'eurent plus rien à vaincre. Mais, par Hercule, ce n'était plus maintenant pour les rivages les plus reculés de l'Inde, mais bien pour la possession de la Macédoine elle-même que la Fortune avait décidé la lutte. » (XLII, 52, 14)]

Tite-Live lui-même reconnaîtra plus loin, en guise de conclusion sur la défaite de Persée à Pydna en 168, que le royaume macédonien avait atteint, au temps d'Alexandre, les extrémités de l'univers, c'est-à-dire l'Inde et l'Arabie baignées par le *Rubrum mare* :

*Arabas hinc Indiamque, qua terrarum ultimos finis Rubrum mare amplectitur, peragrauit. Tum maximum in terris Macedonum regnum nomenque.*

[« [Alexandre] parcourut ensuite le pays des Arabes et l'Inde, contrées les plus reculées de la terre qu'embrasse la mer Rouge. C'est à ce moment que le royaume et le renom des Macédoniens furent les plus grands dans l'univers. » (XLV, 9, 6-7)]

Comme dans les passages qui viennent d'être cités, les adjectifs *extremus* ou *ultimus* qualifient souvent l'Inde, ses fleuves, ses montagnes ou ses habitants. En effet, « l'attrait de Rome pour l'Inde et ses habitants tient d'abord à leur éloignement, source de mystère. Ils marquent (avec le Gange, si l'on veut préciser davantage) l'extrême limite du monde oriental avant l'océan Sérique. Poétiquement, dans Catulle, Virgile, Horace, etc., ils symbolisent le « bout du monde », comme Gadès et l'Atlas le font pour sa limite occidentale<sup>212</sup>. » Le Gange est cité par exemple, dans une comparaison de Cicéron, pour suggérer l'extrême éloignement par rapport à Rome :

*Ex his ipsis cultis notisque terris num aut tuum aut cuiusquam nostrum nomen uel Caucasum hunc quem cernis transcendere potuit, uel illum Gangem tranatare ? Quis in reliquis orientis aut obeuntis solis ultimis aut aquilonis austriue partibus tuum nomen audiet ? Quibus amputatis cernis profecto quantis in angustiis uestra se gloria dilatari uelit<sup>213</sup>.*

[« Et même dans ces régions habitées et bien connues, est-ce que ta renommée, ou celle de l'un quelconque des membres de notre famille a pu franchir soit la hauteur du Caucase, que tu aperçois ici, soit passer là-bas, au travers des flots du Gange ? Qui donc entendra ton nom dans les autres contrées, qui sont les plus éloignées à l'orient ou à l'occident, au nord ou au sud ? Et si on les retranche, tu te rends assurément compte de l'exiguïté du territoire dans lequel votre gloire vise à ce qu'on l'amplifie. » (*De Rep.*, VI, 20, 22)]

Catulle associe à l'Inde l'adjectif *extremus* et l'image de l'Océan oriental qui baigne ses bords :

<sup>212</sup> J. André et J. Filliozat, *L'Inde vue de Rome*, p. 18.

<sup>213</sup> Voir aussi *De fin.*, III, 14, 45.

*Furi et Aureli, comites Catulli,  
siue in extremos penetrabit Indos,  
litus ut longe resonante Eoa  
tunditur unda... ;*

[« Furius et Aurelius, compagnons de Catulle, irait-il aux plus lointaines Indes où le rivage est battu, là-bas, du fracas de l'onde orientale... » (Catulle, 11, 1-4, trad. H. Bardon)]

de même Virgile, dans son développement sur la variété des arbres selon les pays et les climats, situe l'Inde et ses forêts d'arbres immenses aux limites extrêmes du monde, sur les bords de l'Océan :

*aut quos Oceano propior gerit India lucos,  
extremi sinus orbis, ubi aera uincere summum  
arboris haud ullae iactu potuere sagittae ?<sup>214</sup>*

[« Ou [à quoi bon te rappeler] les bois sacrés que porte l'Inde sur les bords du fleuve Océan, au fin fond du monde, là où jamais flèche n'a pu atteindre les hauteurs aériennes que l'arbre atteint ? » (Géorg., II, 122-123)]

Horace cite les Indes comme le terme extrême des voyages que le marchand peut entreprendre à la recherche des faux biens que sont les richesses :

*impiger extremos curris mercator ad Indos,  
per mare pauperiem fugiens, per saxa, per ignes,*

[« Tu cours, marchand infatigable, au bout du monde, jusqu'aux Indes, fuyant la gêne à travers la mer, les rochers, les flammes. » (Épîtres, I, 1, 45-46)]

tandis qu'Ovide, dans le poème des *Amours* consacré à l'oraison funèbre d'un perroquet, désigne cet oiseau comme étant l'une des merveilles venues de ces contrées lointaines du bout du monde, *extremo... ab orbe* :

*Occidit ille loquax humanae uocis imago  
psittacus, extremo munus ab orbe datum<sup>215</sup>.*

[« Et la mort a frappé cet oiseau qui savait si bien imiter la voix humaine, ce perroquet, présent qui venait des extrémités du monde ! » (Am., II, 6, 37-38)]

Les extrémités orientales sont également associées à l'Éthiopie, dans la mesure où celle-ci est souvent confondue avec l'Inde dans les textes anciens<sup>216</sup>. Selon la fable et les poèmes homériques, c'est

<sup>214</sup> Il s'agit ici d'une description des arbres géants de la jungle indienne (voir la n° d'E. de Saint-Denis au v. 122, et la référence à Pline, VII, 21). Cf. aussi Prop., II, 9, 29 : *longinquos [...] ad Indos*, « dans les Indes lointaines » ; *Panegyrique de Messalla*, 144-145 : *impia nec saeuus celebrans conuiuia mensis / ultima uicinus Phoebus tenet arua Padaeus*, « ni le pays habité par le Padéen qui célèbre des festins impies aux plats barbares, à l'extrémité du monde, près de Phoebus » (Les Padéens sont un peuple de l'Inde orientale, qui tuait et mangeait les malades et les vieillards, comme l'indique Hér., III, 99).

<sup>215</sup> Cf. aussi II, 6, 1-2 : *Psittacus, Eois imitatrix ales ab Indis, / occidit...*, « L'oiseau venu des Indes où se lève l'aurore, le perroquet, qui imitait la voix humaine, n'est plus » ; Man., IV, 756-757 : *... uos [...], fratres, / ultimus et sola uos tranans colit Indica Ganges*, « Le Gange situé à l'extrémité de la terre, qui coule à travers les terres indiennes, vous obéit, Gémeaux » (trad. personnelle).

<sup>216</sup> Il est difficile, dans certains passages, de se représenter précisément quelle partie du monde était désignée par l'auteur. Sur les problèmes représentés par les appellations d'Inde et d'Éthiopie, voir J. André, *Virgile et les Indiens*, p. 162-163 : « Éthiopie et Inde demeurent étroitement associées, en dépit du progrès relatif des connaissances géographiques. Indiens, Sères et Éthiopiens restent des entités vagues et obscures. [...] L'incertaine réalité géographique cédait le pas, chez les poètes épris de légendes et nourris d'elles, aux apparences et à la tradition ». Au v. 293 de la IV<sup>e</sup> *Géorgique*, où le Nil est décrit comme s'écoulant « depuis le pays des Indiens basanés », *coloratis... ab Indis*, Virgile se ferait d'une part l'écho d'une idée ancienne selon laquelle le Nil aurait une origine indienne, et serait l'héritier, d'autre part, des

en effet chez le peuple des Éthiopiens, encore en grande partie fabuleux, que se rend parfois le Soleil<sup>217</sup>, et que se situe l'Océan oriental d'où surgit l'Aurore. Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, Phaéthon, pour aller trouver son père le Soleil, doit franchir le territoire des Éthiopiens et celui des Indiens :

*Aethiopasque suos positosque sub ignibus Indos  
sidereis transit patriosque adit impiger ortus*<sup>218</sup>.

[« Il franchit le territoire de ses Éthiopiens, l'Inde, qui s'étend sous les feux du grand astre, et il se dirige à la hâte vers les lieux où se lève son père. » (*Mét.*, I, 778-779)]

L'Éthiopie joue aussi un rôle dans une autre légende célèbre, celle des aventures de Persée ; son parcours le mène en effet, après la traversée de la Libye, jusqu'en Éthiopie, pays du roi Céphée et de sa fille Andromède<sup>219</sup>, que Properce symbolise dans l'une de ses élégies par le nom de Méroé et l'allusion à des *fusca regna* :

*Cepheam hic Meroën fuscaque regna canat.*

[« [...] Que celui-ci chante la Méroé de Céphée et son royaume noir. » (*Prop.*, IV, 6, 78)]

De même Ovide, pour introduire la légende d'Andromède dans son cadre éthiopien, nous montre Persée survolant la région et regardant

*Aethiopum populos Cepheiaque ... arua,*

[« les peuples de l'Éthiopie et [...] les champs de Céphée » (*Mét.*, IV, 669)]

pour aller chercher Andromède chez les peuples noirs :

*Andromedan Perseus nigris portarit ab Indis.*

[« Andromède, Persée a été la chercher chez les noirs Indiens » (*A. A.*, I, 53)]

Les auteurs latins ont trouvé là l'occasion d'introduire certains des *topoi* géographiques ou ethnographiques concernant l'Éthiopie et les confins orientaux et méridionaux du monde. Andromède, dans le récit que fait Ovide dans ses *Métamorphoses*, doit son châtiment à la malédiction du dieu Ammon, le Jupiter Libyen ; en effet la mère de la jeune fille, Cassiopé, s'étant vantée d'être plus belle que les Néréides, fut châtiée pour son orgueil, à travers sa fille, par l'oracle du dieu :

*Illic inmeritam maternae pendere linguae  
Andromedan poenas iniustus iusserat Ammon.*

[« Là [en Éthiopie] Andromède payait d'un châtiment immérité le langage insolent de sa mère, sur l'ordre de l'impitoyable Ammon. » (*Mét.*, IV, 670-671)]

La fille de Céphée est, d'autre part, une femme que les auteurs évoquent le plus souvent sous les traits d'une Éthiopienne dotée des caractères physiques attribués traditionnellement aux peuples que les Anciens qualifiaient d' « Éthiopiens » – littéralement les « hommes au visage brûlé » – ou

---

conceptions géographiques approximatives de la fable et des poèmes homériques (J. André, *ibid.*, p. 159-161).

<sup>217</sup> *Iliade*, I, 423-424.

<sup>218</sup> Voir aussi, quelques vers plus haut (I, 774), les paroles de Clymène, épouse du roi d'Éthiopie Mérops, à son fils Phaéthon : *unde oritur, domus est terrae contermina nostrae*, «La demeure d'où [le Soleil] monte dans l'espace touche à notre pays ». Il faut cependant préciser que malgré ce terme, aux connotations exotiques, d' « Éthiopie », la description du palais du Soleil qui fait suite à ces deux passages (II, 1-18) est plus mythologique qu'exotique.

<sup>219</sup> Ennius avait raconté l'histoire d'Andromède dans une tragédie, *Andromeda*, composée sur le modèle de la pièce d'Euripide du même nom (cf. E. H. Warmington, *R.O.L.*, t. I, p. 254 sq.), mais les fragments conservés de cette tragédie ne comportent pas d'*exotica*.

d' « Indiens » – souvent confondus dans les représentations antiques –, c'est-à-dire aux populations à la peau noire. Les Éthiopiens apparaissent enfin dans les cycles épiques liés à la guerre de Troie, en la personne de Memnon, fils d'Eos – l'Aurore –, et de Tithon, fils de Laomédon et donc frère de Priam ; il était le roi des Éthiopiens<sup>220</sup> et combattait du côté troyen. Virgile le cite parmi les héros de la guerre de Troie figurés sur le temple de Junon à Carthage et lui attribue l'épithète de *niger*, tandis que l'adjectif *Eoas*, qui rappelle à la fois le personnage mythologique de l'Aurore et la situation de l'Éthiopie aux extrémités orientales du monde, est employé pour qualifier ses troupes :

*Eoasque acies et nigri Memnonis arma*<sup>221</sup>.

[Les armées de l'Aurore et les armes du noir Memnon] » (*Én.*, I, 489)]

Ainsi, hors du contexte de la fable, les Indiens, comme les Éthiopiens, peuvent symboliser ces confins orientaux, ou leur être étroitement associés. Les Indiens sont plusieurs fois évoqués, chez Virgile, parmi les peuples des extrémités de la terre soumis par Auguste, dans les *Géorgiques* d'abord :

*... haec Decios, Marios magnosque Camillos,  
Scipiadas duos bello et te, maxime Caesar,  
qui nunc extremis Asiae iam uictor in oris  
imbellem auertis Romanis arcibus Indum*<sup>222</sup>,

[« [Notre pays] a produit les Décius, les Marius, les Camilles au grand cœur, les Scipions endurcis à la guerre, et toi, le plus grand de tous, César, qui aujourd'hui vainqueur aux ultimes confins de l'Asie, écarter des hauteurs de Rome l'Indien désarmé. » (*Géorg.*, II, 169-172)]

puis dans l'*Énéide*, par exemple lorsque Anchise prédit à Énée la destinée d'Auguste, qui

*... super et Garamantas et Indos  
proferet imperium,*

[« Plus loin que les Garamantes et les Indiens [...] dilatera notre empire. » (*Én.*, VI, 794-795)]

hyperbole fondée sur l'idée que les Indiens représentent les bornes extrêmes de l'Orient, tout comme les Garamantes représentent celles du Midi<sup>223</sup>.

Les Indiens ou les Éthiopiens sont parfois associés aux Arabes, voire, chez les poètes augustéens, au mystérieux peuple des Sères, dans les représentations de ces confins orientaux. À propos de l'ignorance des Romains concernant la localisation des Sères, J.-M. Poinssotte<sup>224</sup>, qui parle d'une « quiète résignation à l'ignorance » et de la persistance de « piètres stéréotypes » rappelle

<sup>220</sup> La ville de Memnon était Thèbes. « Les traditions diffèrent sur la patrie de Memnon. Parfois on nomme la Syrie, parfois la région de Suse et la Bactriane, dans l'Asie intérieure, parfois encore l'Égypte et le pays de Thèbes » (P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 288, art. « Memnon »). Un autre poème, l'*Éthiopide*, racontait les exploits de ce héros.

<sup>221</sup> Cf. aussi chez Ov., *Mét.*, XIII, 576 sq., le récit des funérailles de Memnon, tué par Achille pendant la guerre de Troie. Sur les origines éthiopiennes de Memnon, voir aussi Prop., I, 6, 3-4, où les monts Riphées, au Nord, sont opposés au « pays de Memnon », *domos [...] Memnonias*. Un vers d'Horace (*Sat.*, I, 10, 36) suggère que le poète Furius Bibaculus, auteur d'une épopée sur la guerre des Gaules dont il raille le style ampoulé, avait dans ce poème ou dans une autre de ses œuvres épiques évoqué la mort de Memnon ; voir les hypothèses proposées par F. Villeneuve, dans la note 3, p. 105-106 de son éd. des *Satires*.

<sup>222</sup> Ces vers font allusion au séjour qu'Octavien, vainqueur d'Antoine à Actium, fit en Asie de 30 à 29 – en réalité, jusqu'aux bords de l'Euphrate –, en vue de pacifier l'Orient. Ce passage a dû être ajouté par Virgile au moment où il achevait son poème, en cette même année 30. Voir à ce sujet la n. d'E. de Saint-Denis au v. 171.

<sup>223</sup> Les Indiens sont à nouveau associés aux confins orientaux – par l'intermédiaire de l'image de l'Aurore – en VII, 605-606, dans un passage rappelant le cérémonial de l'ouverture des portes de Janus.

<sup>224</sup> « Les Romains et la Chine », p. 463 et 470-471.

cependant que la Chine réelle était « difficilement accessible aux investigations des Occidentaux », surtout pour ce qui concerne la période étudiée ici. D'autre part, pour ce commentateur, « il y a d'excellentes raisons, en particulier, pour que l'Inde et la Sérique forment couple dans l'esprit des Romains, et pour que cette association entraîne quelque confusion. On se représente en Occident l'impalpable Sérique à travers des contrées, moins lointaines et moins ignorées, qui lui donnent un peu de leur substance : on attribue naturellement à ceux que l'on ne connaît pas des traits propres à ceux que l'on connaît un peu. L'Inde, qui jouit d'une notoriété certaine à partir d'Auguste et dont on a vu des ambassadeurs à Rome, constitue à cet égard, pour la Sérique, un support appréciable. Une double analogie, des fonctions et des situations, ne peut que renforcer la similitude des deux nations telles qu'on les imagine. D'une part, ce sont des objets de même nature qui matérialisent principalement, en Occident, l'existence de l'une et de l'autre [...]. D'autre part, l'Inde et la Sérique, pense-t-on, se partagent le privilège d'assister au lever du soleil tout proche. » Ces objets communs à l'Inde et aux pays des Sères, dans l'esprit des Romains de l'époque étudiée ici, seraient les produits de luxe que sont les soieries, les perles et les pierres précieuses, dont la nature, la provenance, le mode de culture ou de récolte demeuraient presque entièrement ignorés.

L'association de ces divers peuples orientaux est donc fréquente chez les auteurs latins. C'est le cas, par exemple, dans le passage de Catulle déjà cité, lorsque, après avoir nommé l'Inde, il semble lui associer, aux extrémités orientales du monde, les « Arabes alanguis », *in... Arabas... molles*<sup>225</sup> ; c'est ce que fait également Horace lorsqu'il évoque les richesses de la mer – sans doute les perles de la mer Rouge ou de l'Océan Indien – qu'exportent, du bout du monde, Arabes et Indiens :

*Quid censes munera terrae,  
quid maris extremos Arabas ditantis et Indos,*

[« [...] Et les présents de la terre, à ton avis ? et ceux de la mer, qui enrichit au bout du monde Arabes et Indiens ? » (*Épîtres*, I, 6, 5-6)]

ou bien lorsqu'il célèbre les futures victoires d'Auguste en Asie, « aux bornes de l'Orient » :

*Ille seu Parthos Latio imminentis  
egerit iusto domitos triumpho  
siue subiectos Orientis orae  
Seras et Indos*<sup>226</sup>.

[« Lui, ayant dompté et mené en un triomphe légitime ou bien les Parthes qui menaçaient le Latium ou bien les Sères et les Indiens placés aux bornes de l'Orient... » (*Odes*, I, 12, 53-56)]

De même, lorsque Ovide, dans ses *Métamorphoses*, traite de la répartition des différents vents sur la terre, il place le domaine de l'Eurus, aux extrémités orientales du monde – *ad auroram*, « vers l'Aurore » – du côté des *Nabataea regna*, des « royaumes des Nabatéens », c'est-à-dire vers l'Arabie :

*Eurus ad auroram Nabataeaeque regna recessit  
Persidaeque et radiis iuga subdita matutinis*<sup>227</sup>.

[« L'Eurus se retira vers l'Aurore, le royaume des Nabatéens, la Perse et les sommets au-dessus desquels montent les rayons du matin. » (*Mét.*, I, 61-62)]

<sup>225</sup> Catul., 11, 5 : *Siue in Hyrcanos Arabasue molles*, « [Catulle irait-il] chez les Hyrcaniens ou les Arabes alanguis ».

<sup>226</sup> Cf. aussi, chez Ovide (*F.*, IV, 569), l'association des Arabes et des Indiens, à propos des errances de Cérès cherchant sa fille à travers le monde et jusqu'aux confins de la terre, symbolisés par les peuples ou éléments géographiques emblématiques de ces confins : *Nam modo turilegos Arabas, modo despicit Indos*, « En effet, [Cérès] peut voir d'en haut tantôt les Arabes qui recueillent l'encens, tantôt les Indiens ».

<sup>227</sup> Pour G. Lafaye (note *ad loc.*), ces sommets désignent « la chaîne de montagnes qui ferme l'Inde au Nord ».

Parfois, ce sont d'autres peuples d'Orient, qui, du fait des connaissances géographiques plus ou moins approximatives des Anciens, symbolisent les confins, à la place ou aux côtés des Indiens, des Arabes ou des Éthiopiens. Le poème 11 de Catulle associe à l'Inde les Hyrcaniens, les Arabes, les Sages et les Parthes, tous confondus, semble-t-il, dans un Orient lointain et imprécis. À la période augustéenne, ce rôle de symboles des confins orientaux est souvent attribué, en raison des faits d'actualité, aux peuples d'Orient voisins de l'Égypte et de la mer Rouge – en rapport avec la bataille d'Actium, au cours de laquelle, comme le préfigure le bouclier d'Énée,

*... ope barbarica uariisque Antonius armis,  
uictor ab Aurorae populis et litore rubro,  
Aegyptum uirisque Orientis...*<sup>228</sup>

[« [...] Avec une profusion barbare et des armes bigarrées, Antoine, ramenant ses victoires depuis les peuples de l'Aurore et les rivages Rouges, traîne avec soi l'Égypte, les forces de l'Orient. » (Én., VIII, 685-687)]

Quelques vers plus loin, toujours à propos de la bataille d'Actium, ces peuples orientaux sont encore énumérés pour symboliser une fois encore les confins orientaux :

*Actius haec cernens arcum intendebat Apollo  
desuper : omnis eo terrore Aegyptus et Indi,  
omnis Arabs, omnes uertebant terga Sabaei,*

[« À cette vue, l'Apollon d'Actium tendait son arc, d'en haut ; tous alors, épouvantés, l'Égypte, l'Indien, les Arabes tous ensemble, tous les Sabéens s'enfuyaient. » (VIII, 704-706)]

Dans certains textes, ce rôle même est dévolu au royaume des Parthes ou, de façon générale, à la Perse – souvent confondue avec la Parthie<sup>229</sup> – et à ses confins, qui évoquent l'expédition d'Alexandre : c'est ainsi que Virgile, dans le même passage de l'*Énéide*, cite encore Bactres – la capitale de la Bactriane, où s'illustra Alexandre –, pour symboliser les lointains orientaux qui, un jour, seront soumis à l'Empire de Rome :

*... et ultima secum  
Bactra uehit...*

[[Antoine... traîne avec soi] Bactres tirée du fond de l'univers. » (Én., VIII, 687-688)]

De même Ovide, en faisant allusion à la restitution des enseignes romaines par les Parthes, assimile leur royaume à un *Oriens ultimus* :

*Ecce parat Caesar, domito quod defuit orbi,  
addere. Nunc, Oriens ultime, noster eris.  
Parthe, dabis poenas. Crassi gaudete sepulti  
signaque barbaricas non bene passa manus.*

<sup>228</sup> Cf. aussi en VI, 830-831, la même allusion aux « peuples de l'Aurore », à propos des exploits accomplis par Pompée en Orient, opposés aux victoires nordiques de César : *aggeribus socer Alpinis atque arce Monoeci / descendens, gener aduersis instructus Eois !*, « le beau-père descendant du rempart des Alpes et du rocher de Monécus ; le gendre, en face, appuyé des peuples de l'Aurore ». Chez T.-L., XXXVI, 17, 5, le *Rubrum Mare* est opposé à Gadès dans le discours adressé par Acilius à ses troupes avant la bataille des Thermopyles, en 191.

<sup>229</sup> Voir par ex. cette allusion à l'actualité chez Hor., *Od.*, II, 2, 17 : *Redditum Cyri solio Prahaten...* « Phraate est rendu au trône de Cyrus », où l'on constate, comme le fait F. Villeneuve dans la n. 2, p. 59, une « confusion des Perses et des Parthes » (voir aussi I, 2, 22). Le roi des Parthes mentionné par Horace est Phraate IV qui, « chassé par ses sujets et remplacé par Tiridate (cf. I, 26, 5), s'était réfugié chez les Scythes et revint, aidé par eux, reconquérir son royaume (30 avant J.-C.). »

[« Voici que César se dispose à dompter ce qui reste de l'univers ; maintenant, extrémités de l'Orient, vous serez à nous. Parthes, vous serez châtiés. Réjouissez-vous, Crassus, dans votre sépulture, et vous, enseignes, qui avez eu le malheur de supporter des mains barbares. » (A. A., I, 177-180)]

## 5. Les confins méridionaux

C'est par les extrémités méridionales que nous achevons ce circuit des confins du monde connu des Anciens. Aux noms de l'Égypte, de la « Libye » – c'est-à-dire l'Afrique du Nord, qui commence, selon les représentations antiques, à l'ouest du delta du Nil –, il faut ajouter celui de l'Éthiopie qui, en raison de l'imprécision qui caractérise cette région, peut aussi désigner les contrées, encore largement ignorées, situées au sud de l'Égypte : les Grecs et les Romains n'ayant pas dépassé Méroé<sup>230</sup> – ce terme désignant à la fois une île et une région situées en Éthiopie, entre le Nil et son affluent l'Astaboras –, les représentations associées à l'Éthiopie et aux Éthiopiens demeurent confuses, et cette méconnaissance explique sans doute le nombre restreint de fables et de descriptions géographiques ou ethnographiques relatives à cette partie de l'*orbis terrarum*.

### a. L'Égypte et l'Éthiopie

Dans la fable, l'Égypte est surtout présente, chez les auteurs latins, dans la légende d'Io et dans celle d'Hercule. Io, jeune fille argienne aimée de Zeus, fut transformée en génisse pour échapper à la jalousie d'Héra ; victime de la vengeance de la déesse, elle parcourut la Grèce, puis passa en Asie – par le Bosphore, le « Passage de la Vache », qui lui doit son nom. Elle s'établit finalement en Égypte, où elle s'identifie, pour les Anciens, à la déesse Isis. Cette fable a été traitée par de nombreux poètes grecs, notamment Eschyle, qui y consacre un passage de son *Prométhée enchaîné* ; chez les auteurs latins, elle est notamment présente dans les *Métamorphoses* d'Ovide<sup>231</sup>. L'Égypte est aussi le cadre d'un épisode secondaire de la geste herculéenne, qui racontait la lutte du héros contre Busiris, un roi d'Égypte<sup>232</sup> qui faillit le donner en sacrifice à Zeus ; elle a inspiré enfin certains récits rattachés à la guerre de Troie<sup>233</sup>, parmi lesquels la lutte menée par le peuple des Pygmées contre les grues. Ce peuple d'hommes nains qui, selon certaines traditions, habitait le sud de l'Égypte<sup>234</sup>, apparaît dans l'*Iliade* et a ensuite donné lieu, dans les arts figurés principalement, à toute une thématique exotique. Comme le rappelle P. Grimal, « les Pygmées ont inspiré l'art égyptisant. Ils apparaissent sur les mosaïques et les peintures, au milieu d'une faune nilotique, luttant avec des oiseaux et des animaux divers, attaquant des crocodiles, se livrant à des activités humaines qu'ils parodient par leur laideur et leur maladresse. Sur ces représentations, ils sont caractérisés par l'énormité de leurs organes sexuels<sup>235</sup>. » On a en effet retrouvé plusieurs peintures ou mosaïques pompéiennes mettant en scène des pygmées naviguant sur

<sup>230</sup> Sur l'identification de Méroé, cf. L. Callebaut, *Commentaire* au livre VIII de Vitruve, *De l'arch.*, note 15, p. 82-83 et les références à Hér. II, 29-30 ; Plin. II, 184 ; Strab. I, 2, 25 et XVII, 2, 2.

<sup>231</sup> *Mét.*, I, 568 sq. ; les v. 724-750 racontent l'arrivée d'Io en Égypte et son identification à Isis.

<sup>232</sup> « Busiris est, dans la légende grecque, un roi d'Égypte. En réalité, son nom ne figure dans aucune des dynasties pharaoniques, mais est peut-être une déformation de celui du dieu Osiris » (P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 68). Les auteurs grecs et latins ont fait de ce roi le type même du roi cruel. Cf. Virg., *Géorg.*, III, 5 ; Ov., *A. A.*, I, 645-654 ; *Mét.*, IX, 183 ; *Pont.*, III, 6, 41, etc.

<sup>233</sup> Parmi les récits liés à l'Égypte, il faut aussi mentionner, entre autres, le retour de Troie de Ménélas, qui, après le naufrage de ses vaisseaux au large de la Crète, aurait selon l'*Odyssée* (III, 300 sq.) poursuivi jusqu'en Égypte, où il serait resté cinq ans, et aurait amassé de grandes richesses.

<sup>234</sup> Ou, moins fréquemment, en Inde ou en Scythie. Cf. *Il.*, III, 3 sq. ; Hér. II, 32 ; Plin., *N. H.*, VII, 26-27.

<sup>235</sup> P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 401-402.

des pirogues, ou chassant le crocodile ou l'hippopotame ; chez les auteurs latins de la période étudiée, cependant, les pygmées sont assez peu présents : Ovide a brièvement évoqué, dans ses *Métamorphoses*, l'origine de la guerre contre les grues, due à une femme nommée Gérana :

*Altera Pygmaeae fatum miserabile matris  
pars habet ; hanc Iuno uictam certamine iussit  
esse gruem populisque suis indicere bellum,*

[« Dans le second [angle] est retracé le destin lamentable de la mère des Pygmées ; Junon, qu'elle avait provoquée, l'ayant vaincue, la changea en grue, et la condamna à déclarer la guerre à son propre peuple. » (VI, 90-92)]

D'autre part, la grue est encore associée aux Pygmées dans les *Fastes* à propos des temps anciens, qui ne connaissaient pas les mets exotiques – *adscitas... dapes* (v. 172) :

*Nec Latium norat quam praebet Ionia diues  
nec quae Pygmaeo sanguine gaudet auis.*

[« Le Latium ne connaissait pas l'oiseau que fournit la riche Ionie ni celui qui se délecte du sang du Pygmée. » (F, VI, 175-176)]

En revanche, et en dehors même de tout contexte fabuleux, l'Égypte est encore considérée, dans certains textes, comme l'extrémité sud-est de la terre : c'est ce que semble indiquer Lucrèce dans le passage consacré à l'énumération des différents climats, où l'Égypte est opposée à la Bretagne, citée en tant que symbole du nord :

*... in Aegypto... qua mundi claudicat axis ;*

[« L'Égypte, où s'infléchit l'axe du monde » (VI, 1107)]

de même, c'est le Nil que cite Junon, dans l'une des *Odes* d'Horace, pour prédire la gloire future de Rome, qui s'étendra jusqu'aux « régions extrêmes » :

*Horrenda late nomen in ultimas  
extendat oras, qua medius liquor  
secernit Europen ab Afro,  
qua tumidus rigat arua Nilus.*

[« [Rome] peut, portant au loin la terreur, étendre son nom jusqu'aux régions extrêmes, là où l'onde, s'interposant, sépare l'Europe de l'Afrique, là où le Nil débordé arrose les campagnes. » (Od., III, 3, 45-48)]

Salluste en revanche, à propos de la géographie de l'Afrique, mentionne dans son *Jugurtha* le peuple des Éthiopiens comme étant le plus méridional, à la limite de la zone torride :

*Super Numidiam Gaetulos accepimus partim in tuguriis, alios incultius uagos agitare ; post eos  
Aethiopas esse, dehinc loca exusta solis ardoribus.*

[« Au-dessus de la Numidie se trouvent, dit-on, les Gétules, qui vivent les uns dans des huttes, les autres, plus barbares, en nomades ; derrière eux, les Éthiopiens, enfin des régions embrasées par les ardeurs du soleil. » (Jug., XIX, 5-6)]

Ovide quant à lui, lorsqu'il décrit les errances de Cérès à travers le monde, symbolise les confins méridionaux à la fois par la Libye et par la ville de Méroé, caractérisés par l'aridité de leur sol, *sicca terra* – le désert étant, comme nous le verrons, l'un des *topoi* géographiques associés au Sud africain :

*Hinc Libys, hinc Meroe siccaque terra subest.*

[« Puis [Cérès] trouve sous ses pieds la Libye, Méroé et le désert. » (*Fastes*, IV, 570)]

Dans ses *Pontiques*, cette même région est représentée par Syène, ainsi que par Taprobane, dont le nom apparaît sans doute, à cette occasion, pour la première fois dans la littérature latine :

*Quid tibi, si calidae, prosit, laudere Syenae  
aut ubi Taprobanen Indica tingit aqua ?*<sup>236</sup>

[« Quel intérêt pour toi d'être loué par la brûlante Syène ou par les lieux où l'Océan Indien baigne Taprobane ? (*Pont.*, I, 5, 79-80)]

De même, Cicéron semble être le seul auteur de la période étudiée ici à faire allusion aux Troglodytes – *Troglodytae* ou *Trogodytae* –, un peuple que les Anciens situaient en Afrique, au-delà de l'Éthiopie, sur les bords de la mer Rouge<sup>237</sup>, et qui vivait, disait-on, dans des cavernes ; quoi qu'il en soit, le passage du traité *De la divination* dans lequel ils sont mentionnés cite leur pays en tant qu'exemple d'extrême éloignement :

*In his locis quae nos incolimus, post solstitium Canicula exoritur, et quidem aliquot diebus, at apud Troglodytas, ut scribitur, ante solstitium.*

[« Dans les pays que nous habitons, la Canicule se lève après le solstice, et même plusieurs jours plus tard ; mais à ce qu'on dit, chez les Troglodytes elle se lève avant le solstice. » (*De diu.*, II, 44, 93)]

## b. La Libye

À l'opposé de l'Égypte et de l'Éthiopie, la Libye est mentionnée, en tant qu'extrémité du monde connu, à propos de plusieurs fables célèbres. Le peuple numide est par exemple cité, chez Horace, à propos de la légende des Danaïdes, lorsque le poète fait dire à Hypermnestre, la Danaïde qui sauva son mari de la mort en désobéissant aux ordres de son père :

*me uel extremos Numidarum in agros  
classe releget,*

[« [que mon père] me relègue jusqu'au fond des territoires numides » (*Odes*, III, 11, 47-48)]

mais l'Afrique est surtout présente dans les légendes de Persée, d'Hercule et de Didon. Un épisode des aventures de Persée, déjà évoqué précédemment, montre en effet le héros survolant le désert libyen, tenant à la main la tête de Méduse : c'est à cette occasion que des gouttes de sang tombées de la tête de la Gorgone auraient fait naître les fameux serpents libyens, si redoutés des Anciens. La fable attribue également à Héraclès une série d'expéditions ou d'aventures secondaires se déroulant en Libye : en marge des Douze Travaux, le héros de Tirynthe y combattit notamment le géant Antée. Ce personnage était un géant, fils de Poséidon et de Gaïa, « il habitait en Libye (non loin d'Utique, selon Lucaïn, au Maroc, selon la plupart des auteurs) et contraignait tous les voyageurs à lutter contre lui. Puis, quand il

<sup>236</sup> Syène (cf. Vitruve, VIII, 2, 7 ; Plin., *N. H.*, V, 69 et Mela, I, 60) est qualifiée de *calidae*, car, comme le rappelle J. André dans la n. *ad loc.*, « c'est un des points les plus rapprochés de l'équateur qu'ait connus l'antiquité » ; quant à l'île de Ceylan – que les Anciens appelaient Taprobane –, elle avait été longtemps considérée, comme le signale J. André (*ibid.*) d'après Plin. (*N. H.*, VI, 81), comme faisant partie d'un autre *orbis*, chez les *antichthones*.

<sup>237</sup> Voir par ex. Mela, I, 4, 4 ; Plin., II, 185 ; VI, 169.

les avait vaincus et tués, il ornait de leurs dépouilles le temple de son père. Antée était invulnérable tant qu'il touchait sa mère (c'est-à-dire le sol)<sup>238</sup>. »

L'Afrique est enfin le cadre de l'épisode carthaginois de la légende d'Énée, qui confère à la geste du héros troyen une grande part de son caractère exotique, que Virgile développera encore en l'associant à la légende de Didon. Nous sommes là au point où la fable – en la personne d'Énée – rencontre les données historiques – les migrations tyriennes et les fondations de villes phéniciennes en terre africaine<sup>239</sup> –, et à la jonction entre exotisme oriental – puisque les Carthaginois sont d'origine tyrienne – et exotisme africain. *L'Énéide* relate en effet, s'inspirant des formes les plus anciennes de la légende, la fuite d'Élissa – le nom phénicien de Didon –, chassée de Tyr par le crime de Pygmalion, assassin de son époux, et son arrivée sur la côte africaine où elle fonda Carthage ; toutefois l'exotisme de *L'Énéide* doit davantage aux données de la science et de l'expérience qu'à celles de la fable : il surgit à la fois du cadre africain dans lequel se déroule l'épisode de Didon – Carthage est en effet entourée de peuples indigènes, et les paysages sont ceux de l'Afrique du Nord – et des mœurs orientales de ces exilés phéniciens. D'ailleurs, dans des contextes totalement différents de celui de la fable, les Carthaginois peuvent aussi être mentionnés comme un peuple des confins ; c'est le cas, par exemple, au livre XXII de Tite-Live, dans le discours de Minucius, pour des raisons évidemment rhétoriques – il s'agit en effet de provoquer l'indignation des Romains face au risque d'invasion de l'Italie :

*... Poenus aduena, ab extremis orbis terrarum terminis nostra cunctatione et socordia iam huc progressus.*

[« Le Carthaginois, un étranger, qui, des extrémités du monde, grâce à notre circonspection, à notre indolence, s'est déjà avancé jusqu'ici. » (XXII, 14, 5, trad. E. Lasserre)]

On retrouve ce procédé au livre suivant, dans le discours de Varron aux Campaniens, en 216 :

*Non cum Samnite aut Etrusco res est ut quod a nobis ablatum sit in Italia tamen imperium maneat ; Poenus hostis ne Africae quidem indigena ab ultimis terrarum oris, freto Oceani Herculisque columnis, expertem omnis iuris et condicionis et linguae prope humanae militem trahit.*

[« Nous n'avons pas affaire au Samnite ou à l'Étrusque, de sorte qu'avec eux, si l'Empire nous avait été enlevé, celui-ci resterait cependant en Italie : c'est le Carthaginois qui est notre ennemi, lui qui, même en Afrique, n'est pas un indigène, mais qui, du fin fond des terres, du détroit de l'Océan et des colonnes d'Hercule, traîne ici un soldat qui ignore tout droit, toute relation et presque toute langue propre à des hommes. » (XXIII, 5, 11)]

C'est également au cours de l'époque augustéenne qu'apparaissent, dans l'évocation des confins méridionaux, les noms de certains peuples de l'ouest de l'Afrique, comme celui des Massyles ; Énée, lorsqu'il fait le compte de ses épreuves dans une prière adressée à Apollon, les qualifie de *penitus reposti*, « relégués au plus profond » du continent africain et de l'univers :

*... magnas obeuntia terras  
tot maria intraui duce te penitusque repostas  
Massylum gentis praetentaque Syrtibus arua.*

<sup>238</sup> P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 37, art. « Antée ». Sur Antée, voir par ex. Ov., *Ibis*, 395, et *Mét.*, IX, 183-184.

<sup>239</sup> « La légende de Didon, la reine de Carthage, est surtout connue grâce au roman d'amour inséré par Virgile dans son *Énéide*. Mais elle existait avant lui, et racontait un épisode des migrations phéniciennes vers l'Occident méditerranéen » (P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 124, art. « Didon »). Avant Virgile, la reine de Carthage est mentionnée chez Naevius ; postérieurement à *L'Énéide*, Ovide traite de façon rapide l'épisode carthaginois de la légende d'Énée ; voir, dans les *Mét.*, XIV, 75-81, le résumé qu'il fait du séjour d'Énée chez Didon, et en XIV, 82-83, l'évocation de son départ : *Rursus harenosae fugiens noua moenia terrae / ad sedemque Erycis fidumque relatus Acestem*, « Énée, fuyant les murailles nouvelles du pays des sables, retourne vers la ville d'Éryx et vers le fidèle Aceste ».

[« Au large des vastes terres, j'ai pénétré sous ta conduite en tant de mers, et chez les peuples des Massyles retraits au fond de l'univers et dans les champs frangés par les Syrtes. » (Virg., *Én.*, VI, 58-60)]

Le peuple des Garamantes<sup>240</sup> – à l'ouest de l'Afrique, dans la région de l'actuelle Fèz – est situé lui aussi par Virgile « au bout du monde », comme le montrent l'expression *extremi Garamantes* de la VIII<sup>e</sup> *Bucolique*<sup>241</sup> et la prédiction d'Anchise au chant VI de l'*Énéide*, qui annonce un empire romain s'étendant, grâce à Auguste, *super et Garamantas et Indos*, « plus loin que les Garamantes et les Indiens<sup>242</sup> ».

Signalons enfin que la Libye est également associée, selon certaines traditions, à la naissance d'Athéna sur les bords du lac Triton, localisé parfois en Afrique<sup>243</sup>, et à la légende de Bacchus qui est cité, dans de rares textes, comme conquérant de l'Afrique. Hygin est le seul auteur de l'époque étudiée ici à faire allusion à cet épisode de la fable : dans son livre sur *L'astronomie*, il attribue à Bacchus, à propos de la constellation du Bélier, la fondation du temple de Jupiter Ammon – dieu, égyptien à l'origine, traditionnellement représenté avec des cornes de bélier – dans le désert africain :

*Hermippus autem dicit, quo tempore Liber Africam obpugnauerit, deuenisse cum exercitu in eum locum qui propter multitudinem pulueris Ammodes est appellatus.*

[« Selon Hermippe, à l'époque où Liber attaqua l'Afrique, il arriva avec son armée en un endroit auquel l'abondance de poussière a valu le nom d'*Ammodes* (sablonneux). » (*L'astronomie*, II, 20, 3, d'après Hermippe de Smyrne, péripatéticien, disciple de Callimaque et auteur de *Phénomènes*)]

## *Frigora Rheni, India tosta* : les caractéristiques climatiques

Une autre série d'*exotica* concerne les notations relatives aux différents climats affectant les régions exotiques de l'*orbis terrarum*. Là encore, le souvenir littéraire des représentations les plus anciennes, venues des poèmes homériques ou d'Hérodote, se mêle aux réflexions plus récentes des Grecs concernant l'existence des différentes zones climatiques. Quoi qu'il en soit, l'évocation des climats et des vents donne souvent lieu à la mise en œuvre d'*exotica*, dans la mesure où elle représente pour les auteurs une occasion privilégiée de citer les noms des contrées ou des peuples lointains évocateurs d'exotisme, rendus célèbres par la fable ou par l'histoire. Certains d'entre eux sont ainsi traditionnellement associés à des notations climatiques : tandis que la Thrace ou la Scythie suggèrent le froid, la neige et les étendues glacées, la Libye et l'Éthiopie, à l'opposé, se caractérisent par leur aridité et par leur climat torride, dus à la trop grande proximité du Soleil dans ces régions méridionales. Un

<sup>240</sup> Cf. Hér., IV, 143 ; 174 ; 183 ; T.-L., XXIX, 33, 9 ; Strab., II, 5, 33 ; XVII, 3, 19-25 ; Plin., V, 36 ; VI, 209 ; Tac., *Annales*, III, 74. Ce territoire fut conquis en 19 av. J.-C. par Cornélius Balbus Minor, et annexé à l'Empire romain, sous le nom de Phazania (Plin., V, 35).

<sup>241</sup> « Les Garamantes, au bout du monde » (*Buc.*, VIII, 44).

<sup>242</sup> Virg., *Én.*, VI, 794-795. Dans l'*Énéide*, Iarbas, le roi gétule, est présenté comme étant le fils d'une nymphe du pays des Garamantes (IV, 198-208).

<sup>243</sup> La déesse portait l'épithète de Τριτογένεα ; ce fleuve Triton est diversement situé, selon les traditions, en Thessalie, en Béotie, dans les contrées hyperboréennes ou en Libye. Ce serait notamment le nom d'un lac de Cyrénaïque, près de la petite Syrte. Sur l'association entre Minerve et ce fleuve ou lac Triton, voir par ex. Catul., 64, 395 : *rapidi Tritonis era*, « la dame du Triton torrentiel », ou Ovide, qui désigne à plusieurs reprises la déesse par le terme *Tritonia*, « déesse du Triton » (*Mét.*, V, 250, 270, etc.). D'après J. André, le lac Triton serait évoqué dans le *Contre Ibis*, 225-226, à propos du lieu de naissance d'Ibis, en Afrique, à proximité d'un marais aux eaux infernales (*Introduction du Contre Ibis*, p. XX-XXI).

passage de la dixième *Bucolique* illustre bien cette opposition, et le rôle tenu par les *exotica* : Virgile, pour montrer la puissance de l'Amour, que les épreuves les plus difficiles ne pourraient fléchir, oppose deux séries de *topoi* exotiques relatifs aux climats extrêmes du globe, l'une concernant les pays nordiques, avec les mentions de l'Hèbre et des neiges sithoniennes – du nom d'une tribu de la Thrace septentrionale établie sur les bords du Pont-Euxin –, associés à l'hiver, au froid et à l'humidité :

*Non illum nostri possunt mutare labores,  
nec si frigoribus mediis Hebrumque bibamus,  
Sithoniasque niues hiemis subeamus aquosae,*

[« Ce dieu-là, nos épreuves sont incapables de le fléchir, quand bien même nous boirions, en pleine froidure, l'eau de l'Hèbre, et affronterions les neiges sithoniennes, par un hiver humide » (*Buc.*, X, 64-69)]

l'autre concernant, à l'inverse, le climat chaud et sec de la Libye exposée au tropique du Cancer, évoqué à travers l'image des bergers éthiopiens :

*nec si, cum moriens alta liber aret in ulmo,  
Aethiopum uersemus ouis sub sidere Cancri.  
Omnia uincit amor : et nos cedamus Amori.*

[« [...] Quand bien même, au moment où l'écorce tendre meurt de sécheresse en haut de l'orme, nous guiderions les brebis des Éthiopiens sous la constellation du Cancer. L'Amour triomphe de tout ; nous aussi, plions devant Amour. » (*ibid.*, 67-69)]

## 1. Les pays du froid

Les régions les plus souvent caractérisées par des *exotica* associés au climat nordique sont celles que les Anciens englobaient, au nord-est de l'*orbis terrarum*, sous la dénomination assez imprécise de « Scythie ». On considérait d'ailleurs que les vents froids provenaient de ces « pays du Nord », et ce *topos* est récurrent dans la littérature latine de cette période, depuis Accius

*sub axe posita ad stellas septem, unde horrifer  
Aquilonis stridor gelidas molitur niues,*

[« située sous le pôle auprès des sept étoiles, d'où l'Aquilon, dans un sifflement porteur de frissons, charrie des neiges glacées » (Accius, Philoctète, frg. XX Dangel)]

et Lucrèce :

*... gelidis ab stellis axis aguntur,*

[« [les aquilons qui remontent le Nil en été] viennent des constellations glacées du pôle arctique » (Lucr., VI, 720)]

jusqu'à Virgile :

*Qualis Hyperboreis Aquilo cum densus ab oris  
incubuit Scythiaeque hiemes atque arida differt  
nubila.*

[« Tel l'Aquilon puissant s'abat des régions hyperboréennes : il disperse les orages de Scythie et les nuages sans pluie. » (Virg., *Géorg.*, III, 196-198)]

La Scythie est le pays des pluies, des orages, des vents froids et humides<sup>244</sup>, mais aussi de la neige et de la glace, phénomènes exotiques pour les Romains, car plus rares autour de la Méditerranée ; les neiges et les glaces scythes constituent ainsi un *topos*, que l'on trouve par exemple chez Properce :

*Romanis utinam patuissent castra puellis !  
Essem militiae sarcina fida tuae,  
nec me tardarent Scythiae iuga, cum Pater altas  
astricto in glaciem frigore uertit aquas,*

[« Puissent les camps avoir été ouverts aux jeunes femmes romaines ! Je serais un bagage fidèle pour tes campagnes, les montagnes de la Scythie ne me retarderaient pas quand le Père des dieux change par un froid aigu les eaux profondes en glace. » (Prop., IV, 3, 45-48)]

ou chez Ovide, lorsqu'il fait ainsi parler Médée :

*... Scythia tenuis ille niuosa  
omne tenet, Ponti qua plaga laeua iacet*<sup>245</sup>,

« [mon père, Éétés] gouverne [...] tout ce qui s'étend depuis la rive gauche du Pont jusqu'à la Scythie neigeuse » (*Hér.*, XII, 27-28).

Le passage le plus caractéristique de la littérature latine de cette époque concernant les *topoi* climatiques liés au Nord est sans doute la description de l'hiver scythe de la III<sup>e</sup> *Géorgique*, qui s'étend des vers 349 à 383 : on y retrouve les champs lexicaux du froid, de l'hiver, associés au thème de la stérilité scythique et aux *topoi* ethnographiques attachés aux peuples et aux mœurs nordiques depuis les Grecs ; ces champs lexicaux sont surtout présents dans la description des déserts<sup>246</sup> de neige et de glace :

*... neque ullae  
aut herbae campo apparent aut arbore frondes :  
sed iacet aggeribus niueis informis et alto  
terra gelu late, septemque assurgit in ulnas.  
Semper hiems, semper spirantes frigora Cauri*<sup>247</sup>,

[« [...] Et l'on n'aperçoit ni herbes dans la plaine ni feuilles sur les arbres ; mais la terre s'étend au loin, informe, sous des amas de neige et sous une épaisse couche de glace qui atteint sept coudées. Toujours l'hiver, toujours les Caurus soufflant la froidure ! » (III, 352-356)]

dans les évocations pittoresques de l'eau gelant dans les rivières :

*Concrescunt subitae currenti in flumine crustae  
undaque iam tergo ferratos sustinet orbis,  
puppibus illa prius, patulis nunc hospita plaustris,*

<sup>244</sup> Voir par ex. les passages déjà cités des *Odes* d'Horace (III, 10, 1-4) ou des *Héroïdes* d'Ovide (VI, 105-108) ; voir aussi *Mét.*, I, 64-65 : ... *Scythiam septemque triones / horrifer inuasit Boreas*, « l'horrible Borée envahit la Scythie et le septentrion » ; et, *ibid.* II, 224, où le poète fait allusion à la Scythie dans l'énumération des territoires brûlant sous la chaleur du soleil, au passage de Phaéthon : *Nec prosunt Scythiae sua frigora...*, « La Scythie n'est pas défendue par ses frimas ».

<sup>245</sup> Voir aussi *Ov.*, *Mét.*, VIII, 788-791 et 796-789 (la description du pays de la Faim, en Scythie) et *Man.*, III, 632-633 : *Tunc et bella fero tranctantur Marte cruenta / nec Scythiam defendit hiems...*, « D'un autre côté, Mars déploie l'étendard sanglant de la guerre ; les glaces ne servent plus de rempart à la Scythie » (trad. Pingré, éd. Nisard).

<sup>246</sup> Sur les origines grecques du thème du désert scythe, voir notamment F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote*, p. 31-38.

<sup>247</sup> Les plaines désertiques de Scythie auraient également été évoquées dans un fragment de la *Satire Ménippée* intitulée *Prometheus Liber* de Varron : *mortalis nemo exaudit, sed late incolens / Scytharum inhospitalis campis uastitas*, « aucun mortel ne m'entend ; mais le désert inhospitalier occupant à perte de vue les plaines de Scythie » (fig. 426 Cèbe) ; toutefois, l'établissement du texte présente des difficultés : voir le *Commentaire* de J.-P. Cèbe, p. 1774.

[« Tout à coup sur les eaux courantes des glaçons se forment ; voici que l'onde supporte à sa surface des roues cerclées de fer : elle accueillait des poupes, elle accueille maintenant de larges chariots. » (III, 360-362)]

dans les récipients, les mares, et jusque sur le corps des hommes :

*areaque dissiliunt uolgo, uestesque rigescunt  
indutae, caeduntque securibus umida uina,  
et totae solidam in glaciem uertere lacunae,  
stiriaque impexis induruit horrida barbis.*

[« Partout les vases de bronze éclatent, les vêtements se raidissent sur le corps, on coupe à la hache le vin naguère liquide, les mares ne sont plus qu'un bloc de glace, et la roupie congelée hérissé les barbes embroussaillées. » (III, 363-366)]

Quelques vers plus loin, on trouve une description pittoresque des bêtes pétrifiées, mortes de froid :

*Interea toto non setius aere ningit :  
intereunt pecudes ; stant circumfusa pruinis  
corpora magna boum, confertoque agmine cerui  
torpent mole noua et summis uix cornibus exstant,*

[« Cependant il neige sans cesse à travers tout le ciel. Les bêtes périssent ; enveloppés de givre, les grands corps des bœufs sont immobilisés ; et les cerfs, en troupe serrée, sont paralysés sous une masse < de neige > qui se renouvelle et d'où émerge à peine la pointe de leur ramure. » (v. 367-370)]

puis, aux vers 371-375, une scène de chasse au cerf où les Scythes abattent facilement les animaux enlisés dans l'épaisseur de neige<sup>248</sup>.

Ces mêmes champs lexicaux caractérisent souvent la Thrace, qui est selon la fable la patrie de Borée<sup>249</sup> et se distingue mal, dans certains textes, de cette « Scythie » aux contours imprécis. Cette région était en effet, dans l'Antiquité, traditionnellement associée à un climat froid ; on a déjà signalé que pour les Grecs et, parfois, pour leurs imitateurs latins, le pays lui-même ou ses éléments emblématiques – fleuves et montagnes – pouvaient encore symboliser le nord en général, hors de toute considération d'exactitude géographique. Un passage des *Géorgiques* met ainsi en parallèle nord et sud, en associant le Rhodope – chaîne de montagnes située en Thrace –, avec les contrées du pôle arctique ; le poète, qui vient d'évoquer les bergers de Libye, se prépare en effet à donner une description opposée de ceux de la Scythie, qui cependant doit moins à la réalité qu'aux souvenirs littéraires d'Homère :

*At non, qua Scythiae gentes Maeotiaque unda  
turbidus et torquens flauentis Hister harenas  
quaque redit medium Rhodope porrecta sub axem.*

[« Il n'en est pas ainsi dans la région des peuples de la Scythie, de l'onde Méotide et de l'Ister, qui roule dans ses eaux troubles des sables jaunâtres ; dans la région où le Rhodope revient sur lui-même après s'être allongé jusqu'au milieu du pôle. » (Virg., *Géorg.*, III, 349-351)]

<sup>248</sup> Le froid extrême de cette région est encore suggéré par la mention de troncs d'arbres entiers brûlés par les Scythes au fond de leurs cavernes pour se chauffer durant la longue nuit hivernale (III, 377-378), par celle des monts Riphées au v. 382 (*gens effrena uirum Riphæo tunditur Euro*, « une race d'hommes sauvages, que bat l'Eurus venu du Riphée »), et par l'allusion aux vêtements de peau (v. 383). Cf. aussi Hor., *Od.*, IV, 5, 25 : *gelidum Scythen*, « le Scythe transi ».

<sup>249</sup> Cf. par ex. Hor., *Épod.*, XIII, 3 ; *Od.*, I, 25, 11-12 ; IV, 12, 2 ; Ov., *A. A.*, II, 431. La légende de Borée est racontée dans les *Mét.*, VI, 682 sq., où le poète la situe effectivement en Thrace ; il évoque à cette occasion la violence de ce vent (VI, 685 sq.), qu'il appelle « le roi des frimas », *gelidi... tyranni* (VI, 711).

C'est ainsi que l'on retrouve souvent dans la poésie latine, comme dans ces vers de Virgile, l'image des neiges de Thrace, ou des eaux glacées de l'Hèbre, en dehors même de tout cadre légendaire, par exemple lorsque Horace se demande, au moment où il rédige ses *Épîtres*, où se trouve la mission conduite par Tibère à travers la Macédoine et la Thrace, en direction de l'Orient :

*Thracane uos Hebrusque niuali compede uinctus,*

...

... *morantur ?...*<sup>250</sup>,

[« Est-ce la Thrace, et l'Hèbre pris sous des entraves de glace [...] qui vous retiennent ? » (*Épîtres*, I, 3, 3-5)]

ou lorsqu'un poète, voulant célébrer la blancheur de la peau d'une femme, la compare à celle des neiges sithoniennes, comme le fait Ovide dans ses *Amours* :

*Illa quidem nostro subiecit eburnea collo  
bracchia Sithonia candidiora niue*<sup>251</sup>.

[« Elle a eu beau passer autour de mon cou ses bras d'ivoire plus blancs que la neige de Sithonie... » (*Am.*, III, 7, 7-8)]

Ailleurs encore, ce sont les autres fleuves ou montagnes emblématiques de la Thrace, qui, comme l'Hèbre ou le Rhodope dans les passages qui viennent d'être cités, sont associés au gel, au froid, à la neige. On sait d'autre part quelle utilisation fit Ovide, dans ses poèmes d'exil, de cette assimilation abusive – mais attestée depuis longtemps dans l'imaginaire et la littérature antiques –, de la Thrace et de ses environs à la Scythie, voire aux extrémités nordiques du monde. Ce sont surtout les *Tristes* et les *Pontiques* qui regorgent de ces lieux communs relatifs au climat, que le poète décrit comme « scythique », de la région de Tomes en Mysie, sur les bords du Pont-Euxin : le lieu d'exil d'Ovide se caractérise par son climat froid, qui gèle non seulement la terre,

*Iussus ad Euxini deformia litora ueni  
aequoris – haec gelido terra sub axe iacet.  
Nec me tam cruciat nunquam sine frigore caelum  
glebaque canenti semper obusta gelu,*

[« J'obéis et parvins aux affreux rivages du Pont-Euxin, région située sous le pôle glacé. Ce qui fait mon tourment, c'est moins le climat éternellement froid, la terre toujours brûlée par le gel qui la blanchit ... » (*Tristes*, V, 2b, 19-22)]

mais aussi l'eau de la mer elle-même :

*longius hac nihil est, nisi tantum frigus et hostes,  
et maris adstricto quae coit unda gelu.*

[« Il n'y a rien au-delà sinon le froid, les ennemis et l'eau de la mer prise par le gel qui la saisit. » (*Tr.*, II, 196-197)]

<sup>250</sup> Cf. aussi *Ép.*, I, 16, 12-13, où Horace, en parlant de son domaine, célèbre une source « telle que l'Hèbre ne serpente pas plus frais et plus pur à travers la Thrace » (... *ut nec / frigidior Thraecam nec purior ambiat Hebrus*) ; *Od.*, III, 25, 10-11 : ... *niue candidam / Thracen* ..., « la Thrace étincelante de neige » ; III, 26, 10 : *Memphin carentem Sithonia niue*, « Memphis ignorant les neiges sithoniennes » ou encore Virg., *Én.*, XII, 331, ... *apud gelidi... flumina... Hebri*, « près des courants de l'Hèbre glacé ».

<sup>251</sup> Les neiges de Sithonie, du Palus-Méotide ou de la Scythie sont en effet entrées, chez les poètes, dans des expressions proverbiales destinées à louer la blancheur de la peau ; voir aussi cette métaphore de Propertius : *ut Maeotica nix minio si certet Hiberno*, « c'est la neige méotique avec du vermillon d'Hibérie » (II, 3, 11), par laquelle le poète compare le teint de sa maîtresse à un mélange de neige et de vermillon.

Certaines de ses descriptions rappellent d'ailleurs l'évocation virgilienne de l'hiver scythe : dans le tableau qu'il brosse, dans les *Tristes*, de la saison hivernale à Tomes, Ovide parle des étendues formées par une neige quasi éternelle – *perpetua* – et de la violence des vents du nord :

*At cum tristis hiems squalentia protulit ora,  
terraque marmoreo est candida facta gelu,  
dum parat et Boreas et nix habitare sub Arcto,  
tum patet has gentes axe tremente premi.  
Nix iacet, et iactam ne sol pluuiæque resoluant,  
indurat Boreas perpetuamque facit.  
Ergo ubi delucit nondum prior, altera uenit  
et solet in multis bima manere locis ;  
tantaque commoti uis est Aquilonis ut altas  
aequet humo turres tectaque rapta ferat<sup>252</sup>.*

[« Mais quand le triste hiver a montré son hideux visage et que le gel marmoréen a blanchi la terre, tandis que Borée et la neige s'apprêtent à s'établir à demeure au-dessous de l'Ourse, on voit ces peuples accablés par le pôle frissonnant. La neige forme un tapis et, pour qu'une fois tombée le soleil ni les pluies ne la fassent fondre, Borée la durcit et la rend éternelle. Ainsi la première n'est pas encore fondue qu'il en survient une autre, et en nombre d'endroits elle demeure deux ans. Telle est la violence de l'Aquilon déchaîné qu'il renverse des tours élevées et arrache et emporte des toits. » (*Tr.*, III, 10, 9-18)]

Il décrit également les effets de ce froid sur les populations, leurs vêtements primitifs adaptés à ces conditions climatiques extrêmes, leurs cheveux et leurs barbes pris par le gel, le vin qui se solidifie dans les jarres :

*Pellibus et sutis arcent mala frigora braxis,  
oraque de toto corpore sola patent.  
Saepe sonant moti glacie pendente capilli,  
et nitet inducto candida barba gelu ;  
nudaque consistunt, formam seruantia testae  
uina, nec hausta meri, sed data frustra bibunt.*

[« Des peaux et des braies cousues les protègent des froids dangereux, et de tout leur corps seul le visage est visible. Souvent, quand ils les secouent, la glace pendue à leurs cheveux tinte et leur barbe brille, blanche du gel qui la recouvre. Le vin se tient seul, gardant la forme des jarres ; et pour boire, on ne puise pas le vin, mais on en donne des morceaux. » (*Tr.*, III, 10, 19-24)]

L'évocation la plus saisissante, pour un peuple méditerranéen comme l'était celui des Romains, était sans doute celle des eaux gelées de l'Hister – en dépit de sa largeur, comparable à celle du Nil – sur lesquelles on pouvait circuler, comme l'affirme Ovide, à pied ou en chariot :

*Quid loquar ut uincti concrecant frigore riui  
deque lacu fragiles effodiantur aquae ?  
Ipse papyrifero qui non angustior amne  
miscetur uasto multa per ora freto  
caeruleos uentis latices durantibus Hister  
congelat et tectis in mare serpit aquis ;  
quaque rates ierant, pedibus nunc itur et undas  
frigore concretas ungula pulsat equi ;  
perque nouos pontes subter labentibus undis  
ducunt Sarmatici barbara plaustra boues.*

<sup>252</sup> Sur les vents du Nord, voir aussi III, 11, 8 ; *Ibis*, 11-12.

[« Que dire des ruisseaux pris et enchaînés par le froid et des eaux qu'on casse pour les arracher au lac ? L'Hister lui-même qui, aussi large que le fleuve porteur de papyrus, se jette dans la vaste mer par de nombreuses embouchures, lorsque les vents durcissent ses flots bleus, gèle et coule vers la mer en cachant ses eaux. Là où passaient les navires, on va maintenant à pied, et le sabot du cheval frappe les eaux prises par le froid, et sur ces ponts nouveaux sous lesquels coulent les eaux, les bœufs sarmates traînent des chariots barbares. (*Tr.*, III, 10, 25-34)]

Le poète décrit enfin, comme un fait digne des *mirabilia* les plus incroyables, les eaux figées par le gel de la mer elle-même :

*Vix equidem credar, sed, cum sint praemia falsi  
nulla, ratam debet testis habere fidem.  
Vidimus ingentem glacie consistere pontum,  
lubricaque inmotas testa premebat aquas.  
Nec uidisse sat est, durum calcauimus aequor  
undaque non udo sub pede summa fuit.  
Si tibi tale fretum quondam, Leandre, fuisset,  
non foret angustae mors tua crimen aquae.  
Tum neque se pandi possunt delphines in auras  
et, quamuis Boreas iactatis insonet alis,  
fluctus in obsesso gurgite nullus erit ;  
inclusaeque gelu stabunt in marmore puppes,  
nec poterit rigidas findere remus aquas.  
Vidimus in glacie pisces haerere ligatos,  
sed pars ex illis tum quoque uiua fuit.*

[« On aura peine à me croire, il est vrai, mais quand le mensonge est sans récompense, le témoin doit trouver créance. J'ai vu la mer immense figée par la glace : une carapace glissante pressait les eaux immobiles. Mais ce n'est pas assez de l'avoir vue ; j'ai foulé la mer durcie et mon pied s'est posé sans être mouillé à la surface de l'eau. Si tu avais eu jadis un tel détroit, Léandre, un bras de mer ne serait pas accusé de ta mort. Alors les dauphins recourbés ne peuvent plus bondir dans les airs – le dur hiver retient leurs efforts – et, quoique Borée gronde en agitant ses ailes, aucune vague ne s'élèvera dans le gouffre fermé ; les vaisseaux bloqués par le gel se tiendront droit dans un bloc de marbre et la rame ne pourra plus fendre les eaux rigides. J'ai vu des poissons raidis et pris dans la glace, mais encore en partie vivants. » (*Tr.*, III, 10, 35-50)]

En dehors de ces passages, les mêmes thèmes sont repris, inlassablement, aussi bien dans les *Tristes*<sup>253</sup> que dans les *Pontiques*<sup>254</sup>.

Outre ceux de la Thrace et de la Scythie, bien d'autres noms propres encore peuvent être cités en relation avec ces *topoi* climatiques. C'est le cas, comme les passages d'Ovide qui viennent d'être cités l'ont montré, des éléments du paysage associés à la « Scythie », tels que ses fleuves – l'Hister, le Borysthène ou le Tanais par exemple<sup>255</sup> –, ses montagnes – en particulier le Caucase et les monts

<sup>253</sup> *Tr.*, II, 190 ; III, 2, 7-8 ; III, 10, 51-52 ; III, 4b, 1-6 ; III, 12, 1-2 ; III, 12, 13-16 ; III, 12, 27-30 ; III, 13, 12 ; IV, 4, 55 ; V, 10, 1-2 ; V, 13, 5-6 ; V, 13, 21.

<sup>254</sup> *Pont.*, I, 2, 23-26, 79-80 ; I, 3, 37 ; I, 3, 47-54 ; I, 7, 9 ; I, 7, 11-13 ; II, 2, 93-94 ; II, 4, 1 ; II, 4, 27 ; II, 7, 72 ; II, 10, 45-48 ; III, 1, 2 ; III, 1, 11 sq. ; III, 3, 25-26 ; III, 4, 33-36 ; III, 8, 13-18 ; IV, 5, 3-5 ; IV, 7, 7-10 ; IV, 9, 81-86 ; IV, 10, 31 ; IV, 10, 31-38 ; IV, 10, 39-64 ; IV, 12, 33 ; IV, 13, 39-40 ; IV, 14, 27 ; IV, 14, 62 ; IV, 15, 36.

<sup>255</sup> Les contrées baignées par ces fleuves sont souvent qualifiées de « glacées » ou associées au froid, à la neige. Voir par ex. Naevius, *Iphigénie* (frag. 23 Warmington, t. II, p. 122 : *Vos qui accolitis Histrum fluuium, atque algidam*, « Vous qui habitez les rives de l'Hister et la froide région... » (trad. A. Yon) ; Virg., *Géorg.*, IV, 517 : *Tanaimque niualem*, « les neiges du Tanais » ; Prop., II, 7 a, 17-18 : *ad hibernos... Borysthenidas*, « jusqu'aux rives glacées du Borysthène » ; Ov., *Contre Ibis*, 136.

Riphées<sup>256</sup> – et ses mers, à savoir le Pont-Euxin et la mer Caspienne ; cette dernière est évoquée, par exemple, dans ce passage des *Odes* où Horace adresse ce message de consolation à son ami Valgius Rufus :

*Non semper imbres nubibus hispidos  
manant in agros aut mare Caspium  
uexant inaequales procellae  
usque, nec Armeniis in oris,  
amice Valgi, stat glacies iners  
mensis per omnis*<sup>257</sup>.

[« On ne voit point les pluies couler toujours, des nuées, sur les champs qui se hérissent, ou les caprices de la tempête tourmenter sans cesse la mer Caspienne, ni, aux bords arméniens, ami Valgius, la glace inactive rester figée tous les mois durant. » (Horace, *Odes*, II, 9, 1-6 )]

Il en va de même des noms de peuples emblématiques de ces régions de Thrace ou de Scythie, tels que les Gètes, qualifiés d'*hiberni* chez Properce<sup>258</sup>.

D'autres régions, parfois moins septentrionales, peuvent enfin se trouver mêlées aux mêmes représentations et être associées aux mêmes *topoi* du froid, de la neige, du vent glacé. Les Anciens en effet, en raison de l'état d'ignorance presque totale où l'on était encore de ces régions de l'extrême-Nord de l'Europe, imaginaient parfois une zone glaciale beaucoup plus étendue qu'elle ne l'était en réalité. Cette méconnaissance, tout autant que les fantasmes associés au climat des confins nordiques, apparaît bien dans le passage des *Res rusticae* de Varron consacré à l'éloge de l'Italie, située idéalement en Europe, dans la zone tempérée du globe ; au-delà de la péninsule italienne, Varron semble imaginer une zone continentale, *interior*, affectée d'un climat extrêmement rigoureux :

*Nam intus paene sempiternae hiemes, neque mirum, quod sunt regiones inter circum  
septemtrionalem et inter cardinem caeli, ubi sol etiam sex mensibus continuis non uidetur.  
Itaque in oceano in ea parte ne nauigari quidem posse dicunt propter mare congelatum.*

[« Car, à l'intérieur, on a des hivers presque éternels, et ce n'est pas étonnant, puisque ces régions sont situées entre le cercle septentrional et le pôle, où le soleil, jusqu'à six mois de suite, n'apparaît pas. Aussi dit-on que de ce côté-là, dans l'océan, même la navigation est impossible, parce que la mer est gelée. » (R. R., I, 2, 4)]

Ce passage doit sans doute beaucoup, comme l'indique J. Heurgon dans son commentaire, aux témoignages antérieurs concernant la longueur des nuits hivernales dans les régions nordiques, et notamment aux auteurs que cite César dans la *Guerre des Gaules*<sup>259</sup> à propos des îles du nord de la Bretagne : « Varron se réfère aux connaissances que les anciens avaient des régions arctiques, que, non sans naïveté, il semble faire commencer au nord des Alpes. En fait le « cercle septentrional » ou « arctique » qui marquait le début de la zone glaciale, était placé par Aristote et Polybe à la latitude de 54° [...], celle de l'Écosse, du Jutland et de l'embouchure de la Vistule, laissant ainsi dans la zone tempérée une partie considérable, non méditerranéenne, de l'Europe. – Il est clair que Varron a été séduit par les images de la mystérieuse île de Thulé que les explorations du massaliote Pythéas (vers

<sup>256</sup> Voir par ex. Accius, *Prométhée*, frg. II Dangel, dans une probable allusion au climat du Caucase ; Cic., *Tusc.*, V, 27, 77, à propos des sages de l'Inde (*Caucasi niues hiemalemque uim perferunt sine dolore*, « insensibles aux neiges du Caucase et aux rigueurs de l'hiver ») ; Virg., *Géorg.*, IV, 518 ; Ov., *Mét.*, VIII, 799.

<sup>257</sup> F. Villeneuve (note 2, p. 68) cite à propos des tempêtes, redoutables, de la mer Caspienne, un passage de Pomponius Méla (III, 3, 58) et rappelle que le climat rigoureux de l'Arménie avait éprouvé les troupes de Lucullus, selon Plutarque, *Lucull.* 32.

<sup>258</sup> Prop., IV, 3, 9 : *hibernique Getae*, « les Gètes dans l'hiver ».

<sup>259</sup> B. G., V, 13, 3-4.

330) avaient, malgré les dénégations de Polybe et un peu plus tard de Strabon, proposées aux savants comme Ératosthène, Hipparque et Poseidonios et aux poètes comme Virgile (*Georg.* 1, 30 : *ultima Thule*) [...]. C'est Pythéas qui avait découvert, à Thulé, au moment du solstice d'hiver, « l'horreur d'une nuit de six mois » : (*sol*) *brumati descensu semiannuam facit horrere noctem* (Mart. Cap. 6, 595), bien que déjà Hérodote (4, 25) eût entendu parler, au nord de la Scythie, d'hommes « qui dorment la moitié de l'année<sup>260</sup>. »

C'est ainsi que, dans l'expression des tourments de l'amour ou dans celle de la gloire romaine, cette thématique « nordique » se trouve parfois appliquée aux contrées de l'Europe centrale ou occidentale mises sur le devant de la scène à la fin de la République et au cours de la période augustéenne – la Gaule, la Germanie<sup>261</sup>, la Belgique, et l'Illyrie notamment – ainsi qu'aux éléments les plus emblématiques de ces régions, tels que le Rhin pour la Gaule ou la Germanie. Dans la dixième *Bucolique*, écrite en 37 avant J.-C. et dans laquelle Virgile déplore la décision d'une femme qu'il nomme « Lycoris » – et qui serait en réalité la bien-aimée de son ami C. Cornélius Gallus – d'accompagner un autre homme sur les bords du Rhin, le poète mentionne d'abord la neige comme une des caractéristiques principales de cette expédition en direction du Nord :

... *tua cura Lycoris*  
*perque niues alium perque horrida castra secuta est,*

[« Lycoris ton aimée a suivi un autre homme à travers les neiges et les camps farouches » (*Buc.*, X, 22-23)]

puis les *frigora Rheni*, « les frimas du Rhin » :

*Tu procul a patria (nec sit mihi credere tantum)*  
*Alpinas, a, dura, niues et frigora Rheni*  
*me sine sola uides. A, te ne frigora laedant !*  
*a, tibi ne teneras glacies secet aspera plantas !*

[« Et toi [Lycoris], loin de la patrie (je voudrais douter de tant d'horreur) tu vois seule et sans moi, ah ! cruelle, les neiges des Alpes et les frimas du Rhin. Ah ! puissent les frimas ne pas te faire mal ! ah ! puissent les aspérités des glaçons ne pas couper tes pieds délicats ! » (X, 46-49)]

Chez Properce, c'est l'Illyrie qui devient l'un de ces pays nordiques au climat rigoureux lorsque le poète tente de dissuader Cynthie d'y accompagner son rival, propréteur de cette province :

---

<sup>260</sup> J. Heurgon, commentaire de Varr., *Économie rurale*, t. I, p. 102-104. Un peu plus tard, au début du règne de Tibère, l'épopée d'Albinovanus Pédo consacrée à l'expédition de Germanicus contre les Germains décrit une navigation sur les mers nordiques qui apparaît comme empreinte des représentations traditionnelles associées aux confins et des *topoi* climatiques relatifs aux contrées septentrionales, l'absence de soleil et une durée plus longue de la nuit : *Iamque uident post terga diem solemque relictum*, « Depuis longtemps, derrière eux ils voient peu à peu disparaître le jour et le soleil » (v. 1) ; cf. aussi, v. 16-17, ... *fugit ipse dies orbemque relictum / ultima perpetuis claudit natura tenebris*, « le jour lui-même fuit, et la nature, à son terme, ferme de ténèbres éternelles le monde que nous avons laissé » (trad. H. Bardon, *La littérature inconnue*, t. II, p. 69-70). À propos des jours et des nuits de six mois dans les régions du monde les plus septentrionales, voir aussi le témoignage de Pline II, 187.

<sup>261</sup> César, *B. G.*, IV, 1, 10, dit par ex., à propos des Suèves, qu'ils habitent « des régions très froides », *locis frigidissimis*.

*Tune igitur demens, nec te mea cura moratur ?  
 An tibi sum gelida uilior Illyria ?  
 Et tibi iam tanti, quicumque est, iste uidetur,  
 ut sine me uento quolibet ire uelis ?  
 Tune audire potes uesani murmura ponti  
 fortis et in dura naue iacere potes ?  
 Tu pedibus teneris positas fulcire pruinas,  
 tu potes insolitas, Cynthia, ferre niues ?*

[« Es-tu donc folle ? Le souci que tu as de moi ne t'arrête-t-il pas ? Ou ai-je moins de valeur pour toi que l'Illyrie glacée ? Et cet homme, quel qu'il soit, a-t-il à tes yeux tant de prix que tu veuilles aller sans moi à tout vent ? Es-tu capable d'avoir le courage d'entendre les grondements de la mer en furie et de coucher sur un dur navire ? Es-tu capable de fouler de tes pieds délicats les gelées blanches accumulées et, Cynthia, de supporter les neiges inconnues ? » (Prop., I, 8, 1-8)]

## 2. Les contrées soumises à la chaleur

À l'opposé de ces régions plus ou moins nordiques du globe, les pays auxquels les Romains associent les caractéristiques climatiques inverses – la chaleur, la sécheresse, voire le désert et la stérilité – sont celles qui, en raison de leur situation géographique dans l'*orbis terrarum*, sont supposées plus proches du Soleil, c'est-à-dire l'Afrique et l'Éthiopie principalement, mais aussi l'Inde, l'Égypte ou la Mésopotamie.

En dépit de l'existence de régions à la fertilité exceptionnelle, souvent célébrées d'ailleurs par les auteurs latins, les *topoi* climatiques associés à l'Afrique sont le plus souvent, depuis les fables et les poèmes homériques<sup>262</sup>, ceux de la chaleur, de l'aridité et des déserts de sable. Le *Jugurtha* de Salluste, où apparaissent les premières descriptions détaillées du continent africain, de sa géographie et de ses peuples, évoque souvent les rigueurs du climat et notamment le problème du manque d'eau, considéré à la fois dans une perspective géographique, ethnographique et historiographique, voire stratégique. Dans sa description générale de l'Afrique dans sa partie connue, la *penuria aquarum* est déjà citée comme l'une des caractéristiques principales de ce continent<sup>263</sup> :

*Mare saeuom, inportuosum ; ager frugum fertilis, bonus pecori, arbori infecundus ; caelo terraque penuria aquarum*<sup>264</sup> ;

[« La mer y est mauvaise, sans mouillages ; le sol, fertile en céréales, bon pour l'élevage, stérile en arbres ; l'eau, tant de pluie que de sources, fort rare. » (*Jug.*, XVII, 5)]

la chaleur, le désert et les difficultés du ravitaillement en eau reviennent ensuite, comme un leitmotiv, tant dans le récit des opérations que dans les digressions géographiques du *Jugurtha*. L'historien y décrit, en particulier, la violence des tempêtes de sable du désert, déjà connues de la tradition antérieure

<sup>262</sup> Voir notamment, dans les *Mét.* d'Ovide, l'interprétation mythologique des causes de l'aridité du sol africain, qui serait due au passage de Phaéthon conduisant le char du Soleil au-dessus de la Libye (II, 237-238 : *Tum facta est Libye raptis umoribus aestu / arida...*, « C'est alors que la Libye, d'où l'incendie avait retiré toute humidité, est devenue si aride »).

<sup>263</sup> Sur ce thème, cf. aussi Vitruvius, *De arch.*, VIII, 2, 8.

<sup>264</sup> Un peu plus haut, la chaleur est présentée comme l'une des causes de la méconnaissance de certaines parties de l'Afrique (*ibid.*, XVII, 2). Le thème de la chaleur apparaît ensuite dans les passages où l'historien traite du peuplement de l'Afrique, son extension vers le Sud étant limitée par la présence des *ardores solis*, des feux du soleil : il cite les Gétules (XVIII, 9), puis les Éthiopiens, dernier peuple africain avant le commencement de la zone torride (XIX, 5-6).

notamment grâce à l'épisode célèbre, peut-être en partie légendaire, de l'armée perse envoyée par Cambyse contre l'oasis d'Ammon et qui se trouva prise dans une tempête de sable<sup>265</sup> :

*Ceterum solet in illis locis tempestas haud secus atque in mari retinere : nam ubi per loca aequalia et nuda gignentium uentus coortus harenam humo excitauit, ea, magna ui agitata, ora oculosque implere solet ; ita prospectu impedito morari iter*<sup>266</sup>.

[« Dans ces contrées, non moins qu'en pleine mer, la tempête empêche d'avancer. Lorsque le vent souffle sur cette plaine unie et sans végétation, il soulève des nuages de sable qui, chassés avec une grande force, emplissent la bouche et les yeux des voyageurs, masquent la vue, et retardent la marche. » (LXXIX, 6)]

Mais, avant même le *Jugurtha* de Salluste, le sable et la sécheresse font déjà partie des représentations traditionnelles attachées au continent africain. Cette thématique exotique a par exemple donné lieu chez Catulle à des hyperboles amoureuses ; l'une d'entre elles évoque les sables de la Cynénaïque et l'oracle d'Ammon, ce « Jupiter torride » – *Iuppiter aestuosus* – situé à la limite du désert de Libye :

*Quam magnus numerus Libyssae harenae  
lasarpiciferis iacet Cyrenis,  
oraclum Iouis inter aestuosi  
et Batti ueteris sacrum sepulcrum.*

[« Le nombre des grains de sable qui, en Libye, jonchent le sol de Cyrène porteuse de laser, entre l'oracle de Jupiter torride et le tombeau sacré de Battos l'ancien... » (Catulle, 7, 3-6, trad. H. Bardon)]

Une autre, qui lui est comparable, apparaît dans le poème 61, épithalame en l'honneur de L. Manlius Torquatus et de Iunia Aurunculeia :

*Ille pulueris Africi  
siderumque micantium  
subducat numerum prius,  
qui uestri numerare uult  
multa milia ludi*<sup>267</sup>.

[« Du sable d'Afrique et des scintillantes étoiles, qu'il calcule d'abord le nombre, celui qui veut dénombrer vos mille et mille jeux. » (v. 199-203, trad. H. Bardon)]

À la même époque, Lucrèce, qui fait partie des auteurs qui s'inspirèrent de la théorie grecque des zones climatiques, évoque à propos des sources du Nil, situées dans la zone torride, les *topoi* exotiques de la chaleur, du soleil trop proche qui brûle la peau des Éthiopiens :

*Ille ex aestifera parti uenit amnis ab austro,  
inter nigra uirum percocto saecla colore  
exoriens penitus media ab regione diei.*

<sup>265</sup> Hér., III, 26 ; Justin, I, 9, 3 ; cf. aussi cette énigme du *Contre Ibis* d'Ovide (v. 313-315) qui fait probablement allusion à cet événement : *Vtque Iouis Libyci templum uiolare parantes, / acta noto uultus condit harena tuos*, « [Péris] comme ceux qui s'apprêtaient à violer le temple de Jupiter Libyen, que le sable soulevé par le Notus ensevelisse ton visage ».

<sup>266</sup> Voir aussi la description des environs, en grande partie désertiques, du fleuve Muthul, en XLVIII, 3-4 et celle du désert s'étendant aux environs de Thala (LXXV, 2). Le désert africain sera encore évoqué à de nombreuses reprises (LXXVIII, 6 ; LXXX, 1 ; LXXXIX, 4 ; LXXXIX, 5 ; LXXXIX, 7 ; XC, 1).

<sup>267</sup> À propos de ces allusions aux sables de Libye, R. Chevallier (« La géographie de Catulle », p. 190) remarque que « sur l'Afrique, Catulle n'a que des idées convenues » ; parmi ces *topoi* africains, il cite encore la mention du Triton (64, 395), des Syrtes (64, 156), du *laserpicium* de Cyrène (7, 4), de l'oracle de Jupiter-Ammon (7, 5).

[« Le Nil au contraire sort de la zone torride située du côté de l'Auster ; c'est parmi les races noires, au teint brûlé par le soleil, qu'il prend sa source au loin, dans les profondeurs du midi. » (VI, 721-723)]

Par la suite, les mêmes lieux communs sont repris chez Virgile, lorsqu'il évoque dans les *Bucoliques* les « Africains assoiffés » – *sitientis Afros*<sup>268</sup> – ou la sécheresse qui règne sous la constellation du Cancer, chez les Éthiopiens<sup>269</sup>. Dans l'*Énéide*, les sables et les déserts de la Libye constituent l'un des leitmotivs du poème, et paraissent tout autant destinés à souligner la situation difficile de Didon, l'exilée phénicienne, seule dans cette région hostile et sauvage<sup>270</sup>, qu'à mettre en valeur les exploits et les épreuves d'Énée dans sa quête de l'Italie. Lorsque Anna, au chant IV, met en garde sa sœur contre les dangers de l'Afrique, elle invoque, à côté des peuples barbares et guerriers des Gétules et des Numides, l'hostilité de la nature africaine, représentée par ses Syrtes et par ses étendues désertiques :

*Nec uenit un mentem quorum consederis aruis ?  
hinc Gaetulae urbes, genus insuperabile bello,  
et Numidae infreni cingunt et inhospita Syrtis ;  
hinc deserta siti regio lateque furentes  
Barcae.*

[« Ne songes-tu pas non plus chez quels peuples tu es venue t'établir ? Ici, les villes des Gétules, race invincible à la guerre, puis les Numides, cavaliers sans frein, qui t'entourent, et la Syrte inhospitalière ; là, une région désolée par la soif, les incursions furieuses des Barcées. » (Én., IV, 39-43)]

Et lorsque Énée, après la perte de ses vaisseaux, raconte à Vénus ses épreuves, il évoque l'image des déserts de Libye pour souligner sa solitude et son dénuement :

*Ipse ignotus, egens, Libyae deserta peragro,  
Europa atque Asia pulsus*<sup>271</sup>.

[« Moi-même, inconnu, manquant de tout, je parcours les déserts de Libye, rejeté de l'Europe et de l'Asie. » (Én., I, 383-384)]

De même Hercule, dans un poème de Properce, parle de ses cheveux brûlés par le soleil d'Afrique :

*Sin aliquem uultusque meus saetaeque leonis  
terrent et Libyco sole perusta coma ;*

[« Si ma physionomie et ma peau de lion effraient quelqu'un ainsi que ma chevelure brûlée par le soleil libyen... » (IV, 9, 45-46)]

dans l'une de ses *Odes*, Horace qualifie la « terre de Juba » d'*arida* en relatant sa rencontre, dans la forêt sabine, avec un loup « comme n'en fait pas naître la terre de Juba, nourrice desséchée des lions » :

*nec Iubae tellus generat, leonum  
arida nutrix*<sup>272</sup> (*Odes*, I, 22, 15-16),

<sup>268</sup> *Sitientis... Afros* (*Buc.*, I, 64).

<sup>269</sup> *Buc.*, X, 67-68.

<sup>270</sup> Voir les paroles de Didon à Énée en I, 615-616.

<sup>271</sup> Sur les sables et les déserts de la Libye, voir aussi IV, 257, et, chez Ovide, *Mét.*, XIX, 82 ; *F.*, IV, 570 ; *Mét.*, IV, 617.

<sup>272</sup> Comme l'indique F. Villeneuve (note 5, p. 34), la périphrase peut désigner soit la Numidie, soit la Mauritanie : « c'est la Numidie, s'il s'agit de Juba I, partisan de Pompée, qui se tua après Thapsus, en 46 avant J.-C., ou la Mauritanie, donnée par Auguste, vers 25 avant J.-C., à Juba II, fils du précédent ». Voir aussi Man., IV, 598 : *Numidas Libyamque calentem*, « les Numides [et] la brûlante Libye » (trad. personnelle) ; IV, 668 (*siccas... harenas*, « ses sables arides », trad. Pingré) et IV, 728-729.

et Hygin décrit, dans son *Astronomie*, les difficultés rencontrées par Bacchus en Afrique en reprenant les *topoi* habituels associés au climat : d'après ce récit, l'armée du dieu souffrit du manque d'eau avant d'apercevoir un bélier et de le suivre « malgré une progression rendue pénible par la poussière et la chaleur » – *etsi puluere et aestu pressi uix progrediebantur*<sup>273</sup> – jusqu'à l'emplacement futur du temple de Jupiter Ammon, où se trouvait une source.

Moins souvent, ce sont les mentions de l'Inde, de l'Éthiopie – les deux étant, comme nous l'avons vu plus haut, souvent confondues – ou de l'Arabie qui, en raison toujours de la proximité du soleil, sont accompagnées des champs lexicaux de la chaleur ou de la sécheresse. Parallèlement aux *sitientes Afri* cités plus haut, on trouve dans les *Géorgiques*, à propos de l'étoile Sirius, annonciatrice de la canicule, l'expression *sitientes Indi* :

*Iam rapidus torrens sitientis Sirius Indos,  
ardebat caelo et medium sol igneus orbem  
hauserat...*

[« Déjà le dévorant Sirius qui brûle les Indiens assoiffés brillait dans le ciel, et le soleil en feu avait achevé la moitié de sa carrière. » (Virg., *Géorg.*, IV, 425-427)]

Ce *topos* climatique lié à l'Inde apparaît d'ailleurs dans la littérature latine dès l'époque de Catulle, qui, dans le poème 45, associe la référence à l'Inde à celle de la Libye :

*Acmen Septimius suos amores  
tenens in gremio "Mea" inquit "Acme,  
ni te perdit amo atque amare porro  
omnes sum assidue paratus annos  
quantum qui pote plurimum perire,  
solus in Libya Indiaque tosta  
caesio ueniam obuius leoni*<sup>274</sup>.

[« Septimius tient sur ses genoux Acmé, ses amours : « Acmé chérie, dit-il, si je ne t'aime à en mourir et ne suis prêt à t'aimer encore et toujours pour toute la vie aussi fort qu'on peut aimer à en mourir, seul en Libye ou dans l'Inde brûlée puissé-je me trouver en face d'un lion aux yeux pers. » (Catulle, 45, 1-7, trad. H. Bardon)]

L'Assyrie est parfois incluse dans ce *topos*, de même que l'Égypte ; Horace a évoqué les « sables brûlants » de l'Assyrie :

*temptabo... urentis harenas  
litoris Assyrii uiator*<sup>275</sup> ;

[« [Je prendrai plaisir] à braver [...], voyageur, les sables brûlants du rivage assyrien. » (*Odes*, III, 4, 31-32)]

le qualificatif « tiède » est souvent donné au Nil, comme chez Properce<sup>276</sup> ; Ovide, dans le passage déjà cité des *Pontiques*, qualifie Syène de « brûlante<sup>277</sup> », et Grattius attribue à la ville égyptienne de Canope l'épithète *aestiuus* :

<sup>273</sup> II, 20, 3.

<sup>274</sup> Cf. aussi Ovide qui, dans son *Contre Ibis* (v. 136), oppose la tiédeur du Gange aux eaux glacées de l'Hèbre.

<sup>275</sup> Voir aussi l'*adynaton* d'Ovide dans les *Pont.*, II, 4, 25-29, ou *Man.*, IV, 624.

<sup>276</sup> II, 33a, 3 : *Nilo... tepente*, « depuis les tièdes rivages du Nil ». S. Viarre (note 410) signale le même *topos* chez Juvénal, X, 148 ; Sén., *Æd.*, 606 ; Martial, XI, 11, 1. Sur le climat égyptien, voir aussi Hor., *Od.*, III, 26, 10 et *Man.*, IV, 798.

<sup>277</sup> *Calidae... Syenae* (*Pont.*, I, 5, 79). Sur le climat de cette région de l'Égypte, proche de l'Éthiopie et donc de la zone torride, voir Luc., X, 234, et Plin., *N. H.* II, 183.

... sonipes aestiui turba Canopi.

[« La foule dansante de l'ardente Canope » (Cyn., 43, trad. personnelle)]

Tite-Live également, à propos de l'offensive d'Antiochus IV en égypte, en 168 avant J.-C., aurait mentionné les déserts d'Arabie dans un passage très lacunaire et difficilement compréhensible du livre XLV<sup>278</sup>.

## Fabulosus Hydaspes : les éléments du paysage

Les diverses caractéristiques du paysage – mers, cours d'eau, lacs, éléments du relief, villes –, constituent une part très importante du *thesaurus* d'*exotica* de la littérature latine. Il est utile de se souvenir à ce propos que dans la mythologie les éléments naturels sont souvent représentés comme des divinités à part entière – les fleuves sont, par exemple, des dieux portant des cornes sur le front, tel le Rhin à deux cornes, *Rhenus... bicornis*, de Virgile<sup>279</sup> – ; ils jouent un rôle dans de nombreuses fables ou se rattachent à des cultes particuliers. Cette personnification des éléments du paysage est une tradition qui a été reprise chez certains poètes latins, et la référence reste parfois purement mythologique, comme la description de l'Atlas dans l'*Énéide* de Virgile<sup>280</sup>, qui doit plus à la fable – Atlas est représenté comme un géant – qu'à l'exotisme. Mais ceux de ces éléments naturels qui se situaient dans des contrées exotiques, voire aux extrémités du monde, suscitaient davantage encore l'imaginaire antique, et cela explique sans doute la fréquente apparition de leurs noms dans les œuvres grecques et latines.

Nombreux sont ceux qui, parmi tous ces éléments, sont cités dans les textes de manière récurrente : leurs apparitions se présentent souvent comme de véritables *topoi*, que l'on retrouve chez de nombreux auteurs d'époques différentes, et dans la plupart des genres littéraires. Certains fleuves, montagnes, mers ou villes ont même fini par acquérir, grâce à quelque particularité, une valeur proverbiale, ou par devenir les emblèmes de toute une région, comme c'était le cas pour les fleuves et les montagnes devenus, depuis les poèmes homériques, les symboles mêmes de la Troade et de la Phrygie, tels que le Scamandre, le Simois, le Xanthe ou l'Ida, ou plus largement, de toute la région occidentale de l'Asie Mineure, comme le cours sinueux du Méandre, le Caïque de Mysie<sup>281</sup> ou le Caÿstre célèbre depuis l'*Iliade* pour les colonies d'oiseaux qui peuplaient ses bords<sup>282</sup>. Les exemples de cet emploi métonymique du nom des fleuves sont très nombreux, et le passage suivant du discours *Pour Marcellus* de Cicéron est, à cet égard, particulièrement révélateur, dans la mesure où les mentions du Rhin, de l'Océan, du Nil suffisent à désigner, dans l'esprit des auditeurs, les campagnes gauloises et africaines de César :

<sup>278</sup> XLV, 12, 1 : ... *naugantibus ostio Nili ad Pelusium...*, « navigant sur le delta en direction de Péluse... », ... *per deserta Arabiae...*, « par les déserts d'Arabie »..

<sup>279</sup> *Én.*, VIII, 727.

<sup>280</sup> IV, 246-258.

<sup>281</sup> Voir par ex., pour le Simois, Ov., *Mét.*, XIII, 324 ; pour le Xanthe : Virg., *Én.*, I, 617-618 ; III, 349-351 ; Ov., *Am.*, I, 15, 9-10 ; pour le mont Ida de Phrygie : Virg., *Én.*, X, 156-158 ; XII, 542-547 ; pour le Méandre : Ov., *Hér.*, IX, 55-58 ; *Mét.*, II, 246 ; VIII, 162-163 ; IX, 451 ; pour le Caïque : Virg., *Géorg.*, IV, 369 ; Ov., *Mét.*, XII, 111 ; XV, 277-278 ; dans l'*Art d'aimer*, III, 195-196, le Caïque est cité comme le symbole d'une contrée barbare, où les femmes ne prendraient pas soin d'elles-mêmes.

<sup>282</sup> Cf. *Il.*, II, 460. Le Caÿstre est une rivière de Lydie, qui arrose Éphèse ; les oiseaux cités en relation avec cette rivière sont tantôt des cygnes, tantôt des grues ou des oies. Voir par ex. Virg., *Géorg.*, I, 383-385 ; Ov., *Mét.*, II, 252-253 ; V, 385-387 ; Tr., V, 1, 11-14.

*Obstupescant posteri certe imperia, prouincias, Rhenum, Oceanum, Nilum, pugnas innumerabilis, incredibilis uictorias, monumenta, triumphos audientes et legentes tuos.*

[« Certes les générations futures seront stupéfaites quand elles liront ou qu'on leur dira tes campagnes, tes conquêtes, le Rhin, l'Océan, le Nil, tes combats sans nombre, tes victoires incroyables, tes monuments, tes jeux, tes triomphes. » (*Pro Marcello*, IX, 28)]

Parfois même, comme dans la fable, ces éléments sont personnifiés, et apparaissent sous la forme de divinités contre lesquelles la nation romaine doit lutter ; ce procédé littéraire rejoint ainsi l'usage romain consistant à faire défiler, lors des triomphes, des tableaux, pancartes ou statues censés représenter ou symboliser les villes, les montagnes et les fleuves des contrées soumises par Rome.

D'autres de ces éléments, au contraire, sont cités beaucoup moins souvent – si l'on en juge, du moins, par les textes qui nous sont parvenus de cette période – et témoignent alors, de la part de l'auteur, d'une certaine recherche érudite, mise en œuvre dans le cadre d'un récit mythologique par exemple, ou dans une énumération de *mirabilia*<sup>283</sup>, ou encore, chez les historiens, d'une volonté de précision, d'exactitude et d'enseignement<sup>284</sup>.

## 1. Les eaux

Les mers, les cours d'eau et, d'une manière générale, les *aquae* des contrées exotiques, sont souvent célébrés dans la littérature antique, en raison de leur caractère effrayant, de leur puissance, de certaines particularités, et du rôle qu'ils ont joué dans la fable, dans l'histoire, ou même dans la vie quotidienne des Romains, par le biais des produits exotiques importés sur les marchés italiens.

### a. Mers et océans

L'*Oceanus*, dont il a été question plus haut à propos des confins de l'*orbis terrarum*, symbolise depuis les textes grecs les plus anciens les confins du monde connu. Il est donc susceptible d'évoquer, chez le lecteur latin, des images exotiques ; mais les références aux mers lointaines, – telles que le *Rubrum mare* des Anciens, le Pont-Euxin, ou encore la mer que les Anciens qualifiaient de caspienne ou d'hyrcanienne –, voire à certaines parties de la mer Méditerranée s'avèrent tout aussi nombreuses parmi les *exotica* de cette période.

## L'OCÉAN ATLANTIQUE

L'Océan oriental – l'Océan Indien – atteint par Alexandre le Grand lors de son expédition orientale, reste évidemment très mal connu, et il apparaît souvent confondu, dans les textes latins de cette période, avec les autres mers orientales – la Mer Rouge et le Golfe Persique, dont il sera question plus loin. L'Océan occidental ou Atlantique, quant à lui, est à plusieurs reprises évoqué en rapport avec

<sup>283</sup> Les noms rares de cours d'eau, de lacs ou de sources apparaissent notamment dans les énumérations de *mirabilia aquarum* de Vitruve (VIII, chap. 3), ou d'Ovide, *Mét.* (XV, 271 sq.).

<sup>284</sup> On trouve par ex. dans les *Origines* de Caton la mention d'un fleuve de Dalmatie (le *Naro*, *Nar* ou *Narenium*, *Νάρων* en grec, aujourd'hui connu sous le nom de Narenta ou Naretwa : voir la n. 1, p. 100 de M. Chassignet) : *Fluuium Naronem, magnum, pulchrum, pisculentum*, « Le Naro, fleuve grand, beau, poissonneux » (livre V, frg. 5 Chassignet), et la toute première, peut-être, des apparitions littéraires de l'Èbre espagnol, que Caton avait pu observer lors de son consulat (voir le frg. 5 du livre VII, cité plus bas, et la n. 2, p. 103 de M. Chassignet).

le thème des dangers de la navigation<sup>285</sup>, et notamment avec le phénomène des marées, quasi inconnu en Méditerranée, mais que les Romains, à la suite des Grecs<sup>286</sup>, avaient pu observer en Espagne, en Afrique, en Gaule ou en Bretagne : pour A. Bajard, « [Ces mouvements] en effet firent grande impression sur les premiers explorateurs romains, que leur inexpérience face aux marées et aux bourrasques océaniques mirent souvent en difficulté. Nul doute, d'ailleurs, que les dangers encourus et les désastres subis par les diverses expéditions de César, Drusus, Germanicus et Agricola, ne soient en partie responsables du caractère assez sombre de la présentation de l'Océan dans la littérature de cette époque. <sup>287</sup> »

Le *De rerum natura* de Lucrèce semble déjà faire allusion à ce phénomène, lorsqu'il cite, parmi les monstres terrifiants de la mythologie, le dragon gardien des pommes d'or des Hespérides, situé sur les bords d'une mer elle-même dangereuse où même le barbare n'ose s'aventurer :

*Aureaque Hesperidum seruens fulgentia mala,  
asper, acerba tuens, immani corpore serpens  
arboris amplexus stirpem quid denique obsesset  
propter Atlanteum litus pelagique seuera,  
quo neque noster adit quisquam nec barbarus audet ?*

[« [Et quel grand mal nous ferait] ce gardien des brillantes pommes d'or des Hespérides, ce serpent furieux, au regard cruel, dont le corps immense enlaçait le tronc de l'arbre précieux, de quel danger enfin serait-il pour nous, là-bas, sur le rivage d'Atlas, près des colères de cet océan qu'aucun des nôtres ne visite, où le barbare même n'ose s'aventurer ? » (V, 32-36)]

À la même époque, l'évocation de l'Océan par César, au livre IV de la *Guerre des Gaules*, montre que le phénomène était encore mal connu des Méditerranéens ; il affirme en effet que la perte d'une grande partie de sa flotte, quelques jours après le débarquement en Bretagne de 55, fut causée par la survenue d'une forte tempête et par l'arrivée concomitante des grandes marées des nuits de pleine lune :

*Eadem nocte accidit ut esset luna plena, qui dies maritimos aestus maximos in Oceano efficere consuevit, nostrisque id erat incognitum. Ita uno tempore et longas naues quibus Caesar exercitum transportandum curauerat quasque in aridum subdlexerat aestus compleuerat, et onerarias, quae ad ancoras erant deligatae, tempestas adflictabat, neque ulla nostris facultas aut administrandi aut auxiliandi dabatur.*

[« Le sort voulut que cette même nuit ce fût pleine lune, moment où les marées de l'Océan sont les plus hautes ; et les nôtres ignoraient la chose. Aussi les vaisseaux longs, dont César s'était servi pour transporter son infanterie, et qu'il avait tirés au sec, se trouvèrent-ils remplis d'eau, cependant que les vaisseaux de transport, qu'on avait mis à l'ancre, étaient maltraités par la tempête sans qu'on eût aucun moyen d'y faire la manœuvre ou de leur porter secours. » (B. G., IV, 21, 1-2)]

<sup>285</sup> Le terme *Oceanus*, sans autre précision, peut également être employé dans ce contexte ; voir par ex. Ov., *Mét.*, IX, 593-594. L'Océan Atlantique est également, selon les représentations antiques relatives au monde marin et plus particulièrement à l'Océan entourant les terres, le domaine des monstres ; voir par ex. Hor., *Od.*, IV, 14, 47-48 : ... *beluosus... Oceanus*, « l'Océan peuplé de monstres ».

<sup>286</sup> Les marées de l'Océan sont évoquées par Plin, II, 217. Cf. aussi Strab. I, 53 sqq. ; III, 173, d'après Posidonius dont se réclame le géographe grec.

<sup>287</sup> A. Bajard, « Quelques aspects de l'imaginaire romain de l'Océan », p. 181-182.

Malgré les progrès des connaissances en ce domaine<sup>288</sup>, l'Océan est encore perçu, chez les auteurs postérieurs, comme un lieu terrifiant en raison de ces marées ; un passage d'Horace, qui évoque le fracas du lointain Océan désormais soumis à Auguste, semble faire allusion à ce danger, en même temps qu'au *topos* de la faune marine monstrueuse :

*te beluosus qui remotis  
obstrepit Oceanus Britannis.*

[« [Il t'obéit,] l'Océan peuplé de monstres, qui couvre de son fracas les lointains Bretons. »  
(*Odes*, IV, 14, 47-48)]

Une autre allusion aux marées océaniques transparaît dans ces vers tirés d'un passage des *Cynégétiques* où Grattius fait l'éloge des chiens britanniques :

*Quid, freta si Morinum dubio refluentia ponto  
ueneris atque ipsos libeat penetrare Britannos ?*<sup>289</sup>

[« Et si tu te trouvais sur la mer des Morins, balayée d'une marée incertaine et s'il te plaisait de pénétrer jusque chez les Bretons eux-mêmes ? » (*Cyn.*, 174-175, trad. Personnelle)]

Un passage des *Métamorphoses* d'Ovide offre peut-être une illustration supplémentaire du caractère mystérieux et effrayant que pouvait revêtir pour les Méditerranéens le phénomène des marées : dans sa description d'une scène de magie orchestrée par Médée, Ovide indique en effet, parmi les ingrédients du philtre magique préparé par la sorcière, du sable provenant de l'Océan :

*Adicit extremo lapides oriente petitos  
et quas Oceani refluxum mare lauit harenas.*

[« Elle y mêle des pierres rapportées des extrémités de l'Orient et du sable lavé par les flots de l'Océan dans leur reflux. » (VII, 266-267)]

Enfin, comme le montre l'expression *beluosus Oceanus* d'Horace dans le passage des *Odes* cité quelques lignes plus haut, le terme d'*Oceanus* est aussi fréquemment associé à ceux de *belua*, de *fera* ou de *monstrum*, car, pour A. Bajard, ce thème de la faune marine monstrueuse apparaît comme un *topos* ancien, renouvelé dès la fin de l'époque républicaine par les récentes explorations des mers occidentales et nordiques : « Si le fleuve *Okeanos* des mythes grecs pouvait border des terres ou des îles habitées par certaines créatures surnaturelles, chez les auteurs latins l'insistance porte sur les monstres habitant les profondeurs mêmes de l'Océan. L'*Oceanus* romain fut donc, sur ce point, héritier des caractéristiques du *Pontos* grec. Inversement, il est certain que la téréatologie marine se trouva enrichie par la découverte des grands mammifères marins de l'océan septentrional. La forte impression qu'ils produisirent sur les explorateurs romains fut certainement à l'origine directe de l'ampleur prise par le thème de l'« Océan peuplé de monstres ». <sup>290</sup> »

---

<sup>288</sup> Le phénomène des marées en Espagne et en Bretagne est brièvement évoqué chez Cicéron, lorsque Cotta réfute les idées stoïciennes de Balbus en citant comme exemples plusieurs phénomènes naturels réguliers qui se produisent selon lui sans intervention divine : *Quid aestus maritimi uel hispanienses uel britannici eorumque certis temporibus uel accessus uel recessus sine deo fieri nonne possunt ?*, « Quoi ? les fortes marées en Espagne ou en Bretagne, leur va-et-vient à temps réguliers, ne peuvent-elles se faire sans dieu ? » (*De Nat. deor.*, III, 10, 24). Manil., II, 89 sqq. explique plus longuement le rôle de la lune dans ce phénomène.

<sup>289</sup> Les Morins habitaient au Nord de la Gaule.

<sup>290</sup> A. Bajard, « Quelques aspects de l'imaginaire romain de l'Océan », p. 179. Sur ce thème, voir aussi les quelques vers conservés d'Albinovanus Pedo (v. 5-7 et 10-11) cités par Sénèque le Père, *Suasoires*, I, 15.

## LE PONT-EUXIN ET LA MER CASPIENNE

Les mers que les Anciens situaient au nord du continent asiatique sont en général associées à des *topoi* concernant leur caractère effrayant, que celui-ci soit dû aux dangers de la navigation sur leurs eaux, à leur climat, aux populations sauvages et mal connues qui peuplaient leurs rives, ou, tout simplement, au mystère entourant encore ces régions de l'*orbis terrarum*, restées plus ou moins ignorées des Anciens et sujettes aux divers fantasmes que faisaient naître dans les esprits la Scythie et les confins orientaux du monde.

Parmi ces mers, la plus fréquemment citée est le Pont-Euxin, considéré, depuis les Grecs, comme le type même de la mer inhospitalière – son nom, comme on le sait, serait une antiphrase<sup>291</sup> – ; il évoque en premier lieu les dangers de la navigation, sous l'influence principale, sans doute, de la légende d'Argo et des fables qui lui sont associées<sup>292</sup>. Ce *topos* est déjà présent dans le *Medus* de Pacuvius, à propos du voyage accompli à travers la région du Pont et jusqu'en Colchide par le héros éponyme – fils de Médée et d'Égée – à la recherche de sa mère :

*Axena Ponti per freta Colchos denique delatus adhaesi ;*

[« Jeté, à travers les flots inhospitaliers du Pont, chez les Colchidiens, j'ai enfin accosté. » (*Medus*, frg. 234 Warmington, *R.O.L.*, t. II, p. 250, trad. personnelle)]

bien plus tard, il fait encore partie, évidemment, des thèmes privilégiés d'Ovide dans ses *Tristes* et ses *Pontiques*, qui s'attardent longuement sur le caractère inhospitalier des rives du Pont-Euxin, et sur ses tempêtes légendaires :

*Neue fretum laudes terra magis, aequora semper  
uentorum rabie solibus orba tument*<sup>293</sup>.

[« La mer ne mérite pas plus d'éloges que la terre : toujours la fureur des vents enfle les flots privés de soleil. » (*Pontiques*, I, 3, 51-52)]

D'autres noms propres sont englobés dans ce *topos* : ceux de la Propontide – l'actuelle mer de Marmara –, du Bosphore de Thrace<sup>294</sup>, du détroit de l'Hellespont<sup>295</sup> et des Symplégades – deux écueils situés à l'entrée du Pont-Euxin, dans le Bosphore de Thrace, également appelés « Cyanées ». Catulle, décrivant le voyage du *phaselus* depuis les bois du Cytore dont il est originaire, jusqu'au lac de Garde, qualifie la Propontide d'*horrida* et le Pont de *trux* :

<sup>291</sup> En grec ὁ πόντος Εὐξεινος, *litt.* « la mer hospitalière ». L'ancien nom du pont-Euxin était d'ailleurs, en grec ἄξενος πόντος – « la mère inhospitalière » – et en latin, *Axenus (Pontus)* ; il est encore employé par Pacuvius. Voir aussi *Ov., Tr.*, III, 13, 27-28 : ... *Pontus / Euxinus falso nomine dictus...*, « le Pont qu'on nomme mensongèrement Euxin » ; IV, 4, 55-58 : *Frigida me cohibent Euxini litora Ponti : / dictus ab antiquis Axenus ille fuit ; / nam neque iactantur moderatis aequora uentis / nec placidos portus hospita nauis adit*, « Je suis retenu par le rivage glacé de la mer « hospitalière » que les anciens appelaient « inhospitalière », car des vents furieux agitent les flots et le navire étranger n'y trouve pas de ports tranquilles » ; V, 10, 13-14 : *Quem tenet Euxini mendax cognomine litus / et Scythici uere terra sinistra freti ?*, « ... pour moi que retiennent le rivage de l'Euxin au surnom menteur et la terre réellement sinistre ».

<sup>292</sup> Voir par ex. *Cic., Tusc.*, I, 20, 45, où le Bosphore et l'Hellespont sont évoqués en relation avec la légende d'Argo, origine de leur célébrité.

<sup>293</sup> Voir aussi *Tr.*, I, 8, 39 ; III, 2, 11 ; III, 11, 7 ; IV, 1, 60 ; *Man.*, IV, 679 ; *Plin.*, *N. H.* 6, 1 ; *Mela*, I, 102.

<sup>294</sup> Voir par ex. *Hor., Od.*, II, 20, 14 (*gementis litora Bosphori*, « les rivages du Bosphore grondant ») et III, 4, 30 (*insanientem... Bosphorum*, « la rage du Bosphore »).

<sup>295</sup> L'Hellespont est le détroit des Dardanelles, qui sépare l'Europe et l'Asie et fait communiquer la Propontide antique et la Méditerranée. Voir par ex. *Hor., Ép.*, I, 3, 4, ou *Ov., Mét.*, XIII, 406-407. D'après la légende, il doit son nom à une héroïne du nom d'Hellé (voir par ex. *Hygin, L'astr.*, II, 20, 2).

*Et hoc negat minacis Adriatici  
negare litus insulasue Cycladas  
Rhodumque nobilem horridamque Thraciam  
Propontida trucemue Ponticum sinum,  
ubi iste post phaselus antea fuit  
comata silua<sup>296</sup>.*

[« Et [le canot] dénie que le nient le rivage de l'Adriatique menaçante ou les îles des Cyclades et l'illustre Rhodes et la Propontide thrace hérissée par le vent ou le farouche golfe du Pont, où, devenu ensuite canot, il a été d'abord forêt chevelue. » (Catulle, 4, 6-11, trad. H. Bardon, éd. Latomus)]

Un peu plus loin, le Pont-Euxin est désigné par la périphrase *mare nouissimum*, le superlatif pouvant suggérer à la fois l'éloignement et le mystère :

*... cum ueniret a mari  
nouissimo hunc ad usque limpidum lacum.*

[« ... quand, d'une mer si lointaine, il parvint à ce lac transparent » (v. 23-24)]

Le Pont-Euxin et l'Hellespont sont encore évoqués dans les *Géorgiques* de Virgile en relation avec la navigation :

*Praeterea tam sunt Arcturi sidera nobis  
Haedorumque dies seruandi et lucidus Anguis,  
quam quibus in patriam uentosa per aequora uectis  
Pontus et ostriferi fauces temptantur Abydi.*

[« En outre nous devons observer la constellation de l'Arcture, l'époque des Chevreux et l'Hydre lumineuse avec autant de soin que les voyageurs qui, regagnant leur patrie à travers les mers tempétueuses, affrontent le Pont-Euxin et les passes d'Abydos riches en huîtres. » (Virg., *Géorg.*, I, 204-207)]

Il en est de même chez Horace, où le terme *Bosphorus* pourrait même symboliser toute mer orageuse<sup>297</sup> :

*... nauita Bosphorum  
Poenus perhorrescit neque ultra  
caeca timet aliunde fata.*

[« Le marin punique s'épouvante du Bosphore, et il ne redoute point, par delà, les destins ténébreux venus d'ailleurs. » (Hor., *Odes*, II, 13, 14-16)]

Quant aux roches Cyanées, elles sont fréquemment citées par les auteurs latins aux côtés d'autres passes maritimes réputées pour leur dangerosité, comme le détroit de Charybde et Scylla ; elles constituaient le cadre d'un épisode important de la légende d'Argo, évoqué dans ces paroles de Médée chez Ovide :

<sup>296</sup> G. Lafaye, dans l'éd. de la C.U.F., traduit *horridam Thraciam Propontida* par « l'horrible Propontide de Thrace ». Sur cette épithète *horridam*, qu'il faut associer à *Propontida*, voir le commentaire de C. J. Fordyce, *Catullus. Commentary*, p. 102. R. Chevallier (« *La géographie de Catulle* », p. 189-190) s'interroge également sur cet adjectif : « Est-ce le souvenir d'une mauvaise navigation ou une épithète de nature qu'il faut voir dans les expressions : « l'horrible Propontide de Thrace » [...] et « le golfe sauvage du Pont » [...] ? ». Cf. aussi *Catul.*, 64, 357-358.

<sup>297</sup> Voir la n. 1, p. 74, de F. Villeneuve dans l'éd. des *Odes*. Ovide, lors de son voyage vers Tomes, a préféré la route par terre de Tempyra à Tomes, pour éviter précisément le franchissement des détroits.

*Quid quod nescio qui mediis incurrere in undis  
dicuntur montes ratibusque inimica Charybdis  
nunc sorbere fretum, nunc reddere, cinctaque saeuis  
Scylla rapax canibus Siculo latrare profundo ?*<sup>298</sup>

[« Et puis, on parle de je ne sais quelles montagnes qui s'entrechoquent au milieu des flots, d'une Charybde, ennemie des navires, qui tantôt engloutit les vagues et tantôt les rejette, d'une Scylla rapace, entourée d'une ceinture de chiens terribles, qui font retentir la mer de Sicile de leurs aboiements ! » (*Mét.*, VII, 62-65)]

Ailleurs, le Pont-Euxin, l'Hellespont ou la Propontide sont associés à d'autres lieux communs, en relation avec des événements historiques comme les guerres médiques, avec la religion ou avec les productions exotiques de la région. Ainsi l'Hellespont est lié aux guerres médiques, et notamment au pont de bateaux qui permit à l'armée de Xerxès de franchir le détroit<sup>299</sup>, qu'il avait d'ailleurs fait fouetter et enchaîner de manière symbolique lorsqu'un premier pont de navires avait été détruit par une tempête. Il est associé aussi à Priape, le dieu de la ville de Lampsaque, sur l'Hellespont, dont le culte, à l'époque augustéenne, commençait à s'implanter à Rome et dans les villes d'Italie<sup>300</sup>. Toute la région du Pont est enfin citée parmi les lieux communs concernant les productions exotiques : elle exportait en effet, entre autres marchandises, des poissons et des coquillages, comme l'indique l'épithète *ostrifer* forgée par Virgile et appliquée à l'Hellespont dans le passage des *Géorgiques* cité quelques lignes plus haut.

Les autres mers du nord asiatique, sont, quant à elles, davantage concernées encore par les lieux communs géographiques et ethnographiques associés à l'hostilité de la nature et à la sauvagerie des populations scythes. Ainsi le Palus-Méotide – l'actuelle Mer d'Azov<sup>301</sup> – est nommé, aux côtés de l'Hister et du Rhodope, autres symboles des pays « du Nord », dans la description que fait Virgile des campagnes stériles de la Scythie, où règnent le froid et les ténèbres, et qu'il oppose au tableau précédent qui concernait la vie des bergers nomades de Libye<sup>302</sup>. Dans un passage des *Tristes* d'Ovide, le Palus-Méotide fait également partie, avec le Bosphore Cimmérien, des éléments les plus emblématiques de la Scythie :

*Bosphoros et Tanais superant Scythiaequae paludes  
uixque satis noti nomina pauca loci*<sup>303</sup>.

[« Au-dessus sont le Bosphore, le Tanais et les marais de Scythie et quelques noms de lieux à peine connus. » (*Tristes*, III, 4b, 3-4)]

C'est beaucoup moins souvent que les auteurs de cette époque ont parlé de la mer Caspienne ou Hyrcanienne – Horace a, dans un passage déjà cité plus haut, fait allusion à ses tempêtes<sup>304</sup> –, une mer que les Anciens se représentaient généralement, comme en témoigne ce passage des *Astronomiques* de Manilius, comme une intrusion des eaux de l'Océan nordique à l'intérieur des terres :

<sup>298</sup> Cf. aussi *Hér.*, XII, 121 ; *Mét.*, XV, 337-339 ; *Tr.*, I, 10, 34. Sur ces îles, voir Plin., *N. H.*, IV, 92.

<sup>299</sup> Voir par ex. *Hér.*, VII, 33-36 ; *Lucr.*, III, 1029-1033 ; *Man.*, III, 19-21.

<sup>300</sup> Voir par ex. *Virg.*, *Géorg.*, IV, 109-111.

<sup>301</sup> Cf. Plin., *N. H.*, II, 168 ; IV, 76, 84 et 93.

<sup>302</sup> *Géorg.*, III, 349-351.

<sup>303</sup> Voir aussi III, 12, 1-2 : *Frigora iam Zephyri minuunt, annoque peracto / longior antiquis uisa Maeotis hiems*, « Déjà les zéphyr adoucissent les froids ; l'année est révolue et l'hiver de Méotide m'a paru plus long que ceux de jadis ».

<sup>304</sup> Cf. *Hor.*, *Od.*, II, 9, 1-6.

*Namque inter borean ortumque aestate nitentem  
in longum angusto penetrabilis aequore fluctus  
peruenit et patulis tum demum funditur aruis  
Caspiaque Euxini similis facit aequora ponti*<sup>305</sup>.

[« Entre le septentrion et l'orient d'été, un bras de mer long et très étroit, facile à traverser, s'échappe de l'Océan, s'élargit au milieu des terres, et forme, sous le nom de mer Caspienne, une mer égale au Pont-Euxin. » (IV, 646-649)]

## LA MER LIBYENNE ET LES SYRTES

Ces mers asiatiques ne sont toutefois pas les seules à représenter, dans l'imaginaire antique, le danger des navigations lointaines ; c'est le cas également de certaines parties de la Méditerranée associées chez les Anciens à l'Afrique et aux lieux communs, généralement porteurs de connotations négatives, qui la caractérisent. On trouve ainsi de nombreuses références à ce que les Anciens nommaient la « mer libyenne », entre la Sicile et l'Afrique, une partie de la Méditerranée particulièrement connue pour ses tempêtes ou ses courants<sup>306</sup>. La littérature antique a tout particulièrement exploité l'image des Syrtes, ces deux bas-fonds situés sur la côte Nord de l'Afrique, entre Cyrène et Carthage ; les auteurs parlent en général de *Syrtes*, au pluriel : l'une d'elles était nommée Petite Syrte – à l'ouest, le long de la côte de Tunisie – et l'autre Grande Syrte – à l'est, sur la côte de Tripolitaine<sup>307</sup>. Leur dangerosité et la peur qu'elles inspiraient aux navigateurs leur avaient donné, chez les Grecs déjà, une valeur proverbiale. Dans sa *Guerre de Jugurtha*, Salluste leur consacre, en marge de son exposé sur l'histoire de la ville de Leptis Magna, une description assez détaillée :

*... ceterum situm inter duas Syrtis, quibus nomen ex re inditum. Nam duo sunt sinus prope in extrema Africa, in pares magnitudine, pari natura. Quorum proxuma terrae praealta sunt ; cetera, uti fors tulit, alta alia, alia in tempestate uadosa. Nam ubi mare magnum esse et saeuire uentis coepit, limum harenamque et saxa ingentia fluctus trahunt : ita facies locorum cum uentis simul mutatur ; Syrtes ab tractu nominatae*<sup>308</sup>.

[« [Leptis Magna] est située entre les deux Syrtes, qui doivent leur nom au caractère même de ces rivages. Il y a en effet, presque à l'extrémité de l'Afrique deux golfes, d'inégale grandeur, mais de même nature ; très profonds près du rivage, leurs autres parties, au hasard des circonstances et des tempêtes, présentent ici des gouffres, là des bas-fonds. En effet, lorsque la mer devient forte et mauvaise sous l'action des vents, les vagues traînent avec elle de la vase, du sable, même d'immenses rochers, et l'aspect des lieux change avec les vents ; le nom de Syrtes leur vient du verbe traîner (en grec σύρειν). » (*Jug.*, LXXVIII, 1-3)]

Chez les poètes, l'image des Syrtes est très fréquemment employée, aux côtés d'autres passes dangereuses ayant acquis la même valeur proverbiale – telles que le détroit de Charybde et Scylla, le cap Malée, ou les monts Cérauniens – pour évoquer les dangers de la navigation, comme dans cette prière adressée aux femmes par le poète des *Amours* :

<sup>305</sup> Sur cette conception antique, voir la n. a, p. 274 de G. P. Goold : « Manilius falls into a common error (e. g. Strabo 2. 5. 18) in making the Caspian or Hyrcanian Sea an arm of Ocean, though Herodotus (1. 202. 4) had recognized it as a lake ».

<sup>306</sup> Virg., *Én.*, I, 556 ; la mer de Libye est souvent citée dans des images, comparaisons ou *adynata* : voir par ex. Virg., *Géorg.*, II, 103-106 ; *Én.*, V, 588-595 ; VII, 718-719 ; Ov., *Contre Ibis*, 197-198.

<sup>307</sup> Cf. Plin., V, 25 et 34 ; V, 25 et VI, 136.

<sup>308</sup> Cf. aussi *ibid.*, XIX, 3.

*Et uobis alii uentorum proelia narrent,  
quas Scylla infestet quasue Charybdis aquas,  
et quibus emineant uiolenta Ceraunia saxis,  
quo lateant Syrtes magna minorque sinu*<sup>309</sup>.

[« Que d'autres vous racontent la lutte contre les vents, les mers tourmentées par Charybde ou par Scylla, les écueils que dressent sur les eaux les monts Cérauniens si dangereux, le golfe où sont cachées les deux Syrtes, la grande et la petite ! » (Ovide, *Amours*, II, 11, 17-20)]

De fait, les Syrtes sont citées par Anna, dans l'*Énéide*, parmi les multiples dangers de la terre africaine, dont Didon devrait se méfier, au même titre que des peuples africains, Numides et Gétules, et des déserts :

*Nec uenit un mentem quorum consederis aruis ?  
hinc Gaetulae urbes, genus insuperabile bello,  
et Numidae infreni cingunt et inhospita Syrtis ;  
hinc deserta siti regio lateque furentes  
Barcaeï...*

[« Ne songes-tu pas non plus chez quels peuples tu es venue t'établir ? Ici, les villes des Gétules, race invincible à la guerre, puis les Numides, cavaliers sans frein, qui t'entourent, et la Syrte inhospitalière ; là, une région désolée par la soif, les incursions furieuses des Barcées. » (Virg., *Én.*, IV, 39-43)]

D'une manière générale, Virgile s'est abondamment servi du nom des Syrtes tout au long de son épopée, pour illustrer les dangers auxquels Énée a dû faire face dans sa quête de l'Italie, et qu'il a surmontés malgré la colère de Junon<sup>310</sup> ; elles en deviennent même un symbole de son courage et de son obéissance aux dieux, comme dans la prière qu'il adresse à Apollon au chant VI :

*Magnas obeuntia terras  
tot maria intraui duce te penitusque repostas  
Massylum gentis praetentaque Syrtibus arua,*

[« Au large des vastes terres, j'ai pénétré sous ta conduite en tant de mers, et chez les peuples des Massyles retraits au fond de l'univers et dans les champs frangés par les Syrtes. » (*Én.*, VI, 58-60)]

ou dans les paroles par lesquelles Mnesthée exhorte ses compagnons, et leur rappelle le courage dont ils ont fait preuve

*... in Gaetulis Syrtibus...  
Ionioque mari Maleaeque sequacibus undis.*

[« dans les Syrtes gétules, sur la mer Ionienne, dans l'acharnement des flots du Malée » (V, 192-193)]

Les Syrtes sont également citées par Énée dans une image destinée à montrer de sa piété à l'égard des mânes de son père :

<sup>309</sup> Cf. aussi *F.*, IV, 499. C'est peut-être aux Syrtes qu'Ovide fait allusion encore dans l'épître adressée par Didon à Énée : *Nota mihi freta sunt Afrum plangentia litus ; / temporibus certis dantque negantque uiam*, « Je connais les flots qui battent le rivage africain : à des époques fixes, ils donnent le passage ou bien le refusent » (*Hér.*, VII, 169-170). Voir aussi *Man.*, IV, 600 : *litoraue in Syrtes reuocat sinuata uadosas*, « [...] les deux Syrtes, golfes dangereux par leurs bancs de sable » (trad. Pingré, éd. Nisard).

<sup>310</sup> Voir, dans l'*Én.*, VII, 302-303, ces paroles de Junon au moment où elle découvre avec colère que les Troyens ont atteint le but de leur voyage : *quid Syrtes aut Scylla mihi, quid uasta Charybdis / profuit ?...*, « Que m'ont servi les Syrtes et Scylla ou les gouffres de Charybde ? »

*Hunc ego Gaetulis agerem si Syrtibus exsul,  
Argolicou mari deprensus et urbe Mycenae,  
annua uota tamen sollemnisque ordine pompas  
exsequer strueremque suis altaria donis.*

[« Qu'[Anchise] me trouvât exilé dans les Syrtes gétules ou, surpris sur les mers d'Argos, dans la ville même de Mycènes, j'accomplirais cependant mes vœux annuels, j'ordonnerais les pompes solennelles, je chargerais ses autels des présents qui leur sont dus. » (*Én.*, V, 51-54)]

Cette valeur proverbiale, alliée à ces connotations négatives, est à l'origine des nombreuses images où les Syrtes apparaissent pour évoquer les périls de la navigation<sup>311</sup>, et de l'emploi du terme de *Syrtis* au sens figuré, attesté par Cicéron à propos de l'usage des comparaisons dans les discours, bien que lui-même rejette ce terme au profit d'une image moins teintée d'exotisme et de poésie :

« *Syrtim* » *patrimonii scopulum libentius dixerim.*

[« Plus volontiers que « syrte » d'un patrimoine, je dirais « écueil ». (*De oratore*, III, 41, 163)]

L'emploi métaphorique du terme est en effet fréquent chez les poètes, pour exprimer la nature changeante, la cruauté d'une situation ou d'une personne, voire le danger qu'ils représentent. Là encore, les Syrtes sont souvent associées à d'autres noms propres évocateurs de la perfidie des flots, comme dans les imprécations lancées à Thésée par Ariane abandonnée :

*Quaenam te genuit sola sub rupe leaena,  
quod mare conceptum spumantibus expuit undis,  
quae Syrtis, quae Scylla rapax, quae uasta Charybdis,  
talia qui reddis pro dulci praemia uita ?<sup>312</sup>*

[« C'est donc une lionne qui t'enfanta sous une roche solitaire, c'est la mer qui t'a conçu, et recraché avec l'écume des flots ? ou une Syrte, une Scylla dévorante, une Charybde insatiable ? toi qui t'acquittes ainsi, pour prix de la douceur de vivre ! » (*Catulle*, 64, 154-157)]

ou dans cette recommandation des *Remèdes à l'amour* où Ovide conseille à l'ancien amant d'éviter les lieux susceptibles de rappeler le souvenir de la personne aimée :

*Haec tibi sint Syrtes ; haec Acroceraunia uita ;  
hic uomit epotas dira Charybdis aquas.*

[« Qu'ils soient pour toi les Syrtes ; évite ces rochers Acrocéarauniens ; c'est la cruelle Charybde vomissant l'eau qu'elle a bue. » (*Remèdes à l'amour*, 739-740)]

## **RUBRUM MARE : LA MER ROUGE, LE GOLFE PERSIQUE ET L'OCÉAN INDIEN**

À l'inverse des mers citées jusqu'à présent, ce sont plutôt des connotations positives qui s'attachent à la « Mer Rouge » des Anciens ; elle est associée en effet aux *exotica* qui concernent les productions orientales et les objets de luxe importées de cette région : c'est là, notamment, que l'on pêchait les perles dont les Romaines faisaient leur parure. Du fait de la confusion géographique habituelle qui caractérise les régions éloignées et mal connues, les expressions *Rubrum mare* ou

<sup>311</sup> Voir par ex. Prop., II, 9, 33 ; Hor., *Épod.*, IX, 31 ; *Od.*, I, 22, 5 ; II, 6, 3-4 ; Ov., *Am.*, II, 16, 21-22.

<sup>312</sup> Cf. aussi, chez Ovide, les images similaires employées par Scylla dans ses imprécations contre Minos, qui l'abandonne : *Non genetrix Europa tibi est, sed inhospita Syrtis, / Armeniae tigres austroque agitata Charybdis*, « non, ce n'est pas Europe qui t'a donné le jour, mais la Syrte inhospitalière, des tigres d'Arménie ou Charybde soulevée par l'Auster » (*Mét.*, VIII, 120-121).

*Oceanus ruber* désignent tantôt la Mer Rouge actuelle, tantôt le golfe persique, tantôt la mer d'Oman voire la partie de l'Océan Indien entrevue par les armées d'Alexandre lors de son expédition orientale. Cette imprécision caractérise de nombreux passages, par exemple ces lignes de Cornélius Népos, où le terme de *rubrum mare* semble désigner l'ensemble des mers orientales :

*Omnium iis temporibus potentissimus rex Antiochus fuit. Hunc tanta cupiditate incendit bellandi, ut usque a rubro mari arma conatus sit inferre Italiae,*

[« Il n'y eut pas à l'époque qui nous occupe de plus puissant roi qu'Antiochos, et c'est ce roi qu'il enflamme d'une telle ardeur guerrière que des lointains rivages de la mer Rouge il prépara une invasion en Italie. » (*Hannibal* (XXIII), 1, 2)]

ou cette prière d'Horace à la Fortune, au sujet de l'expédition projetée par Auguste contre les Arabes :

*Serues iturum Caesarem in ultimos  
orbis Britannos et iuuenum recens  
examen Eois timendum  
partibus Oceanoque rubro*<sup>313</sup>.

[« Préserve César, prêt à marcher au bout du monde contre les Bretons, et le nouvel essaim des jeunes hommes redoutable aux régions de l'Aurore et à l'Océan rouge. » (*Odes*, I, 35, 29-32)]

Les Anciens se représentaient en effet les différents golfes et mers de cette région de l'Asie comme des avancées de l'Océan oriental à l'intérieur des terres, tout comme la mer Caspienne était pour eux un « bras » de l'Océan nordique. Manilius, au chant IV de ses *Astronomiques*, décrit d'ailleurs ce phénomène à la suite du passage déjà cité consacré à la formation de la mer Caspienne ; cette évocation géographique est l'occasion, pour le poète, d'introduire les *exotica* traditionnellement attachés à l'image de l'Arabie, productrice d'*odores*, et à celle de ses habitants, que caractérise la *mollitia* orientale :

*Altera sub medium solem duo bella perinde  
intulit Oceanus terris. Nam Persica fluctus  
arua tenet, titulum pelagi praedatus ab isdem  
quae rigat ipse locis, latoque infunditur orbe.  
Nec procul in mollis Arabas terramque ferentem  
delicias uariaeque nouos radicis odores  
leniter affundit gemmantia litora pontus,  
et terrae mare nomen habet. Media illa duobus*<sup>314</sup>.

[« Vers le midi, l'Océan a fait deux autres invasions sur le continent : ses flots se sont emparés d'une partie des plaines de la Perse, et cette nouvelle mer a usurpé le nom des côtes qu'elle baigne maintenant, et entre lesquelles elle pénètre par une assez large ouverture. Non loin de ce golfe, en Arabie, dans ce pays dont les habitants efféminés jouissent des délices particulières au climat, et respirent des odeurs dont une infinité de plantes parfument l'air, une autre mer mouille tranquillement les rivages où l'on recueille les perles ; elle porte le nom du pays qu'elle arrose. L'Arabie sépare ces deux mers. » (IV, 650-657, trad. Pingré, éd. Nisard)]

<sup>313</sup> Voir aussi chez Virg., *Én.*, VIII, 685-688, l'imprécision géographique des termes *litus rubrum*, *Aurorae populi*, *Oriens*, à propos des Orientaux combattant aux côtés d'Antoine et de Cléopâtre dans la bataille d'Actium figurée sur le bouclier d'Énée, ou encore Tib., II, 2, 13-16, qui associe les Indiens à une mer orientale imprécise, aux ondes rouges.

<sup>314</sup> La première mer décrite est bien sûr le golfe Persique, et la seconde le golfe Arabe.

## b. Cours d'eau, lacs et sources

Comme l'Océan et les différentes mers de l'*orbis terrarum*, de nombreux cours d'eau, lacs et sources exotiques ont fasciné les Anciens par leur puissance, par leurs propriétés particulières ou par les productions des contrées qu'ils traversaient. Certains fleuves exotiques sont cités parmi les plus grands du monde connu<sup>315</sup> : le pouvoir d'évocation de leurs noms apparaît de manière particulièrement parlante dans un passage du traité *De l'architecture* de Vitruve où l'auteur, dans le but de démontrer que les plus grands fleuves du monde prennent leur source au Septentrion, et avant de consacrer un long paragraphe au cours supposé du Nil<sup>316</sup>, cite à côté des grands fleuves italiens les noms prestigieux des fleuves exotiques les plus illustres :

*Primumque in India Ganges et Indus ab Caucaso monte oriuntur ; Syria Tigris et Euphrates ; Asiae item Ponto Borysthenes, Hypanis, Tanais ; Colchis Phasis ; Gallia Rhodanus ; Celtica Rhenus ; citra Alpibus Timauos et Padus ; Italia Tiberis.*

[« Tout d'abord en Inde le Gange et l'Indus qui descendent du Caucase ; en Syrie le Tigre et l'Euphrate ; pareillement en Asie, dans le Pont, le Borysthène, l'Hypanis, le Tanaïs ; en Colchide, le Phase ; en Gaule, le Rhône ; chez les Celtes, le Rhin ; en deçà des Alpes, le Timave et le Pô ; en Italie, le Tibre. » (Vitruve, *De l'architecture*, VIII, 2, 6)]

### LES GRANDS FLEUVES D'ASIE

Le Gange et l'Indus, connus depuis l'expédition d'Alexandre le Grand en Inde, sont en effet considérés comme deux des plus grands fleuves du monde des Anciens. D'autre part, comme le précisent J. André et J. Filliozat, les fleuves indiens font partie des thèmes géographiques les plus souvent abordés à propos de l'Inde : « D'abord les fleuves, Indus et Gange, l'un et l'autre cités comme les plus beaux, les plus grands et les plus profonds de tous, et charriant des pierres, [sont] passés, avec l'Hydaspe, en symboles de l'Inde<sup>317</sup>. » Leurs noms sont en effet accompagnés dans certains textes de notations concernant leur longueur, leur profondeur ou leur largeur. Les Anciens croyaient que le Gange était le point d'aboutissement de sept fleuves, comme le montre un passage de l'*Énéide* où il est cité, pour cette raison, à côté du Nil<sup>318</sup> ; Virgile le qualifie ailleurs de *pulcher*, en relation, peut-être, avec les dimensions extraordinaires qu'on lui attribuait<sup>319</sup>, et Ovide a évoqué son « large cours<sup>320</sup> ». C'est en revanche l'Indus qui se voit donner le titre de plus grand fleuve du monde par Balbus dans le *De natura deorum* de Cicéron :

*Indus uero, qui est omnium fluminum maximus non aqua solum agros laetificat et mitigat sed eos etiam conserit, magnam enim uim seminum secum frumenti similium dicitur deportare.*

<sup>315</sup> Hésiode, dans sa *Théogonie* (337-345), cite déjà, outre les grands fleuves de la Grèce et de la Thessalie, une partie des fleuves exotiques qui seront nommés dans ces pages : le Nil, le Strymon, le Méandre, l'Istros, le Phase, le Simois, et le Caïque.

<sup>316</sup> Cf. Vitruv., *De l'arch.*, VIII, 2, 7.

<sup>317</sup> J. André et J. Filliozat, *L'Inde vue de Rome*, p. 19,

<sup>318</sup> Virg., *Én.*, IX, 29-32 ; le Gange y est qualifié d'*altus*, « profond ».

<sup>319</sup> *Géorg.*, II, 137 : *pulcher Ganges*, « le beau Gange ».

<sup>320</sup> *Tr.*, V, 3, 23 : ... *et lato spatiantem flumine Gangem*, « [tu es allé] aux bords du Gange au large cours ». La largeur du Gange faisait l'admiration des Anciens ; d'après Plin., *N. H.*, VI, 65 elle variait suivant le lieu de 8000 pas (11km 800) à 100 stades (17 km 700), voir la note de J. André aux v. 23.

[« Quant à l'Indus, qui de tous les fleuves est le plus grand, non seulement il amende et amollit les champs mais même il les ensemence ; en effet on dit qu'il charrie une grande masse de graines apparentées à du froment. » (Cicéron, *De deorum natura*, II, 52, 131)]

Dans un passage déjà cité du *De Republica* de Cicéron, le Gange est nommé, avec le Caucase, pour symboliser un éloignement extrême<sup>321</sup>. Chez Horace, le nom de l'Hydaspe – sous-affluent de l'Indus, aujourd'hui le Jhelam –, qualifié de *fabulosus*, est cité à côté des Syrtes et du Caucase pour évoquer, semble-t-il, un Orient lointain et dangereux :

... uel quae loca fabulosus  
lambit Hydaspes.

[« [...] Ou les lieux que lèche l'Hydaspe célébré par la fable. » (Horace, *Odes*, I, 22, 7-8)]

Les fleuves indiens apparaissent de fait, dans de nombreux textes, comme les éléments géographiques les plus emblématiques de cette contrée, comme on le voit par exemple chez Ovide, à propos de la légende de Bacchus. Dans les *Amours*, le poète désigne l'Inde tout entière par la périphrase *Gangetis terra* :

*Talis erat domita Bacchus Gangetide terra,*

[« Tel était Bacchus, quand il soumettait les terres que baigne le Gange » (Ovide, *Am.*, I, 2, 47).]

et, dans les *Métamorphoses*, il cite encore ce fleuve en tant que frontière de l'Inde soumise par le dieu, voire en tant que symbole de l'Orient tout entier :

... Oriens tibi uictus adusque  
decolor extremo qua cingitur India Gange<sup>322</sup>.

[« L'Orient t'est soumis jusqu'aux lieux où le Gange, au terme de sa course, baigne le pays des Indiens basanés » (*Mét.*, IV, 20-21).]

Dans ses *Géorgiques*, et pour la première fois sans doute dans la littérature latine, Virgile avait par ailleurs mentionné les Gangarides, un peuple vivant à proximité du Gange ; le poète les introduit dans un décor de théâtre imaginaire représentant les victoires, réelles ou souhaitées, d'Auguste, où ils ont probablement pour fonction de symboliser la région s'étendant à proximité du fleuve, voire l'Inde tout entière :

*In foribus pugnam ex auro solidoque elephanto  
Gangaridum faciam uictorisque arma Quirini,*

[« Sur les battants de la porte je représenterai en or et en ivoire massif la bataille contre les Gangarides et les armes de Quirinus victorieux. » (III, 26-27)]

Les noms des fleuves indiens peuvent ainsi représenter les extrémités orientales du monde et le climat des pays chauds, voire, comme dans ce passage des *Géorgiques*, le royaume des Parthes :

*Praeterea regem non sic Aegyptus et ingens  
Lydia nec populi Parthorum aut Medus Hydaspes  
observant...*<sup>323</sup>

<sup>321</sup> *De Rep.*, VI, 20, 22.

<sup>322</sup> Voir aussi *F.*, III, 729.

<sup>323</sup> Les auteurs latins confondent souvent Perses, Mèdes et Parthes ; or l'empire des Perses s'étendit, à une certaine époque, jusqu'à la région de l'Hydaspe.

[« Ajoutons que ni l'Égypte ni la vaste Lydie ni les peuples des Parthes ni le Mède de l'Hydaspe n'ont autant de respect pour leur roi » (Virgile, *Géorgiques*, IV, 210-212).]

L'Hydaspe, l'Indus et surtout le Gange sont également associés au thème de la faune indienne et à celui de la richesse proverbiale des pays d'Orient, par le biais des productions exotiques que l'on s'imaginait, d'après les représentations assez approximatives qui caractérisaient généralement les lointains asiatiques, importées de ces contrées. L'Hydaspe passait pour rouler dans ses flots de l'or et des pierres précieuses ; il est qualifié, chez Sénèque, de *gemmifer* au vers 725 de sa *Médée*, et de *diues* au vers 628 de son *Hercule sur l'Æta*<sup>324</sup>. L'Indus et le Gange, quant à eux, symbolisent notamment, de manière assez imprécise, l'Orient producteur d'*odores* exotiques : Ovide, lorsqu'il rappelle les différents épisodes de la geste de Bacchus dans sa conquête du monde, évoque ses victoires sur « l'Indus qui produit l'encens », confondant dans l'expression *Indus turifer* non seulement l'Arabie, d'où provenait l'encens, mais aussi les contrées plus lointaines de l'Asie traversées par le fleuve<sup>325</sup> ; Grattius, quant à lui, applique au Gange le néologisme *nardifer*, « producteur de nard »<sup>326</sup>.

En Mésopotamie<sup>327</sup>, l'Euphrate et le Tigre, sont, comme le Gange ou l'Indus, deux grands fleuves depuis longtemps déjà célébrés dans la légende et dans l'histoire. Chez les auteurs latins, ils sont cités en relation avec les fables ayant pour cadre la région de Babylone – ville qui, traversée par l'Euphrate, lui est souvent associée<sup>328</sup> –, comme celle de Dionè :

*Venit ad Euphraten comitata Cupidine paruo  
inque Palaestinae margine sedit aquae*<sup>329</sup>,

[« [Dionè] arriva auprès de l'Euphrate, en compagnie du petit Cupidon, et s'installa sur la berge du fleuve de Palestine » (Ov., *Fastes*, II, 463-464).]

mais aussi, bien sûr, en rapport avec l'actualité militaire ou diplomatique de la fin de la période républicaine ou du principat d'Auguste concernant les Parthes. Le thème de l'inaccessibilité de cette région est un *topos* de la littérature latine, et la courbe des fleuves est notamment invoquée comme étant l'une des raisons de cette inaccessibilité : c'est ce que fait Ovide, par exemple, dans ce passage des *Fastes* où sont accumulés certains des lieux communs les plus fréquemment attachés aux Parthes et à leur pays :

*Gens fuit et campis et equis et tuta sagittis  
et circumfusis inuia fluminibus.*

[« C'était un peuple protégé par ses plaines, ses chevaux, ses flèches et inaccessible à l'intérieur des boucles de ses fleuves » (*Fastes*, V, 581-582).]

La défaite de Crassus contre les Parthes, maintes fois évoquée chez les auteurs latins de l'époque augustéenne, représente une occasion particulière de mentionner l'Euphrate et sa dimension symbolique :

<sup>324</sup> Un passage de Properce (*Si te † Eoa dorozantum † iuuat † aurea ripa*, IV, 5, 21) semble faire allusion à un fleuve oriental aurifère, nommé *Dorozantum* (mais le texte est très altéré, et S. Viarre, comme D. Paganelli avant elle, ont renoncé à en proposer une traduction).

<sup>325</sup> Voir *F.*, III, 719-720 et 729-731, où le Gange, symbole de l'Orient, appelle l'évocation de la cannelle et de l'encens.

<sup>326</sup> *Cyn.*, 314, *nardiferumque... Gangem*, « le Gange producteur de nard » (trad. personnelle).

<sup>327</sup> Sur la connaissance qu'avaient les Romains de cette époque du Tigre et de l'Euphrate, voir par ex. le *Commentaire* de L. Callebaut au livre VIII de Vitruve, *De l'architecture*, p. 75.

<sup>328</sup> Voir par ex. Ov., *Mét.*, II, 248 : *Arsit et Euphrates Babylonius...*, « On vit brûler l'Euphrate, qui arrose Babylone... ».

<sup>329</sup> *Palaestina aqua*, qui s'applique ici à l'Euphrate, dénote selon R. Schilling (voir la n. *ad. loc.*) « une généreuse exploitation de la liberté poétique ».

*Crassus ad Euphraten aquilas natumque suosque  
perdidit...*

[« Crassus a perdu près de l’Euphrate ses aigles, son fils et les siens » (Ov., *Fastes*, VI, 465-466).]

Ce fleuve, frontière entre la province de Syrie et la Parthie, symbolise en effet, dans un grand nombre de textes, le royaume des Parthes dans son ensemble, voire, de manière plus imprécise encore, l’ancien empire perse ou l’« Orient » en général ; il en va de même pour le Tigre et pour d’autres fleuves aux occurrences beaucoup plus rares, comme le Choaspe<sup>330</sup>, l’Araxe<sup>331</sup>, le Gyndès<sup>332</sup> ou l’Oroatis<sup>333</sup>, cités dans un passage du *Panégyrique de Messalla* où le poète semble se plaire à accumuler ces noms rares tout empreints du prestige que leur confèrent leurs consonances exotiques et le rôle qu’ils ont joué dans l’histoire :

*Non te uicino remorabitur obuia marte  
Gallia nec latis audax Hispania terris  
nec fera Theraeo tellus obsessa colono,  
nec qua uel Nilus uel regia lympha Choaspes  
profluit aut rapidus, Cyri dementia, Gyndes,  
aret Araccaeis aut unda Oroatia campis,  
nec qua regna uago Tomyris finiuit Araxe,  
impia nec saeuus celebrans conuiuia mensis  
ultima uicinus Phoebus tenet arua Padaeus<sup>334</sup>.*

[« Rien ne te retardera, ni la Gaule, cette adversaire voisine de nous, ni les vastes contrées de l’agressive Espagne, ni la terre sauvage qu’occupe le colon de Théra, ni celles où coulent le Nil ou le Choaspe aux eaux destinées aux rois ou le rapide Gyndes, objet de la démence de Cyrus, où l’onde de l’Oroatis sèche dans les plaines d’Aracca, ni le royaume auquel Tomyris donna pour limite l’Araxe vagabond, ni le pays habité par le Padéen qui célèbre des festins impies aux plats barbares, à l’extrémité du monde, près de Phoebus » (137-145).]

Les noms de tous ces fleuves sont fréquemment employés, chez les poètes, pour leur valeur emblématique, par exemple dans cet *adynaton* de Virgile, où le Tigre apparaît à la fois comme le symbole du pays des Parthes et comme celui des confins orientaux, en opposition avec la Saône, qui évoque, à l’opposé, les Germains et les contrées du nord et de l’Occident :

*Ante leues ergo pascentur in aethere cerui,  
et freta destituent nudos in litore piscis,  
ante pererratis amborum finibus exul  
aut Ararim Parthus bibet aut Germania Tigrim,  
quam nostro illius labatur pectore uoltus<sup>335</sup>.*

[« TITYRE. – Aussi l’on verra les cerfs légers paître en plein ciel, et les flots abandonner les poissons à nu sur le rivage, on verra, dans un exil vagabond, échangeant l’un et l’autre leur patrie, le Parthe boire l’eau de la Saône ou le Germain celle du Tigre, avant que Ses traits s’effacent de notre cœur » (*Buc.*, I, 59-63).]

<sup>330</sup> Fleuve de Perse, coulant devant Suse. Son eau très pure était chère aux rois de Perse (cf. Hér., I, 188).

<sup>331</sup> Fleuve d’Arménie.

<sup>332</sup> Rivière d’Assyrie, dont Cyrus divisa les eaux en 360 canaux, d’après Hér., I, 189 (voir aussi Sén., *De ira*, III, 21).

<sup>333</sup> Rivière de Susiane.

<sup>334</sup> Tomyris est une reine des Massagètes, mentionnée chez Hér., I, 205. Les Padéens, un peuple de l’Inde orientale, tuaient et mangeaient les malades et les vieillards, d’après Hér., III, 99.

<sup>335</sup> Voir aussi Hor., *Od.*, IV, 14, 46 : ... *te rapidus Tigris*, « [Il t’obéit,] le Tigre impétueux », où le Tigre représente l’Arménie.

E. de Saint-Denis, dans la note au vers 63, commente ainsi cette image : « Ce vers [...] a parfois embarrassé les commentateurs ; il signifie simplement que, dans un impossible bouleversement de la géographie, le Parthe habiterait la Germanie, et le Germain la Parthie ; mais, par un à-peu-près géographique, comme il y en a souvent dans les textes anciens, la Saône coule ici en Germanie, alors que sa source en est seulement proche. Symétrie antithétique *Ararim / Tigrim*, qui cache une opposition géographique, lenteur de la Saône, rapidité du Tigre ».

Dans les *Géorgiques*, le Niphate, ce fleuve d'Arménie sur lequel Alexandre jeta un pont et qui est surtout mentionné chez les poètes latins à propos de la politique extérieure d'Auguste, est cité dans le même emploi métonymique et symbolique :

*Addam urbes Asiae domitas pulsumque Niphaten*<sup>336</sup>.

[« J'ajouterai les villes d'Asie domptées, le Niphate ébranlé » (Virg., *Géorg.*, III, 30).]

Chez Horace, c'est l'Euphrate qui apparaît en tant que symbole du royaume parthe dans la périphrase *Medum flumen*, « le fleuve mède<sup>337</sup> ». À ce titre, le Tigre et l'Euphrate, comme d'autres fleuves, sont parfois personnifiés. Chez Virgile, c'est l'Euphrate qui déclenche la guerre contre l'Empire romain, ou c'est au fleuve lui-même qu'Auguste déclare la guerre :

*... Caesar dum magnus ad altum  
fulminat Euphraten...* ;

[« ... tandis que le grand César lançait contre l'Euphrate profond les foudres de la guerre » (Virg., *Géorg.*, IV, 560-561)]

dans l'*Énéide*, le même fleuve, représenté sur le bouclier d'Énée parmi les multiples contrées et nations soumises à Auguste, est qualifié de *mollior*, « radouci » :

*... Euphrates ibat iam mollior undis,*

[« L'Euphrate radouci faisait couler ses eaux » (Virgile, *Énéide*, VIII, 726)]

et le poète lui adjoint encore, autre symbole du royaume parthe et de l'Orient tout entier<sup>338</sup>, l'Araxe franchi par l'armée romaine :

*... pontem indignatus Araxes*<sup>339</sup>.

[« L'Araxe irrité du pont qui l'insulte » (Virg., *Én.*, VIII, 728).]

De même, dans l'*Art d'aimer* d'Ovide, le Tigre et l'Euphrate apparaissent comme des prisonniers, sous l'apparence de statues ou de dessins représentés sur des pancartes, dans la description d'un futur triomphe d'Auguste sur les Parthes, lesquels ne sont pas cités mais symbolisés par le nom de leurs deux fleuves, par la Perse représentée sous les traits d'une femme et par la mention du peuple des Arméniens et d'une ville achéménide<sup>340</sup>.

<sup>336</sup> Sur le Niphate cité comme symbole de l'Arménie, voir aussi Hor., *Od.*, II, 9, 20 (*et ridigum Niphaten*, « et le Niphatès gelé »). Chez Horace comme chez Virgile, cependant, on ne sait si ce Niphate représente une montagne ou un fleuve. C'est pendant l'hiver 30-29 av. J.-C. qu'Octave s'occupa des affaires d'Arménie.

<sup>337</sup> Cf. Hor., *Od.*, II, 9, 21, où cette allusion à l'Euphrate intervient dans une célébration des succès militaires ou diplomatiques d'Auguste en Orient.

<sup>338</sup> Chez Properce, l'Araxe apparaît comme un fleuve emblématique du pays des Parthes en III, 12, 8, et comme le symbole de l'Orient en IV, 3, 35.

<sup>339</sup> On a signalé plus haut que l'Hydaspe était lui aussi cité comme le symbole du pays des Parthes chez Virg., *Géorg.*, IV, 210-212.

<sup>340</sup> Ov., *A. A.*, I, 223-226.

Les deux fleuves mésopotamiens font enfin partie, tout comme le Nil et les grands fleuves de l'Inde, de ces noms qui évoquaient aux Anciens la fertilité et la richesse de l'Orient. Dans le passage déjà mentionné du *De natura deorum* de Cicéron, Balbus cite l'Euphrate et la fertilité des plaines de Mésopotamie parmi les dons de la nature, aux côtés du Nil et de l'Indus :

*Mesopotamiam fertilem efficit Euphrates in quam quotannis quasi novos agros inuehit.*

[« L'Euphrate fait la fertilité de la Mésopotamie où chaque année il apporte des sortes de nouveaux champs. » (*De natura deorum*, II, 52, 130)]

Ovide, dans ses *Fastes*, l'associe même, de manière abusive, mais bien caractéristique de la géographie approximative des Anciens, à la production de l'encens, originaire d'Arabie :

*Tura nec Euphrates... miserat.*

[« L'Euphrate n'avait pas envoyé son encens. » (Ovide, *Fastes*, I, 341)]

Les références aux fleuves, lacs et sources de l'Asie Mineure – bien connus, certes, par l'intermédiaire des légendes et de l'histoire grecque, mais encore empreints, semble-t-il, d'un reste d'exotisme oriental –, sont encore plus nombreuses. Parmi les fleuves de cette région le plus souvent nommés figurent le Pactole et l'Hermus, deux fleuves de Lydie<sup>341</sup> célèbres pour leurs eaux, qui passaient pour contenir de l'or. L'origine de l'or du Pactole a fait l'objet d'un récit étiologique dans les *Métamorphoses* d'Ovide, en relation avec la légende de Midas<sup>342</sup>. Au début de l'histoire, en effet, Bacchus se rend en Lydie :

*Pactolonque petit, quamuis non aureus illo  
tempore nec caris erat inuidiosus harenis ;*

[« [Bacchus] va visiter le Pactole qui pourtant, à cette époque, ne roulait point d'or et n'excitait pas encore l'envie par la richesse de ses sables. » (*Mét.*, XI, 87-88)]

et c'est le pouvoir donné par Bacchus au roi Midas de transformer tout ce qu'il touchait en or qui est à l'origine, d'après la fable, de cette particularité du fleuve :

*... uis aurea tinxit  
flumen et humano de corpore cessit in amnem ;  
nunc quoque iam ueteris percepto semine uenae  
arua rigent auro madidis pallentia glaebis.*

[« La vertu que [Midas] possède de tout changer en or donne aux eaux une couleur nouvelle et passe du corps de l'homme dans le fleuve ; aujourd'hui encore, pour avoir reçu le germe de l'antique filon, le sol de ces campagnes est durci par l'or qui jette ses pâles reflets sur la glèbe humide. » (*Mét.*, XI, 142-145)]

L'or du Pactole a fini par acquérir une valeur proverbiale<sup>343</sup>, à tel point que le nom du fleuve n'est parfois même pas cité, comme dans cette périphrase de Varron :

*Ludon fluens sub Sardibus flumen tulit aurum, later quod conquadravit regius,*

<sup>341</sup> Cf. la périphrase employée par Ov., *Mét.*, XI, 137 pour désigner le Pactole : *magnis uicinum Sardibus amnem*, « le fleuve voisin de la grande ville de Sardes ».

<sup>342</sup> Ov., *Mét.*, XI, 85-193.

<sup>343</sup> La richesse proverbiale du Pactole est déjà mentionnée chez Hér., V, 101 ; à propos de Varr., *Satires Ménippées* (*Lex Maenia*, frg 241 Cèbe, J.-P. Cèbe (*Commentaire*, p. 1121) précise que l'or des sables du Pactole resta proverbial à Rome, alors qu'il était épuisé au temps de Strabon ; voir aussi Man., V, 530 et IV, 672 où l'expression *auratique fluunt amnes* est probablement une allusion au Pactole et à l'Hermus ; Plin., *N. H.*, V, 110.

[« Le fleuve lydien qui coule sous Sardes charriait l'or qu'on équarrit pour faire les briques du roi. » (*Satires Ménippées (EKATOMBH̄I Περὶ θυσίων)*, frg. 96 Cèbe)]

ou comme dans ces vers des *Cynégétiques* de Grattius où le poète déplore la décadence de la Lydie :

*Sic et Achaemenio cecidisti, Lydia, Cyro :  
atqui diues erat <ac> fluminis aurea uenis*<sup>344</sup>.

[« C'est ainsi que tu es tombée toi aussi, Lydie, au pouvoir du Perse Cyrus : et pourtant tu étais riche et couverte de l'or qui coulait des veines de ton fleuve. » (*Cyn.*, 316, trad. personnelle)]

Ailleurs, le fleuve est nommé sans aucune mention de son or, comme dans cette métaphore de Properce :

*Nam siue optatam mecum trahit illa quietem,  
seu facili totum ducit amore diem,  
tum mihi Pactoli ueniunt sub tecta liquores,  
et legitur Rubris gemma sub aequoribus*<sup>345</sup>.

[« Car, soit qu'elle passe avec moi la nuit que je souhaite, ou tout un jour dans un amour sans trouble, alors les eaux du Pactole viennent sous mon toit, on ramasse les pierres précieuses issues des profondeurs de la mer Rouge, alors mes voluptés promettent que les rois vont me céder le pas » (*Prop.*, I, 14, 9-12).]

Beaucoup d'autres fleuves d'Asie Mineure ont été célébrés chez les auteurs de cette période, comme le Cydnus de Cilicie<sup>346</sup>, auquel Tibulle a consacré ces deux vers :

*An te, Cydne, canam, tacitis qui leniter undis  
caeruleus placidis per uada serpis aquis.*

[« Ou bien est-ce toi, Cydnus, que je chanterai, toi qui sans bruit promènes doucement tes eaux bleues en serpentant à travers un lit paisible ? » (*Tibulle*, I, 7, 13-14).]

Nombre d'entre eux sont associés dans l'esprit des Romains aux parfums importés d'Orient, qu'ils qualifiaient souvent de manière impropre, comme nous aurons l'occasion de le souligner, de « syriens » ou d'« assyriens ». L'Oronte symbolise ainsi la Syrie dans l'expression de Properce *orontea murra*, qui confond le pays de production de la myrrhe – l'Arabie – avec celui d'où elle était exportée en direction des marchés italiens :

*Quid iuuat ornato procedere, uita, capillo  
et tenuis Coa ueste mouere sinus,  
aut quid Orontea crines perfundere murra ?*<sup>347</sup>

<sup>344</sup> À propos de ce frg., voir le *Commentaire* de J. P. Cèbe, t. III, p. 436 : « Le fragment 96 a trait au plus important des présents follement luxueux grâce auxquels Crésus entreprit de se concilier Apollon avant de partir en expédition contre Cyrus » (cf. *Hér.*, I, 50). *Ludon*, qui est un mot grec (= *Lydon*), serait un terme employé, selon J. P. Cèbe (*ibid.*, p. 437), pour son exotisme : « Varron, en gardant sa morphologie « exotique » [a peut-être] voulu évoquer « le caractère étranger et lointain » du fleuve de Lydie ».

<sup>345</sup> Cf. aussi *Virg.*, *Én.*, X, 141-142, où le *topos* de l'or du Pactole et de l'Hermus s'accompagne parfois de celui de la fertilité de leurs rives ; *Lygdamus (Corpus Tibullianum)*, III, 3, 29-30 ; *Hor.*, *Épod.*, XV, 20. L'Hermus, moins souvent cité que le Pactole, est mentionné en tant que fleuve aurifère chez *Virg.*, *Géorg.*, II, 137 : *auro turbidus Hermus*, « l'Hermus dont l'or trouble les eaux ».

<sup>346</sup> Cf. *Cic.*, *Seconde Philippique*, II, 11, 26.

<sup>347</sup> L'Oronte est également cité en II, 23, 21, à côté de l'Euphrate, pour symboliser l'Orient, contrée d'origine d'esclaves ou d'affranchies.

[« Pourquoi te plaît-il, ô ma vie, de venir les cheveux artistement coiffés et de faire bouger les minces plis d'un tissu de Cos ? ou pourquoi arroser ta chevelure de la myrrhe de l'Oronte ? » (Properce, I, 2, 1-3).]

Le Cydnus, quant à lui, est souvent cité en relation avec la production de safran, dont la Cilicie était effectivement l'un des pays d'origine, par exemple chez Ovide lorsqu'il donne aux femmes ce conseil de maquillage :

*Nec pudor est oculos tenui signare fauilla  
uel prope te nato, lucide Cydne, croco.*

[« Et vous ne rougissez pas de marquer le tour des yeux avec de la cendre fine ou avec le safran qui naît sur tes rives, limpide Cydnus » (Ovide, A. A., III, 203-204).]

## L'ÉGYPTE

Les *aquae* de l'Égypte, représentées par le lac Maréotis, par la source du temple d'Ammon et, bien entendu, par le Nil, méritent un développement particulier, même si les Anciens, comme nous l'avons signalé plus haut, considéraient que l'Égypte faisait partie du continent asiatique. Le Nil est sans doute le fleuve exotique plus souvent cité dans la littérature latine et le plus souvent représenté sur les peintures et mosaïques de cette période : il a donné lieu dans les arts figurés, comme on le sait, à un genre spécifique, celui du paysage nilotique, devenu l'un des motifs privilégiés des artistes romains de cette période. Ces représentations se caractérisent par leur pittoresque et par leur exotisme, qui se manifestent par la présence d'une flore et d'une faune typiques – papyrus, ibis, crocodiles ou hippopotames notamment –, auxquelles viennent s'ajouter parfois les signes d'une présence humaine, sous la forme de pygmées ou de personnages à la peau noire, d'éléments d'architecture de type égyptien, de barques de papyrus ou de statues représentant des divinités animales. À ces motifs décoratifs correspondent, dans la littérature, les évocations de certains poètes, qui ont célébré le Nil *papyrifer*<sup>348</sup> ou ses eaux sillonnées par les barques en usage chez les populations riveraines du fleuve, comme les *phaseli* de Virgile :

*Nam qua Pellaei gens fortunata Canopi  
accolit effuso stagnantem flumine Nilum  
et circum pictis uehitur sua rura phaselis.*

[« Là où le peuple fortuné de Canope la Pelléenne habite près de la nappe stagnante formée par le Nil débordé et fait le tour de ses campagnes sur des embarcations peintes... » (Géorg., IV, 286-288)]

Quant à Properce, il évoque, à propos de la bataille d'Actium, un type de barque en usage chez les Égyptiens – la *baris* –, et les *conopia* – sorte de tentures représentées sur l'un des paysages nilotiques de Pompéi – à proximité du nom *Nilus* :

*Scilicet incesti meretrix regina Canopi,  
una Philippeo sanguine adusta nota,  
ausa Ioui nostro latrantem opponere Anubim,  
et Tiberim Nili cogere ferre minas  
Romanamque tubam crepitanti pellere sistro,  
baridos et contis rostra Liburna sequi,*

<sup>348</sup> Ov., *Mét.*, XV, 753 : *perque papyriferi septemflua flumina Nili*, « sur le fleuve aux sept bouches, sur le Nil couvert de papyrus » ; dans les *Tr.*, III, 10, 27, la périphrase *papyrifer amnis* suffit à désigner le Nil : *Ipse papyrifero... non angustior amne*, « L'Hister lui-même [...], aussi large que le fleuve porteur de papyrus ».

*foedaque Tarpeio conopia tendere saxo,  
iura dare et statuas inter et arma Mari !*

[« Ainsi donc, une courtisane, reine de l'impure Canope, principale marque dont soit flétri le sang de Philippe, osa à notre Jupiter opposer l'aboyant Anubis et forcer le Tibre à subir les menaces du Nil, chasser la trompette romaine avec le sistre crépitant, poursuivre les rostres liburnes avec des perches de barques, tendre des toiles sordides sur le rocher tarpéien, et rendre des jugements parmi les statues et les armes de Marius ! » (III, 11, 39-46)]

Nombreux sont les auteurs à considérer le Nil comme le plus grand fleuve connu – Vitruve, à propos du site choisi pour la construction d'Alexandrie, qualifie le Nil d' « immense » – *inmanis*<sup>349</sup> –, non seulement d'ailleurs pour sa longueur, mais aussi pour sa renommée et son rôle dans l'économie et l'histoire de l'Égypte. Son nom revêtait pour les Anciens des connotations prestigieuses, comme le montre par exemple cette exclamation d'Ovide, qui oppose une petite rivière d'Italie aux grands fleuves célébrés dans la fable et dans l'histoire :

*Huis ego, uae ! demens narrabam fluminum amores  
iactasse indigne nomina tanta pudet.  
Nescio quem hunc spectans Acheloon et Inachon amnem  
et potui nomen, Nile, refere tuum !*

[« Et moi, insensé, qui lui racontais – malheur à moi ! – les amours des fleuves ! J'ai honte d'avoir prononcé ces grands noms mal à propos. En regardant ce rien du tout, j'ai pu citer les fleuves Achéloüs, Inachus et ton nom, ô Nil ! » (*Am.*, III, 6, 101-104)]

Plusieurs lieux communs sont fréquemment associés au Nil : celui de ses crues<sup>350</sup> – auquel se rattache celui de la richesse de l'Égypte qui en est la conséquence –, celui de son delta formé par ses sept embouchures, et celui du mystère de ses sources. Un passage de la quatrième *Géorgique*, par lequel Virgile introduit la description du procédé employé par les Égyptiens pour faire naître un nouvel essaim d'abeilles, est particulièrement remarquable dans la mesure où il contient, en l'espace de quelques vers, l'ensemble de ces lieux communs<sup>351</sup> :

*Nam qua Pellaei gens fortunata Canopi  
accolit effuso stagnantem flumine Nilum  
et circum pictis uehitur sua rura phaselis  
quaque pharetratae uicinia Persidis urget,  
et uiridem Aegyptum nigra fecundat harena  
et diuersa ruens septem discurrit in ora  
usque coloratis amnis deuexus ab Indis*<sup>352</sup>.

[« Là où le peuple fortuné de Canope la Pelléenne habite près de la nappe stagnante formée par le Nil débordé et fait le tour de ses campagnes sur des embarcations peintes, là où le fleuve serré de près par le voisinage des Perses porteurs de carquois féconde la verdoyante Égypte d'un noir limon et se précipite pour se diviser en sept bouches divergentes, après être descendu depuis le pays des Indiens basanés... » (*Géorgiques*, IV, 286-293)]

<sup>349</sup> *De l'arch.*, II, *Préface*, 4. À ce titre, Hygin lui donne une place au sein des constellations : cf. *L'astr.*, II, 32 : *Hunc alii Nilum, complures etiam Oceanum esse dixerunt. Qui autem Nilum uolunt uocari, propter magnitudinem eius et utilitatem aequissimum esse demonstrant*, « C'est, pour les uns, le Nil, mais pour beaucoup aussi l'Océan. Les partisans de l'appellation de Nil en expliquent la parfaite justesse par sa grandeur et son utilité ».

<sup>350</sup> Sur les crues du Nil, voir notamment Plin., *N. H.*, XVIII, 167-170, à propos de la culture du blé.

<sup>351</sup> On peut y ajouter aussi la remarque du v. 289 sur le fait que le Nil est une frontière qui sépare l'Afrique de l'Asie, cette dernière étant symbolisée par une allusion aux Perses.

<sup>352</sup> Voir aussi Ov., *Am.*, III, 6, 39-42 ; *Mét.*, V, 187-189.

Le passage le plus ancien – après Ennius peut-être<sup>353</sup> – et le plus long consacré aux crues du Nil se trouve chez Lucrèce, dans les vers 712 à 737 du chant V du *De rerum natura*, où le fait est cité à titre d'exemple servant à démontrer que certains phénomènes peuvent admettre plusieurs explications. Avant d'énumérer les diverses hypothèses proposées par la science<sup>354</sup>, le poète présente les débordements estivaux du fleuve comme un exemple unique :

*Nilus in aestatem crescit campisque redundat  
unicus in terris, Aegypti totius amnis.  
Is rigat Aegyptum medium per saepe calorem*<sup>355</sup>.

[« Seul entre tous les fleuves de la terre, le Nil, qui baigne l'Égypte tout entière, grossit avec les progrès de l'été et déborde alors dans les campagnes. [Il] inonde régulièrement l'Égypte pendant la pleine chaleur » (VI, 712-714).]

Pour J. Dangel, ce passage de Lucrèce fait partie « des détails sociologiques [...], géologiques, climatiques et médicaux » qui apparaissent à cette époque dans la littérature latine, « même s'ils ne sont que la forme rapportée de traités grecs sur les *Θαυμάσια*. » Elle cite encore, parmi les *mirabilia* relatés par Lucrèce à propos de l'Égypte, les sources du Nil – en VI, 712 –, ou une maladie spécifique de cette région, l'éléphantiasis – en VI, 1114<sup>356</sup>.

Ce *topos* des crues du Nil apparaît ensuite chez de nombreux auteurs, qui y trouvent une occasion d'introduire des noms relatifs à l'Égypte et évocateurs d'exotisme. Ainsi Virgile décrit de manière frappante la marche de l'armée des Italiens par le biais d'une comparaison associant deux des plus grands fleuves connus, le Gange et le Nil, choisis sans doute pour leur prestige exotique et pour l'image de puissance que suggèrent leurs crues déjà si célèbres :

*ceu septem surgens sedatis amnibus altus  
per tacitum Ganges aut pingui flumine Nilus  
cum refluit campis et iam se condidit alueo.*

[« On dirait le Gange aux silencieuses profondeurs, s'enflant des sept fleuves qu'il apaise, ou le Nil aux eaux nourricières quand il reflue, quittant les plaines, et s'est déjà retiré entre ses bords » (*Én.*, IX, 29-32).]

Ovide rapporte quant à lui une fable similaire à celle que raconte Virgile à propos des abeilles, et peut-être d'origine égyptienne :

*Sic ubi deseruit madidos septemfluis agros  
Nilus et antiquo sua flumina reddidit alueo  
aetherioque recens exarsit sidere limus,  
plurima cultores uersis animalia glaebis*

<sup>353</sup> Dans l'une ou plusieurs de ses œuvres, Ennius aurait évoqué le Nil, qu'il appelle *Melo*. Cf. Servius, *ad Aen.*, I, 741 (*Ennius dicit Nilum Melonem uocari, Atlantem uero Telamonem*, « Ennius dit que le Nil s'appelle *Melo*, et le mont Atlas *Telamo* » (trad. personnelle)). Il aurait aussi parlé du mécanisme de ses crues, cf. Ennius, *Varia incertae sedis*, frg. 32 Warmington, *R. O. L.*, t. I, p. 444-445 (*Schol. ad Lucan.*, X, 249-52) : *Ennius haec de Nilo ait, quod per aestatem sol ab inferioribus aquam supra reuocet et hinc eo tempore Nilus increscat*, « Ennius dit ceci à propos du Nil : durant l'été, le soleil ramène l'eau des parties inférieures jusqu'à la surface, et c'est pour cela qu'en cette saison le Nil entre en crue » (trad. personnelle).

<sup>354</sup> Voir en VI, 720, la mention des aquilons qui, parce qu'ils remontent le Nil en été, causent selon Lucrèce la crue du Nil.

<sup>355</sup> Sur l'expression *unicus in terris*, cf. A. Ernout & L. Robin, *Commentaire exégétique et critique*, qui rappellent à propos du v. 713 que ce caractère unique du Nil est signalé aussi chez Sén., *N. Q.*, III, 1, 2 : *Nilum interim seponemus a turba, propriae naturae ac singularis*, alors que les Anciens savaient pourtant que d'autres fleuves connaissaient des débordements analogues, comme le Gange (cf. Virg., *Én.*, IX, 29 et Plin., *N. H.* VI, 18, 65) ou l'Euphrate (*N. H.* V, 26, 90).

<sup>356</sup> « L'Asie des poètes latins... », p. 186.

*inueniunt et in his quaedam modo coepta per ipsum  
nascendi spatium, quaedam imperfecta suisque  
trunca uident numeris et eodem in corpore saepe  
altera pars uiuit, rudis est pars altera tellus*<sup>357</sup>.

[« ... Ainsi, quand le Nil aux sept embouchures a quitté les champs inondés et ramené ses flots dans leur ancien lit, quand le soleil chauffe le limon récent, les cultivateurs, en retournant la glèbe, y trouvent un grand nombre d'animaux, certains à peine ébauchés, d'autres imparfaits, d'autres avec une partie vivante et l'autre encore une terre informe. » (Ov., *Mét.*, I, 422-429)]

Il arrive souvent qu'à ce *topos* de la crue du Nil soit associé celui de la fertilité de l'Égypte et de la richesse de ses campagnes, dues, comme les Anciens le savaient, aux alluvions déposées par les eaux du fleuve lors de ses débordements. Cicéron signale cette particularité dans son traité *De la nature des dieux* :

*Aegyptum Nilus inrigat et cum tota aestate obrutam oppletamque tenuit tum recedit mollitosque et oblimatos agros ad serendum relinquit*<sup>358</sup>.

[« Le Nil arrose l'Égypte et, après l'avoir, pendant toute la saison, couverte de ses crues, il se retire et laisse les champs humides et préparés pour les semailles » (*De natura deorum*, II, 52, 130).]

Selon Vitruve, d'ailleurs, la fertilité des bords du Nil aurait en partie déterminé le choix du site de la future Alexandrie<sup>359</sup>. Les poètes augustéens ont aussi célébré le grand fleuve égyptien : Virgile évoque le « noir limon », qui fertilise « la verdoyante Égypte » :

*et uiridem Aegyptum nigra fecundat harena*<sup>360</sup> ;

[« [Là où le fleuve...] féconde la verdoyante Égypte d'un noir limon » (*Géorg.*, IV, 290)]

et Ovide, dans un passage des *Amours*, qualifie le Nil de *diues*<sup>361</sup>. Mais c'est chez Tibulle que le fleuve est le plus longuement célébré, dans la septième élégie du livre I, consacrée à la gloire et à l'action militaire et organisatrice de M. Valerius Messalla Corvinus ; on y trouve un long développement sur l'Égypte et en particulier sur le Nil, ce fleuve dont les eaux abondent en été :

*... arentes cum findit Sirius agros,  
fertilis aestiua Nilus abundet aqua.*

[« [Dirai-je comment], quand Sirius fend la terre altérée, le Nil fertilisant a, bien qu'en été, de l'eau en abondance ? » (I, 7, 21-22)]

<sup>357</sup> Les débordements du Nil sont encore évoqués chez Hor., *Od.*, III, 3, 48 ; *Man.*, III, 271-273 ; III, 634 ; IV, 751-752.

<sup>358</sup> Le fleuve égyptien est cité par le stoïcien Balbus comme un argument destiné à soutenir son exposé sur le finalisme, et l'intervention dans le monde d'une nature intelligente ; il cite, immédiatement après ces lignes, l'Euphrate en Mésopotamie et l'Indus en Inde, qui produisent le même phénomène et procurent aux hommes les mêmes ressources vitales (*ibid.*, §§ 130-131).

<sup>359</sup> Voir, au début du livre II, l'histoire de l'architecte Dinocrate et de son rôle auprès d'Alexandre le Grand à propos de la construction d'Alexandrie (*Préface*, 4).

<sup>360</sup> Dans la *Satire Ménippée* intitulée *ΚΟΣΜΟΤΟΡΥΝΗ* (*La cuillère à pot cosmique*), Varron semble également faire allusion au limon du Nil lorsqu'il qualifie les eaux du fleuve de « noires » ; voir le frg. (226) Cèbe : « *atque / Aegypti fluctus quam lauit amne aquilo, / saeuus ubi posuit Neptuni filius urbem* », « ... et que le flot du Nil baigne de ses eaux brunes, là où le cruel fils de Neptune fonda la ville... » Sur l'adjectif rare *aquilus*, voir le commentaire de J.-P. Cèbe, p. 1065 : « les Latins disaient couramment « noire » (*atra*) l'eau des fleuves ou de la mer ; d'autre part, Varron pensait probablement, en écrivant ce mot, aux crues du Nil qui répandaient sur la campagne un flot trouble, limoneux. »

<sup>361</sup> *Am.*, III, 6, 39. Germanicus, dans *Les Phénomènes d'Aratos*, présentera le Delta du Nil comme un remarquable don de la nature et de la divinité (v. 234-236).

Le poète lui adresse un véritable hymne, dans lequel il évoque ses crues et le culte que lui voue l'Égypte tout entière :

*Nile pater, quanam possim te dicere causa  
aut quibus in terris occuluisse caput ?  
Te propter nullos tellus tua postulat imbres,  
arida nec pluuiio supplicat herba Ioui.  
Te canit atque suum pubes miratur Osirim  
barbara, Memphiten plangere docta bouem.*

[« Nil, ô père, pourrais-je dire pour quelle raison et en quelle région tu as caché ta source ? Grâce à toi, le sol que tu arroses ne réclame pas l'eau du ciel, et l'herbe desséchée n'implore pas Jupiter qui distribue les pluies. C'est toi que chante et que vénère, avec son Osiris, ce peuple barbare, instruit à pleurer le bœuf de Memphis. » (Tibulle, I, 7, 23-28).]

Le delta du Nil fait l'objet, dans de nombreux passages, d'un autre *topos*, celui du fleuve aux sept embouchures<sup>362</sup>. On trouve pour la première fois chez Catulle, à propos du Nil, l'épithète *septemgeminus*<sup>363</sup>, un néologisme uniquement appliqué à ce fleuve :

*... quae septemgeminus colorat  
Aequora Nilus*<sup>364</sup>.

[« ... dans les flots que colore le Nil sept fois lui-même » (Catulle, 11, 7-8, trad. H. Bardon, éd. Latomus).]

Ovide emploie, de manière similaire, les épithètes *septemfluvius* et *septemplex*, à plusieurs reprises dans ses *Métamorphoses*<sup>365</sup>, et ce *topos* du delta apparaît dans de nombreux passages de la littérature augustéenne<sup>366</sup>.

Les auteurs de cette période se sont même interrogés sur les mystérieuses sources du Nil, dont l'emplacement était encore inconnu dans l'Antiquité<sup>367</sup>, mais que certaines hypothèses situaient déjà dans la lointaine Éthiopie. Lucrèce, dans le long passage évoqué plus haut, proposait cette explication :

*Ille ex aestifera parti uenit amnis ab austro,  
inter nigra uirum percocto saecla colore  
exoriens penitus media ab regione diei.*

[« Le Nil au contraire sort de la zone torride située du côté de l'Auster ; c'est parmi les races noires, au teint brûlé par le soleil, qu'il prend sa source au loin, dans les profondeurs du midi. » (VI, 721-723)]

La même hypothèse réapparaît quelques vers plus loin à propos des crues :

<sup>362</sup> Cf. Plin., II, 201, qui cite le delta du Nil comme preuve de la formation de nouvelles terres par les alluvions fluviales ; cf. également V, 128 ; XIII, 69 sq. ; XXV, 13.

<sup>363</sup> Cette épithète semble calquée sur le grec, cf. C. J. Fordyce, *Catullus. Commentary*, p. 126 : « the Nile is ἐπτάρους in Aeschylus (fr. 300 N.) ἐπτάρουος in Moschus (2. 51). »

<sup>364</sup> Le même adjectif sera repris ensuite par Virg., *Én.*, VI, 800 : *et septemgeminis turbant trepida ostia Nili*, « et du septuple Nil les bouches s'effraient et se troublent ».

<sup>365</sup> *Mét.*, I, 422-423 ; V, 187-189 ; XV, 753.

<sup>366</sup> Virg., *Géorg.*, IV, 291 ; Prop., II, 1, 31-32 ; Ov., *Hér.*, XIV, 107-108 ; *Am.*, II, 13, 9-10 ; III, 6, 39 ; *Mét.*, II, 255-256 ; V, 323-324 ; IX, 773-774 ; Man., 273-274.

<sup>367</sup> Cf. Hor., *Od.*, IV, 14, 45-46 : ... *fontium qui celat origines / Nilusque et Hister...*, « le Nil et l'Ister, qui cachent l'origine de leurs sources » ; Ov., *Am.*, III, 6, 39-40 : ... *Nilus, / qui patriam tantae tam bene celat aquae*, « Le Nil, [...] qui [...] cache si bien l'origine de ses eaux puissantes... » ; *Mét.*, II, 254-255 : *Nilus in extremum fugit perterritus orbem / occulitque caput, quod adhuc latet*, « Le Nil épouvanté s'enfuit au bout de l'univers et y cache sa source, que nous ne connaissons pas encore ». Cf. Sén., *Nat. quaest.*, IV, 1.

*Forsitan Aethiopum penitus de montibus altis  
crescat, ubi in campos albas descendere ningues  
tabificis subigit radiis sol omnia lustrans.*

[« Peut-être enfin est-ce au fond des hautes montagnes d'Éthiopie que se forme la crue, lorsque descendent dans les plaines les blanches neiges que le soleil qui éclaire toutes choses fait fondre à la chaleur de ses rayons. » (VI, 735-737)]

C'est peut-être, d'ailleurs, à cette origine éthiopienne que se réfère l'allusion érudite aux chutes du Nil et à un lieu nommé *Catadupa* que l'on trouve dans le *Songe de Scipion* :

*Hoc sonitu oppletae aures hominum obsurduerunt ; nec est ullus hebetior sensus in uobis, sicut, ubi Nilus ad illa quae Catadupa nominantur praecipitat ex altissimis montibus, ea gens quae illum locum adcolit propter magnitudinem sonitus sensu audiendi caret*<sup>368</sup>.

[« C'est parce qu'elles étaient continuellement remplies de ce bruit que les oreilles humaines y sont devenues sourdes ; aucun de vos sens n'est plus émoussé que celui-là ; ainsi, à l'endroit nommé « les Catadupa », où le Nil se précipite du haut de montagnes très élevées, le peuple qui habite aux environs est privé du sens de l'ouïe, à cause de l'intensité du bruit. » (Cic., *De Rep.*, VI, 18, 19)]

À l'époque augustéenne, Virgile se serait quant à lui fait l'écho d'une idée ancienne, entretenue par la géographie toujours approximative des fables et des poèmes homériques, selon laquelle le Nil prendrait sa source en Inde ; c'est ainsi que s'expliquerait, d'après J. André, l'expression *Indi colorati* de la quatrième *Géorgique* :

*et diuersa ruens septem discurrit in ora  
usque coloratis amnis deuexus ab Indis.*

[« [Là où le Nil] se précipite pour se diviser en sept bouches divergentes, après être descendu depuis le pays des Indiens basanés. (*Géorg.*, IV, 292-293)]

À propos de ces *Indi colorati*, que Virgile situe vers les sources du Nil, J. André rappelle le succès antique de cette idée d'une origine indienne du Nil : « Artaxerxès Ochos croyait que le Nil était un fleuve indien, Alexandre a cru voir dans l'Hydaspe et l'Akésinès le Haut-Nil, et Callisthène prétendait avoir trouvé le Nil en Inde<sup>369</sup>. » Virgile aurait repris cette idée, en dépit de l'infirmité de toutes ces hypothèses : « Même si l'erreur est reconnue, la légende demeure. Malgré le veto des historiens, des géographes et des géologues, l'Atlantide continue d'enchanter les esprits. Le mythe est pour le poète parfois plus proche, plus vivant même que la réalité. L'origine mystérieuse du père des fleuves sur les terres les plus lointaines avait plus de charme que sa naissance chez les Nubiens crépus dont Rome faisait ses esclaves<sup>370</sup>. » J. André rappelle d'autre part que « la tradition poétique avait consacré l'identité des Éthiopiens et des Indiens » et que « la complexité des légendes entretenait cette croyance<sup>371</sup>. »

---

<sup>368</sup> « Catadupa [...] est la cataracte qui se trouve assez loin au-dessus d'Assouan. On n'avait pu l'approcher, d'où l'exagération sur ce que l'on ne connaissait pas. Aristote (*De caelo*, 2, 9, 290 b, 12 sqq.) dit : c'est parce que cette musique atteint continuellement nos oreilles que nous ne l'entendons pas. Pline (*Nat.* 6, 181) parle aussi de la surdité que le fracas des eaux avait fini par causer aux habitants du voisinage, des Perses, qu'on avait déplacés là (cf. Hérodote, 2, 17). Ce dont des dires colportés par des nomades et des marchands. » (E. Bréguet, note 3, p. 111)

<sup>369</sup> *Virgile et les Indiens*, p. 159-163.

<sup>370</sup> *Ibid.*, p. 160-161.

<sup>371</sup> *Ibid.*, p. 161.

Vitruve semble être le seul à proposer, à la même époque, la curieuse hypothèse localisant en Maurétanie les sources du Nil, et dans laquelle il faut peut-être voir, comme le suggère L. Callebat, une intention politique<sup>372</sup> :

... *Maurusia, quam nostri Mauretiam appellant, ex monte Atlante Dyris, qui ortus ex septentrionali regione, progreditur per occidentem ad lacum Eptagonum et mutato nomine dicitur Agger, deinde ex lacu Eptabolo sub montes desertos subterfluens per meridiana loca manat et influit in Paludem quae appellatur, circumcingit Meroen, quod est Aethiopum meridianorum regnum, ab hisque paludibus se circumagens per flumina Astansobam et Astoboam et alia plura peruenit per montes ad cataractam, ab eoque se praecipitans per septentrionalem peruenit inter Elephantida et Suenen Thebaicosque in Aegyptum campos et ibi Nilus appellatur. Ex Mauretania autem caput Nili profluere ex eo maxime cognoscitur, quod ex altera parte montis Atlantis sunt alia capita item profluentia ad occidentem Oceanum, ibique nascuntur ichneumones, crocodili, aliae similes bestiarum pisciumque naturae praeter hippopotamos<sup>373</sup>.*

[« [...] en Maurusie, que nous appelons Maurétanie, le Dyris, issu de l'Atlas, qui prenant naissance dans une zone septentrionale s'achemine au travers des régions occidentales jusqu'au lac Eptagonus où il change son nom pour celui d'Agger, puis à partir du lac Eptabolus enfouit son cours au pied de monts désertiques, se répand au travers des régions méridionales, fait pénétrer son cours dans ce que l'on appelle le Marais, encerclé Méroé, royaume de l'Éthiopie méridionale, puis, au sortir de ces marais, déroulant ses méandres au long de l'Astansobas, de l'Astoboas et de plusieurs autres fleuves, parvient en traversant des montagnes jusqu'à la Cataracte et de là, s'élançant à travers des régions septentrionales, parvient entre Éléphantis et Syène, et dans les campagnes thébaines d'Égypte où il prend le nom de Nil. Que la Maurétanie, d'autre part, voie jaillir la source du Nil, est attesté surtout par le fait que de l'autre côté de l'Atlas se rencontrent pareillement d'autres sources qui s'écoulent vers l'Océan occidental et que naissent là les ichneumons, les crocodiles et autres espèces semblables d'animaux et de poissons, sans compter les hippopotames. » (*De l'arch.*, VIII, 2, 6-7)]

Le Nil est, évidemment, l'élément naturel le plus emblématique de l'Égypte : il représente donc, assez souvent, l'Égypte tout entière<sup>374</sup>, et surtout l'Égypte vaincue par Octavien à la bataille d'Actium, comme dans ce passage de la troisième *Géorgique* où Virgile, imaginant des jeux célébrés en l'honneur du prince, décrit un changement de décor au théâtre, où le Nil apparaît comme le symbole même de l'Égypte vaincue :

... *hic undantem bello magnumque fluentem  
Nilum ac nauali surgentis aere columnas<sup>375</sup>.*

[« [Sur les battants de la porte je représenterai] le cours puissant du Nil agité par les vaisseaux de guerre, et les colonnes érigées avec le bronze des navires » (*Géorg.*, III, 28-29).]

<sup>372</sup> Sur cette théorie localisant les sources du Nil à l'Ouest, en Maurétanie, et sur les termes géographiques cités dans ce passage de Vitruve, voir l'*Introduction* (p. XXI-XII) de L. Callebat et les notes correspondant à ce passage dans son *Commentaire* du livre VIII, p. 78 sq. ; voir surtout la n. 12 au § II, 6, qui examine les différentes origines de la théorie des sources occidentales du Nil et les commentaires auxquels elle a donné lieu chez les auteurs (cf. les références à Hés., *Théog.*, 338 ; Hér., II, 21 ; Strab., XVII, 3, 3 ; Plin., V, 51), et la n. 1 au § II, 7 concernant l'argument fondé sur la faune, dû à Juba. Cette théorie aurait été développée, en partie, par le roi Juba, pour des raisons multiples (notamment ethnographiques, politiques et religieuses).

<sup>373</sup> La question des sources du Nil sera encore d'actualité à l'époque suivante : voir par ex., chez Sén., *N. Q.*, VI, 8, 4, l'allusion à l'expédition envoyée par Néron à la recherche des origines du fleuve.

<sup>374</sup> Voir par ex. Man., IV, 601.

<sup>375</sup> Les colonnes mentionnées ici sont celles qu'éleva Octavien avec les éperons des navires ennemis à la suite de sa victoire sur Antoine et Cléopâtre.

Le Nil est souvent personnifié, en effet, dans les passages célébrant les victoires romaines sur l'Égypte, et notamment lorsqu'il s'agit de rappeler la bataille d'Actium<sup>376</sup>. Dans ce même contexte, Propertius qualifie le Nil de *timidus*, « effrayé<sup>377</sup> » ou imagine le fleuve conduit à Rome comme prisonnier :

*... aut canerem Aegyptum et Nilum, cum attractus in urbem  
septem captiuis debilis ibat aquis*<sup>378</sup> ;

[« [Car chaque fois que] je chanterais [...] l'Égypte et le Nil quand il était sans forces entraîné vers Rome avec ses sept bras captifs. » (II, 1, 31-32)]

quant à Virgile, dans la célèbre description du bouclier d'Énée du livre VIII de l'*Énéide*, où figure une représentation du combat naval, il semble attribuer au Nil le rôle d'un véritable acteur, en même temps que celui de symbole même de l'Égypte et des Égyptiens :

*contra autem magno maerentem corpore Nilum  
pandentemque sinus et tota ueste uocantem  
caeruleum in gremium latebrosaue flumina uictos,*

[« [...] Et en face, le Nil, son grand corps abattu de douleur, déployant les plis de sa robe et appelant dans son giron azuré, dans les cachettes de ses canaux, les vaincus. » (VIII, 711-713)]

Dans un tout autre contexte, le Nil est encore cité chez Ovide comme le symbole de l'Égypte et de sa civilisation, à propos des chants égyptiens à la mode au temps d'Auguste :

*Et... Niliacis carmina lusa modis*<sup>379</sup>,

[« Que [les femmes] répètent [...] des chants du Nil avec leur rythme » (Ov., A. A., III, 318)]

ou à l'occasion du récit de la légende d'Io, devenue Isis à son arrivée en Égypte, dans les *Métamorphoses* :

*Vltimus inmenso restabas, Nile, labori*<sup>380</sup>.

[« Tu devais être, ô Nil, l'extrême limite de ses immenses fatigues. » (Ov., *Mét.*, I, 728)]

Signalons enfin qu'en dehors de son fleuve, l'Égypte est encore célébrée pour son lac Maréotis, proche d'Alexandrie, dont les vignobles étaient fameux dans l'Antiquité<sup>381</sup>, et pour l'oasis d'Ammon<sup>382</sup>, mentionnée chez de nombreux auteurs en raison surtout d'une particularité que les Anciens classaient parmi les *mirabilia aquarum* ; elle est décrite, par exemple, chez Lucrèce :

*Esse apud Hammonis fanum fons luce diurna  
frigidus, et calidus nocturno tempore fertur.  
Hunc homines fontem nimis admirantur...*

---

<sup>376</sup> Prop., III, 11, 42 et 51.

<sup>377</sup> Prop., III, 11, 42 et 51.

<sup>378</sup> Voir aussi Hor., *Od.*, IV, 14, 45-46 : *te fontium qui celsa origines / Nilusque et Hister...*, « [Ils t'obéissent,] le Nil et l'Ister, qui cachent l'origine de leurs sources. »

<sup>379</sup> Voir aussi *Tr.*, I, 2, 80.

<sup>380</sup> Comme dans ces deux vers d'Ovide, l'évocation de la légende d'Isis a donné aux auteurs l'occasion de développer un exotisme lié à l'Égypte, à sa géographie et à son peuple. Le Nil, bien sûr, est évoqué dans ce contexte, par ex. en *Mét.*, IX, 773-774 ; voir aussi Prop., II, 28, 17-18 et II, 33, 3-4.

<sup>381</sup> Voir par ex. Virg., *Géorg.*, II, 91.

<sup>382</sup> Il existait un temple d'Ammon situé dans une oasis du désert libyen (auj. l'oasis de Siouah) ; il abritait un oracle célèbre dans tout le monde antique, le dieu égyptien ayant été identifié avec Zeus et Jupiter. Ce lieu est notamment lié à l'épisode, déjà évoqué plus haut, de la tempête de sable qui causa la mort des soldats perses envoyés par Cambyse contre l'oasis d'Ammon.

[« Il y a, dit-on, près du temple d’Ammon une fontaine froide tant que brille le jour, et chaude au temps de la nuit. C’est pour les hommes un grand sujet d’émerveillement... » (VI, 848-850)]

et dans les *Métamorphoses* d’Ovide :

... *Medio tua, corniger Ammon,  
unda die gelida est ortuque obituque calescit*<sup>383</sup>.

[« Ta source, ô Ammon, ô dieu armé de cornes, est glacée au milieu du jour, chaude quand il se lève et quand il s’en va » (*Mét.*, XV, 309-310).]

## LES FLEUVES D’AFRIQUE ET D’ESPAGNE

Beaucoup moins souvent cités que les *aquae* de l’Orient, les fleuves d’Afrique sont, pour la plupart, mentionnés en rapport avec des événements historiques. C’est notamment le cas du Bagrada, qui joue un rôle dans le célèbre épisode relatant le combat que dut mener Atilius Régulus contre un serpent monstrueux ; le *topos* du fleuve exotique rejoint ici celui du serpent africain, dont il sera plus longuement question plus bas.

Le Cinyps, un cours d’eau de la Libye Tripolitaine coulant entre les deux Syrtes et se jetant dans la mer à l’est de Leptis Magna, est un autre de ces fleuves emblématiques de cette partie de l’Afrique – il a d’ailleurs donné son nom à une région marécageuse productrice de lin<sup>384</sup>, la Cinyphie – voire du continent africain tout entier<sup>385</sup>. Il est lui aussi associé aux serpents d’Afrique dans de nombreux passages<sup>386</sup>. La mention du Cinyps est en général porteuse de connotations négatives, liées aux images évoquées par l’Afrique : celle des terres désertiques de ce continent, peuplées de serpents venimeux, et celle de la barbarie. Ce *topos* négatif est par exemple exploité chez Ovide, et plus particulièrement dans son *Contre Ibis*, où la Cinyphie est métaphoriquement présentée comme le lieu de naissance d’Ibis<sup>387</sup> :

*Qui simul impura matris prolapsus ab aluo  
Cinyphiam foedo corpore pressit humum.*

[« À peine eut-il glissé du ventre impur de sa mère et foulé de son corps affreux la terre de Cinyphie... » (*Contre Ibis*, 221-222)]

En Espagne, le Tage, tout comme les deux fleuves lydiens dont il a été question plus haut, était célébré par les Anciens comme un fleuve aurifère, et le *topos* de l’or charrié dans ses eaux avait acquis une dimension proverbiale. La première mention du fleuve aurifère espagnol se rencontre chez Catulle, qui, dans son invective contre Mamurra, fait référence aux opérations menées par César en Lusitanie :

*Paterna prima lancinata sunt bona ;  
secunda praeda Pontica ; inde tertia  
Hibera, quam scit amnis aurifer Tagus*<sup>388</sup>.

<sup>383</sup> Sur cette source, voir aussi Hyg., *L’astr.*, II, 20, 3 (qui attribue à Bacchus, conquérant de l’Afrique, la construction du temple d’Ammon) ; Plin., V, 31 ; II, 228 et le commentaire de J. Beaujeu, p. 260.

<sup>384</sup> Cf. Grattius, *Cyn.*, 34-35.

<sup>385</sup> Virg., *Géorg.*, III, 311-313 (*Cinyphii... hirci*, le bouc du Cinyps) ; Ov., *Mét.*, V, 124 ; XV, 755 ; *Ibis*, 281-282 (*a duce Cinyphio*, « par le général Cinyphien », où l’adjectif *Cinyphius* est mis pour *Poenus*).

<sup>386</sup> Ov., *Mét.*, VII, 271-272, etc.

<sup>387</sup> Sur les problèmes posés par le supposé lieu de naissance d’Ibis, situé par Ovide en Cinyphie, voir J. André, *Introduction*, p. XVII sq. Voir aussi, dans les *Mét.*, XV, 756, l’épithète *Cinyphius* attribuée au roi Juba de Numidie, vaincu par César à Thapsus.

<sup>388</sup> Sur le contexte de ce passage, voir C. J. Fordyce, *Catullus. Commentary*, p. 163 : « the mention of the Tagus [...] makes it clear that the reference is to the campaign which Caesar conducted in Lusitania as propraetor of Hispania Ulterior in

[« Les biens de son père furent le premier plat ; le deuxième : le butin du Pont ; puis le troisième : celui de l'Ibérie, et le Tage aux ondes aurifères le sait bien. » (Catulle, 29, 17-20, trad. H. Bardon, éd. Latomus).]

Il est ensuite célébré par Ovide, où il apparaît en tant que symbole de richesse :

*Cedant carminibus reges regumque triumphis,  
cedat et auriferi ripa benigna Tagi*<sup>389</sup>.

[« Que les rois, que les triomphes des rois cèdent donc le pas à la poésie ! Qu'elles le cèdent aussi, les rives opulentes du Tage qui roule de l'or ! » (*Am.*, I, 15, 33-34)]

Ce grand fleuve symbolise évidemment l'Espagne, comme dans le passage de Catulle que nous venons de citer ; la même valeur emblématique peut aussi être octroyée à l'Èbre, déjà célébré dans les *Origines* de Caton, où le nom du fleuve apparaît sans doute pour la première fois dans la littérature latine :

*Fluuium Hiberum ; is oritur ex Cantabris, magnus atque pulcher, pisculentus.*

[« Le fleuve Èbre : il prend sa source dans les Cantabres, il est grand et beau, poissonneux. » (livre VII, frg. 5 Chassignet)]

## LES FLEUVES DU NORD DE L'EUROPE

Les *topoi* concernant les fleuves de la Gaule et de la Germanie – le Rhin, la Saône, et le Rhône notamment<sup>390</sup> –, sont souvent liés, eux aussi, aux campagnes romaines dans ces régions. Ils apparaissent tantôt comme des fleuves du nord, tantôt comme des fleuves de l'Occident, selon le point de vue adopté ; quelques passages témoignent cependant de la persistance des anciennes représentations grecques au sujet de l'Hespérie – les contrées « du couchant » –, englobant de façon imprécise l'Italie, la Gaule, l'Espagne, comme la description de la catastrophe déclenchée par Phaéthon chez Ovide :

*Fors eadem... siccat  
Hesperios... amnes Rhenum Rhodanumque Padumque,  
cuique fuit rerum promissa potentia, Thybrim.*

[« La même catastrophe met à sec, [...] en Hespérie, le Rhin, le Rhône, le Pô et le fleuve à qui fut promis l'empire du monde, le Tibre » (*Mét.*, II, 257-259).]

De même, certains auteurs latins ont conservé l'ancien nom d'« Éridan » – qui chez les Grecs était un fleuve mal identifié, voire mythique, des confins nordiques<sup>391</sup> –, pour désigner le Pô, qui revêt dès lors, surtout lorsqu'il apparaît dans un contexte mythologique, une certaine couleur exotique<sup>392</sup>.

---

61 B. C. : for the wealth which it brought to him and his troops cf. Plut., *Caes.* 12 [...]. The gold deposits in the Tagus [...] were a spectacular side-line in the mineral wealth of the Iberian peninsula ; the mines there were the main source of Rome's gold supply for centuries. »

<sup>389</sup> Voir aussi *Mét.*, II, 251, *quodque suo Tagus amne uehit, fluit ignibus aurum*, « l'or que le Tage charrie dans son lit coule, fondu par les flammes », image hyperbolique destinée à montrer l'ampleur du désastre causé par le passage de Phaéthon sur le char du Soleil.

<sup>390</sup> Sur la connaissance qu'avaient les Anciens du Rhin et du Rhône, voir le *Commentaire* de L. Callebaut au livre VIII de Vitruve, *De l'arch.*, p. 77.

<sup>391</sup> Voir P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 145. Hér., III, 115 rapporte, sans y ajouter foi, que l'Éridan est un fleuve qui va se jeter dans la mer septentrionale, d'où viendrait l'ambre. Voir aussi P.-M. Duval, *La Gaule...*, t. I, p. 173 (à propos d'Hés., *Théog.*, 338), qui signale, parmi les différentes identifications géographiques de l'Éridan, le Pô, le Rhône, mais aussi l'Èbre et l'Elbe.

<sup>392</sup> Virg., *Géorg.*, IV, 371-373 cite l'Éridan parmi les fleuves jaillissant des profondeurs de la terre vers la surface terrestre ; cf. aussi Man., IV, 610. Nous verrons que l'Éridan est associé à la production de l'ambre, par l'intermédiaire,

Le Rhin est cité tantôt comme un fleuve de la Gaule, tantôt comme un fleuve de Germanie ; la même imprécision affecte la Saône et, parfois, le Rhône. Il semble que l'on doive la première mention du Rhin dans la littérature latine<sup>393</sup> à Catulle, qui, dans le poème 11, fait allusion aux campagnes de César de 55 avant J.-C. en citant les Alpes, les Bretons et le Rhin qu'il qualifie de *Gallicus*, « gaulois ». Tous ces noms évoquent des contrées lointaines dans lesquelles ses amis Furius et Aurélius n'hésiteraient pas à suivre Catulle :

*Siue trans altas gradietur Alpes,  
Caesaris uisens monimenta magni,  
Gallicum Rhenum, horribilesque ulti-  
mosque Britannos.*

[« Traverserait-il les hautes Alpes, pour contempler les trophées du grand César, le Rhin gaulois, et, hirsutes, les Bretons du bout du monde. » (Catulle, 11, 9-12)]

À la même époque, Cicéron, dans son discours *Contre Pison* prononcé en 55<sup>394</sup>, considère le Rhin comme un rempart de l'Italie, au même titre que les Alpes, dans un passage qui, selon P. Grimal, laisse penser que l'orateur avait eu connaissance du franchissement du Rhin par César<sup>395</sup> :

*cuius ego imperium..., non Rheni fossam, gurgitibus illis redundantem, Germanorum immanissimis gentibus obicio et oppono.*

[« Je considère que c'est le commandement [qu'exerce César] [...] et non le fossé du Rhin, aux gouffres bouillonnants, qui arrête les tribus tout à fait barbares des Germains. » (*Contre Pison*, XXXIII, 81)]

Mais c'est dans le livre IV de la *Guerre des Gaules* de César que l'on trouve les premières descriptions du Rhin, atteint durant cette campagne de l'été 55, le second passage du Rhin, en 53, n'étant que brièvement évoqué en VI, 9, 1-3. Au chapitre X figure tout d'abord un court exposé géographique sur le cours de la Meuse – *Mosa*<sup>396</sup> – puis sur celui du Rhin. Ce rapide *excursus* mentionne plusieurs noms de peuples, l'existence de différents bras « formant des îles nombreuses et immenses » – *multis ingentibusque insulis effectis*<sup>397</sup> – et, pour finir, introduit une notation ethnographique concernant les peuples, extrêmement sauvages et primitifs, vivant aux embouchures du fleuve<sup>398</sup>. À partir du chapitre XVI, le Rhin est de nouveau au centre du récit, César ayant décidé de passer le Rhin en vue d'une expédition en Germanie. Dans ce passage, le fleuve est cité pour son rôle symbolique de frontière entre la Gaule et la Germanie, et son franchissement est présenté, derrière le style toujours apparemment neutre de l'auteur, comme un défi, un exploit, une avancée sans précédent vers le monde exotique, dangereux et effrayant, des peuples germains.

Par la suite, le Rhin semble avoir donné lieu, en littérature, à un véritable *topos* épique ou élégiaque, si l'on en croit les témoignages apportés par Horace ou Virgile sur les œuvres perdues de deux poètes, C. Cornélius Gallus et M. Furius Bibaculus de Crémone. Dans ses *Satires*, Horace se

---

notamment, de la légende des Héliades, sœurs de Phaéthon (cf. Ov., *Mét.*, II, 323-324, où l'Éridan apparaît également comme un fleuve d'Occident, opposé à l'Éthiopie natale de Phaéthon).

<sup>393</sup> Cf. C. J. Fordyce, *Catullus. Commentary*, p. 127.

<sup>394</sup> Sur la date de ce discours, voir P. Grimal, *Introduction au Contre Pison*, Paris, C.U.F., 1966, p. 7-9.

<sup>395</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>396</sup> *B. G.*, IV, 10, 1-2. Sur les contradictions géographiques de ce passage, qui proviennent soit de César lui-même soit de sa source, voir la n. *ad loc.* de L.-A. Constans, p. 103-104, et M. Rambaud, « L'espace dans le récit césarien », p. 114.

<sup>397</sup> *B. G.*, IV, 10, 3-4. Sur les marais de la Germanie, et le tracé incertain des côtes de l'Océan nordique, voir aussi Man., III, 633-634 ; IV, 795-796 ; Luc., I, 409 sq. et Tac., *Annales*, II, 5, 3.

<sup>398</sup> *B. G.*, IV, 10, 5.

moque de ce dernier, auquel il attribue le surnom d'*Alpinus*, et de la description du Rhin à laquelle il se serait livré dans un poème consacré à la guerre des Gaules :

*Turgidus Alpinus iugulat dum Memnona dumque  
defingit Rheni luteum caput...*<sup>399</sup>

[« Tandis qu'Alpinus l'enflé égorge Memnon, tandis qu'il modèle la tête limoneuse du Rhin... »  
(*Sat.*, I, 10, 36-37)]

Horace cite encore le Rhin comme faisant partie des lieux communs descriptifs du genre épique dans son *Art poétique* :

*... lucus et ara Dianae  
et properantis aquae per amoenos ambitus agros  
aut flumen Rhenum aut pluuius describitur arcus.*

[« On nous décrit le bois sacré et l'autel de Diane, les sinuosités d'une eau qui se hâte à travers une campagne riante, ou bien le Rhin ou l'arc-en-ciel. » (v. 16-18)]

Quant au poète C. Cornélius Gallus, un poète augustéen qui fut sans doute le premier des élégiaques latins, il aurait inspiré, selon H. Bardon<sup>400</sup> et E. de Saint-Denis<sup>401</sup>, la dixième *Bucolique* de Virgile, dont les vers 46-49 auraient été directement empruntés à Gallus ; or ces vers font allusion, comme nous l'avons signalé plus haut à propos des *exotica* climatiques, aux « frimas du Rhin » *frigora Rheni*<sup>402</sup>. À la même époque, les fleuves de l'Occident – la Saône, le Rhône, la Garonne et la Loire – sont également cités chez Tibulle, dans l'élégie, déjà évoquée plus haut, composée à la gloire de M. Valérius Messalla Corvinus, et dans laquelle le poète célèbre son triomphe sur les peuples d'Aquitaine<sup>403</sup> :

*Non sine me est tibi partus honos : Tarbella Pyrene  
testis et Oceani litora Santonici,  
testis Arar Rhodanusque celer magnusque Garunna,  
Carnutis et flauis caerulea lympa Liger*<sup>404</sup>.

[« J'étais avec toi quand tu méritas cet honneur : les Pyrénées des Tarbelles en sont témoins, et les rivages de l'océan des Santons ; témoin la Saône et le Rhône rapide et la vaste Garonne, et la Loire, onde bleue du Carnute blond » (Tibulle, I, 7, 9-12).]

On peut ajouter à cette liste des fleuves du nord de l'Europe le Timave<sup>405</sup>, un fleuve qui sépare l'Istrie de la Dalmatie et qui apparaît dans les textes littéraires de l'époque augustéenne, en rapport avec la

<sup>399</sup> Sur ce poète raillé par Horace pour son alexandrinisme, voir la note 3, p. 105-106, de F. Villeneuve dans l'éd. des Belles Lettres des *Satires*.

<sup>400</sup> H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, t. II, p. 38-41.

<sup>401</sup> E. de Saint-Denis (*Notice de la X<sup>e</sup> Bucolique*, p. 95-96) précise en effet que cette églogue a été composée, en 37 av. J.-C., par Virgile en l'honneur de Cornélius Gallus, dont la maîtresse avait suivi un officier de l'armée d'Agrippa sur les bords du Rhin : « [Virgile] a peut-être [...] voulu attirer l'attention du grand public sur les élégies de son ami, sur ses quatre livres d'*Amours*. Servius note à propos du vers 46 que « tous ces vers sont de Gallus » [...]. Sans reproduire des passages entiers de Gallus, Virgile a pu procéder par allusions, suivant une habitude chère aux Latins qui ne s'attachaient guère à citer avec exactitude. »

<sup>402</sup> Virg., *Buc.*, X, 46-49.

<sup>403</sup> Tib., I, 7, 3-4 et II, 1, 33.

<sup>404</sup> À l'époque augustéenne, le Rhône figure également au livre XXI de Tite-Live, qui décrit le passage du fleuve par les armées carthagoises, en 218, comme l'un des exploits d'Hannibal (XXI, chap. 26-28 ; voir notamment, en 28, 5-12, la longue description de la traversée du Rhône par les éléphants, et XXI, 30, 5).

<sup>405</sup> Sur le Timave, voir le *Commentaire* de L. Callebaut au livre VIII de Vitruve, *De l'arch.*, p. 77-78.

campagne menée par Pollion contre les *Parthini*. Virgile le nomme, dans la huitième *Bucolique*<sup>406</sup>, dans l'éloge qu'il dédie au personnage :

*Tu mihi seu magni superas iam saxa Timai,  
siue oram Illyrici legis aequoris, en erit umquam  
ille dies, mihi cum liceat tua dicere facta ?  
En erit ut liceat totum mihi ferre per orbem  
sola Sophoclea tua carmina digna cothurno ?*<sup>407</sup> ;

[« Ô toi, soit que déjà tu franchisses les roches du grand Timave, soit que tu longes les bords de la mer illyrienne, viendra-t-il jamais le jour où je pourrai dire tes hauts faits ? le jour où je pourrai célébrer dans le monde entier tes vers, les seuls dignes du cothurne de Sophocle ? (*Buc.*, VIII, 6-10)]

puis dans l'*Énéide*, où le futur théâtre des campagnes augustéennes est évoqué à travers l'histoire d'Anténor qui, après la prise de Troie, serait parvenu avec ses fils jusqu'au nord de l'Italie, et serait donc l'ancêtre du peuple des Vénètes<sup>408</sup> :

*Antenor potuit mediis elapsus Achiuis  
Illyricos penetrare sinus atque intima tutus  
regna Liburnorum et fontem superare Timai,  
unde per ora nouem uasto cum murmure montis  
it mare proruptum et pelago premit arua sonanti.*

[« Anténor, échappé d'entre les Achéens, n'a-t-il pu pénétrer aux golfes de l'Illyrie, border sans péril les plus retirés des royaumes liburnes, la source même du Timave d'où par neuf bouches, au vaste grondement de la montagne, il va, mer impétueuse, et presse les campagnes de flots retentissants. » (*Virgile, Énéide*, I, 242-246)]

Le Rhin, la Saône et Rhône, quand ils ne représentent pas les contrées occidentales dans leurs ensemble – comme c'est le cas parfois dans les passages reflétant l'ancienne conception grecque du monde<sup>409</sup> –, évoquent tantôt la Gaule, tantôt la Germanie. Le « Rhin gaulois » – *Gallicus Rhenus* – de Catulle, cité plus haut, suffisait déjà, à lui seul, à désigner la Gaule au moment où la campagne césarienne était d'actualité<sup>410</sup> ; il représente en revanche la Germanie dans les vers de la X<sup>e</sup> *Bucolique* où Virgile aurait paraphrasé son ami Cornélius Gallus. Ailleurs chez Virgile, c'est la Saône qui tient ce rôle, en raison des représentations géographiques plus ou moins imprécises que l'on se faisait de ces contrées<sup>411</sup> ; dans l'une des *Odes* d'Horace, c'est le Rhône qui est cité en tant que fleuve emblématique de la Gaule ou de l'Occident :

*... me peritus  
discet Hiber Rhodanique potor,*

[« Ils apprendront en connaisseurs mes chants, l'Hibère et l'homme que le Rhône abreuve. » (*Hor., Od.*, II, 20, 19-20)]

<sup>406</sup> Sur le contexte de la VIII<sup>e</sup> *Bucolique*, voir la *Notice* d'E. de Saint-Denis, qui rappelle que cette pièce « a été écrite pour Pollion, au moment où, vainqueur des Parthines, il revenait à Rome pour y célébrer son triomphe ; or cette cérémonie eut lieu le 25 octobre 39 avant J. C. ».

<sup>407</sup> Voir aussi *Géorg.*, III, 475.

<sup>408</sup> Sur ce personnage, voir P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 37-38.

<sup>409</sup> Cf. par ex. *Ov., F.*, IV, 571-572, à propos des errances de Cérès à travers le monde et jusqu'aux confins, à la recherche de sa fille : *Nunc adit Hesperios, Rhenum Rhodanumque Padumque / teque, future parens, Thybri, potentis aquae*, « Maintenant [Cérès] gagne, à l'ouest, le Rhin, le Rhône et le Pô, ainsi que toi, Tibre, futur père d'un fleuve puissant. »

<sup>410</sup> *Catul.*, 11, 11.

<sup>411</sup> Voir le passage cité *supra* (*Virg., Buc.*, I, 59-63), et, à propos de l'assimilation de la Saône à un fleuve de Germanie, la note d'E. de Saint-Denis correspondante.

Les fleuves de la Gaule et de la Germanie, en tant que symboles de l'Occident ou du Nord, ont été personnifiés, comme certains grands fleuves d'Orient évoqués plus haut. Sur le bouclier d'Énée décrit par Virgile figure en effet le « Rhin à deux cornes », « *Rhenus... bicornis*<sup>412</sup> », aux côtés des peuples orientaux, africains, et nord-occidentaux ; et le fleuve apparaît effectivement sous la figure d'un général vaincu dans les *Fastes* d'Ovide, au moment de la paix consécutive au triomphe remporté par Germanicus sur les Germains, le 26 mai 17 après J.-C. :

*Pax erat et, uestri, Germanice, causa triumphii,  
tradiderat famulas iam tibi Rhenus aquas*<sup>413</sup>.

[« La paix régnait et, origine de votre triomphe, Germanicus, le Rhin t'avait livré ses eaux soumises. » (Ovide, *Fastes*, I, 285-286)]

## LA SCYTHIE ET LA THRACE

Il reste à évoquer les fleuves de Scythie et de Thrace, qui sont souvent associés, comme nous l'avons déjà signalé, aux représentations des confins nordiques ou orientaux de l'*orbis terrarum*, ainsi qu'aux lieux communs relatifs au climat froid régnant sur ces contrées du nord-est<sup>414</sup> ; certains d'entre eux jouent également un rôle important dans des fables dont la popularité a rendu leurs noms célèbres et a fait d'eux des éléments emblématiques de ces contrées. Ainsi le Phase<sup>415</sup> est souvent mentionné en tant que symbole de la Colchide et peut rappeler à lui seul le personnage et la légende de Médée. Son nom est parfois cité, par métonymie, pour désigner le pays de Médée ; cet usage est fréquent chez les poètes désireux d'évoquer certains épisodes de l'histoire d'Argo, comme Catulle :

*... per undas  
Phasidos ad fluctus et fines Aeetaeos,*

[« [Argo nagea] vers les flots du Phase et le pays d'Éétès. » (Catulle, 64, 2-3)]

mais aussi Propertius :

*Namque ferunt olim Pagasae naualibus Argon  
egressam longe Phasidos isse uiam,  
et iam praeteritis labentem Athamantidos undis  
Mysorum scopulis applicuisse ratem,*

[« Car on dit que jadis l'Argo sorti des chantiers de Pagase s'éloigna sur la longue route du Phase et, glissant déjà sur l'onde, après avoir dépassé les eaux de la fille d'Athamas, aborda aux rochers de Mysie. » (I, 20, 17-20)]

ou encore Ovide,

*contigerant rapidas limosi Phasidos undas*<sup>416</sup>.

---

<sup>412</sup> Virg., *Én.*, VIII, 727.

<sup>413</sup> Cf. aussi Ov., *Tr.*, IV, 2, 41-42, décrivant le futur triomphe de Tibère sur les Germains et *Pont.*, III, 4, 107-108.

<sup>414</sup> Voir les références au Borysthène (*Prop.*, II, 7a, 17-18), à l'Hèbre thrace (*Virg.*, *Buc.*, X, 65), au Strymon, au Tanaïs et à l'Oxus citées plus haut.

<sup>415</sup> Sur ce fleuve, et la connaissance qu'en avaient les Anciens, voir le *Commentaire* de L. Callebaut au livre VIII de Vitruve, *De l'arch.*, p. 76. Chez Virg., *Géorg.*, IV, 367, le Phase est cité parmi les fleuves les plus célèbres de la légende, jaillissant des profondeurs de la terre vers la surface terrestre, observés par le berger Aristée depuis la demeure souterraine de sa mère Cyréné, dans les eaux du fleuve Pénée.

<sup>416</sup> Voir aussi *Hér.*, VI, 105-108, où le Tanaïs et le Phase sont mentionnés en relation avec Médée, ou encore XII, 9-10. Voir aussi, par ex., *Man.*, *Astr.*, IV, 517 ; V, 44-45.

[« [Les compagnons de Jason] avaient enfin atteint les eaux rapides du Phase limoneux. »  
(Ovide, *Mét.*, VII, 6)]

Le nom de ce fleuve, en tant que symbole de la Colchide, entre également dans de nombreuses périphrases désignant Médée – à laquelle Ovide applique à maintes reprises le surnom de *Phasias*, « la femme du Phase<sup>417</sup> » – ou a servi à forger des adjectifs dérivés qualifiant les herbes employées par la sorcière de Colchide lors de ses pratiques magiques :

*Quid te Phasiacae iuuerunt gramina terrae,  
cum cuperes patria, Colchi, manere domo ?*<sup>418</sup>

[« Que t'ont servi les plantes du Phase, princesse de Colchide, quand tu souhaitais de rester dans la demeure de ton père ? » (Ovide, *Remèdes à l'amour*, 261-262)]

Les fleuves de Thrace – le Strymon, l'Hèbre, l'Hister et le Danube<sup>419</sup> –, souvent mentionnés à propos des Amazones, de Bacchus ou d'Orphée, sont devenus, sous l'influence principale, sans doute, de ces fables célèbres, les symboles de toute cette région. Les emplois métonymiques ou symboliques de ces noms de fleuves sont nombreux, que ce soit en référence à la mythologie, comme dans la périphrase *Strymoniae matres* d'Ovide pour désigner les Bacchantes de Thrace<sup>420</sup>, ou dans d'autres contextes ; l'Hister est ainsi nommé, dans ce passage de la seconde *Géorgique*, comme l'emblème du pays des Daces et des Gètes :

*Illum non populi fascas, non purpura regum  
flexit et infidos agitans discordia fratres  
aut coniurato descendens Dacus ab Histro ;  
non res Romanae perituraque regna*<sup>421</sup> ;

[« Celui-là ne se laisse émouvoir ni par les faisceaux que donne le peuple, ni par la pourpre des rois, ni par la discorde qui met aux prises des frères sans foi, ni par le Dace qui descend de l'Ister conjuré, ni par les affaires de Rome et le sort des royaumes destinés à périr. » (Virgile, *Géorgiques*, II, 495-498)]

Il en est de même dans les poèmes d'exil d'Ovide, où le nom de l'Hister apparaît fréquemment, notamment lorsqu'il s'agit de suggérer la sauvagerie de ce lieu situé aux confins du monde connu, et les rigueurs du climat :

*Sed dedimus poenas Scythicique in finibus Histri  
ille pharetrati lusor Amoris abest*<sup>422</sup>.

[« Mais j'ai expié, et le chantre de l'Amour porteur de carquois est au loin sur la frontière de l'Hister scythe. » (*Tr.*, V, 1, 21-22)]

<sup>417</sup> Voir par ex. Ov., *A. A.*, I, 103 : *Phasias*, « la magicienne du Phase » ; *Mét.*, VII, 298, etc.

<sup>418</sup> Cf. aussi Ov., *Ibis*, 603, à propos de la couronne empoisonnée offerte par Médée à la nouvelle épouse de Jason, Créuse, fille du roi de Corinthe Créon (*Phasiaca... corona*, « la couronne du Phase ») ou *Mét.*, VII, 394-395.

<sup>419</sup> Il semble que Salluste, au livre III de ses *Histoires*, décrivait la région de l'Hister et du Danube ; voir le frg. 79 Maurenbrecher (58 McGushin) et le commentaire de P. McGushin, p. 109 ; voir aussi le frg. 80 Maurenbrecher (59 McGushin) et le commentaire de P. McGushin, p. 110, t. II. Hister et Danube sont souvent confondus : cf. Ov., *Pont.*, I, 8, 11 : ... *ripae uicina binominis Histri*, « Près de la rive de l'Hister au double nom » et Strab., VII, 3, 13.

<sup>420</sup> *Ibis*, 599-600.

<sup>421</sup> Les Daces ont souvent menacé Rome d'une invasion, avec leurs voisins et alliés, les Gètes ; les Gètes furent soumis partiellement par Crassus en 29. L'Hister est encore cité comme l'emblème des contrées nordiques et de la « Scythie » dans la III<sup>e</sup> *Géorgique* (III, 350) ; voir aussi Hor., *Od.*, IV, 14, 45-46 ; IV, 15, 21.

<sup>422</sup> Voir aussi II, 189 ; IV, 10, 119-120 ; en III, 10, 27-34, le poète décrit l'Hister gelé en hiver ; V, 7, 1-2. Sur la valeur emblématique de l'Hister ou du Danube, cf. aussi *Pont.*, I, 5, 63 ; II, 4, 1 ; III, 2, 44 ; III, 3, 25-26 ; III, 5, 1-2 ; IV, 2, 38 ; IV, 6, 45 ; IV, 7, 19 ; IV, 9, 75-80 ; IV, 10, 22.

Le poète parle également, à plusieurs reprises, de l'Hister – ou du Danube – en tant que fleuve immense pouvant rivaliser avec le Nil pour ce qui concerne la longueur, la largeur et le nombre de « bras »<sup>423</sup>, et en tant que frontière entre l'Empire et le domaine de la barbarie :

*Ciziges et Colchi Metereaue turba Getaeque  
Danuuii mediis uix prohibentur aquis*<sup>424</sup>.

[« Des Ciziges, des Colchidiens, des hordes de Métères et des Gètes, à peine les eaux du Danube me séparent et me protègent » (*Tristes*, II, 191-192).]

Ailleurs, ce rôle emblématique est attribué à l'Hèbre ou au Tanaïs, comme dans ce passage du *Panegyrique de Messalla* dans lequel l'auteur célèbre les futures victoires du consul dans ces régions :

... *Hebrus Tanaisque Getas rigat atque Magynos*<sup>425</sup>,

[« [Les pays] des Gètes et des Magins qu'arrosent l'Èbre et le Tanaïs » (v. 146)]

ou encore au Strymon<sup>426</sup>, dont le nom est souvent associé, par métonymie, aux grues de Thrace, comme dans cette comparaison de Virgile :

*Clamore ad sidera tollunt  
Dardanidae e muris, spes addita suscitatur iras,  
tela manu iaciunt, quales sub nubibus atris  
Strymoniae dant signa grues atque aethera tranant  
cum sonitu fugiuntque Notos clamore secundo*<sup>427</sup>.

[« Les Dardanides, de leurs murs, poussent un cri vers les astres, le renfort de l'espoir réveille leurs fureurs, ils jettent leurs traits à pleins bras. Telles, au-dessous des nuées sombres, les grues du Strymon lancent leurs signaux, nagent bruyamment parmi l'éther, fuient devant les Notus avec des cris heureux » (*Énéide*, X, 262-266).]

Le Strymon est également cité, assez souvent, en rapport avec les Amazones, tout comme le Thermodon dont il a été question plus haut à propos de la localisation imprécise du pays habité par ces femmes guerrières ; c'est le cas, par exemple, au chant XI de l'*Énéide*, où l'évocation des grues du Strymon éveille le souvenir des Amazones de Thrace, auxquelles la jeune guerrière Camille est ainsi implicitement comparée :

*Tela manu iam tum tenera puerilia torsit / et fundam tereti circum caput egit habena /  
Strymoniamque gruem aut album deiecit olorem.*

[« Dès lors, d'une main encore tendre, elle lança des traits d'enfant, fit tournoyer bien haut la souple courroie d'une fronde, abattit la grue du Strymon ou le cygne blanc. » (XI, 578-580)]

<sup>423</sup> Cf. *Tr.*, II, 189 ; V, 7, 2 ; *Pont.*, IV, 10, 57-58.

<sup>424</sup> Cf. aussi *Tr.*, II, 203 ; III, 10, 7-8.

<sup>425</sup> Le Tanaïs est également cité chez Hor., *Od.*, III, 4, 35-36, en tant que fleuve emblématique du pays des Gélons ; en III, 10, 1, il symbolise la Scythie, de même qu'en III, 29, 25-28 et IV, 15, 24. Voir aussi Ov., *Tr.*, III, 4b, 3.

<sup>426</sup> Le Strymon apparaît comme un symbole de la Thrace dans de nombreux passages (par ex. Ov., *Mét.*, II, 257 ; *Tr.*, V, 3, 21-22 ; Grattius, *Cyn.*, 523.

<sup>427</sup> On trouve dans les *Géorg.*, I, 118-121, une autre allusion à ces grues, en dehors de tout contexte exotique ou mythologique : ces oiseaux, lors de leur migration automnale vers le sud, seraient responsables de dégâts dans les champs italiens.

## 2. Les éléments du relief

À l'instar des cours d'eau, les montagnes, elles aussi personnifiées et divinisées dans la fable<sup>428</sup>, font partie des éléments naturels les plus fréquemment mentionnés dans les textes latins de cette période. Si les sommets de la Grèce, des régions environnantes et même de l'Italie impressionnaient les Anciens par leur hauteur ou par le caractère hostile de la nature et du climat montagnards, les montagnes situées aux confins du monde connu ou dans les contrées lointaines de l'Orient ou de l'Occident étaient, *a fortiori*, un objet de fantasmes pour les esprits antiques ; elles apparaissent soit de manière isolée, soit dans des accumulations qui mêlent les sommets célèbres du monde grec et ceux des pays exotiques encore auréolés de mystère ou de crainte, comme dans ce passage des *Métamorphoses* d'Ovide décrivant les ravages causés par le char du Soleil, conduit par Phaéthon, sur les forêts et les montagnes du monde entier :

*... Silvae cum montibus ardent,  
ardet Athos Taurusque Cilix et Tmolus et Oete  
et tum sicca, prius creberrima fontibus, Ide  
uirgineusque Helicon et nondum Oeagrius Haemus.  
Ardet in immensum geminatis ignibus Aetne  
Parnasusque biceps et Eryx et Cynthus et Othrys  
et tandem niuibus Rhodope caritura Mimasque  
Dindymaque et Mycale natusque ad sacra Cithaeron.  
Nec prosunt Scythiae sua frigora ; Caucasus ardet  
Ossaque cum Pindo maiorque ambobus Olympus  
aeriaeque Alpes et nubifer Appenninus<sup>429</sup>.*

[« Des forêts brûlent avec les montagnes ; on voit brûler l'Athos, le Taurus de Cilicie, le Tmolus, l'Œta, l'Ida aride ce jour-là, mais jusqu'alors arrosé par de nombreuses sources, l'Hélicon, séjour des vierges divines, l'Hémus, qui n'était pas encore la montagne d'Œagre ; on voit brûler l'Etna, dont les feux, doublés de ceux du ciel, forment un brasier démesuré, le Parnasse aux deux têtes, l'Éryx, le Cynthe, l'Othrys, le Rhodope près d'être dépouillé de ses neiges, le Mimas, le Dindyme, le Mycale et le Cithéron, destiné au culte d'un dieu. La Scythie n'est pas défendue par ses frimas ; on voit brûler le Caucase et aussi l'Ossa avec le Pinde, l'Olympe, plus élevé que l'un et l'autre, les Alpes aux cimes aériennes et l'Apennin couronné de nuages. » (Ovide, *Métamorphoses*, II, 216-226)]

Comme on peut le percevoir déjà dans ces vers, les chaînes de montagnes, et plus particulièrement celles qui concernent les contrées lointaines, sont associées à des images évoquant l'altitude, la sauvagerie de la végétation, ou la rudesse du climat montagnard : dans l'imaginaire latin, le Caucase et les monts Riphées seront ainsi associés aux glaces et aux frimas de la Scythie, l'Ida de Phrygie à la fraîcheur de ses sources, et la chaîne des Alpes à la hauteur de ses cimes. D'autre part, tout comme les

<sup>428</sup> Ainsi, comme on l'a vu, l'image du mont Atlas, dans la description de Virg., *Én.*, IV, 246 sq., est encore empreinte de mythologie, et Ov., *Mét.*, VI, 87-89 rappelle la légende selon laquelle le Rhodope et l'Hémus, en Thrace, sont des mortels changés en montagnes pour avoir voulu se faire rendre un culte, sous les noms de Junon et Jupiter (voir P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 172, art. « Haemos »). D'autre part, c'est sans doute l'aspect majestueux et effrayant des hautes montagnes qui a fait que certains poètes ont pu donner à des personnages des noms de montagnes : par ex. Virg., *Én.*, II, 339, 394 sq., donne le nom de *Rhipheus* à un guerrier troyen, et Ov., *Mét.*, XII, 352 attribue le même nom à un Centaure.

<sup>429</sup> Aux sommets célébrés par les légendes grecques s'ajoutent parfois, chez les poètes latins, les montagnes italiennes, qui, aux côtés de ces noms grecs prestigieux, acquièrent elles aussi une dimension poétique : l'Apennin, cité à la fin de l'énumération d'Ovide, est également présent dans une comparaison de Virgile, à côté de l'Éryx et de l'Athos (*Én.*, XII, 697-703).

fleuves auxquels elles sont parfois associées, ces montagnes sont souvent citées pour symboliser toute une région, voire un continent entier.

Les grandes plaines, comme celles de la Mésopotamie ou de la Lydie, ont également été célébrées dans la littérature antique, mais elles sont principalement associées aux images de fertilité caractérisant certaines contrées exotiques, en particulier orientales : il en sera donc question ultérieurement, à propos des productions.

## LES MONTAGNES DE L'ORIENT, DE L'INDE À LA « SCYTHIE » ET À LA THRACE

Les chaînes de montagnes de l'Asie, en raison, à la fois, de leur situation lointaine et de la réputation d'inaccessibilité qui caractérise en général les sommets, semblent avoir été assez mal connues, et donc tout à fait propres à susciter l'imaginaire antique et à donner lieu à des *exotica* littéraires. On a évoqué plus haut la montagne de Nysa, que certaines traditions situaient en Inde et qui, par sa localisation et ses liens avec certains épisodes de la légende dionysiaque, est évidemment empreinte d'exotisme : son nom évoque, à lui seul, le cortège bacchique et les manifestations les plus excessives de son culte.

En « Scythie », les monts Riphées et les chaînes montagneuses que les Anciens désignaient par le terme souvent imprécis de *Caucasus* représentent, comme on l'a vu, les confins de l'*orbis terrarum* en direction du nord et de l'est, et servent souvent à évoquer les rigueurs du climat qui caractérise les pays « du Nord ». Le Caucase symbolise également la solitude et l'hostilité d'une nature inhabitable, sauvage, désertée par les hommes ou peuplée de nations parmi les plus barbares. Lorsque Virgile, dans ses *Géorgiques*, passe en revue les productions de chaque pays, en fonction de la nature du sol et du climat, le nom de *Caucasus* fait naître des images de forêts stériles – *steriles silvae* –, battues par les vents, utiles cependant pour le bois qu'elles procurent aux hommes :

*Ipsae Caucasio steriles in uertice silvae,  
quas animosi Euri assidue franguntque feruntque,  
dant alios aliae fetus ; dant utile lignum,  
nauigiis pinos, domibus cedrosque cupressosque*<sup>430</sup>.

[« Même au sommet du Caucase les forêts sans fruits, que les souffles violents de l'Eurus fracassent et emportent sans cesse, donnent des produits divers, donnent un bois utile : des pins pour les navires, du cèdre et des cyprès pour les maisons » (Virgile, *Géorgiques*, II, 440-443).]

Dans d'autres passages, le nom de *Caucasus* évoque plutôt l'image de roches abruptes ; c'est le cas, par exemple, dans cette métaphore par laquelle Didon exprime son ressentiment à l'égard d'Énée qui la quitte, et où l'image de la montagne hostile se joint à un autre *topos* exotique, celui de la tigresse d'Hyrcanie :

*Nec tibi diua parens generis nec Dardanus auctor,  
perfide, sed duris genuit te cautibus horrens  
Caucasus Hyrcanaeque admorunt ubera tigres.*

[« Non, une déesse n'est pas ta mère et Dardanus n'est pas l'auteur de ta race, perfide, mais du chaos de ses roches le dur Caucase t'a engendré et les tigresses d'Hyrcanie t'ont donné leur lait. » (Virg., *Én.*, IV, 365-367).]

---

<sup>430</sup> Sur le thème des forêts caucasiennes, voir aussi Prop. (I, 14, v. 6) *quantis Caucasus arboribus*, « des arbres aussi pressés que sur le Caucase ».

À deux reprises, dans ses *Odes* et dans ses *Épodes*, Horace qualifie le Caucase d'*inhospitalis*<sup>431</sup> ; au thème de l'hostilité de la nature, Ovide ajoute encore celui de la barbarie des populations supposées vivre sur le Caucase :

*Sed non Caucasea doceo de rupe puellas*<sup>432</sup>.

[« Mais mes leçons ne s'adressent pas aux filles qui vivent sur les rochers du Caucase » (Ov., *Art d'aimer*, III, 195).]

Les mêmes *topoi* s'appliquent encore au Taurus, entre la Cilicie et la Cappadoce, souvent célébré pour ses forêts, comme dans cette comparaison de Catulle :

*Nam uelut in summo quatientem brachia Tauro  
quercum aut conigeram sudanti cortice pinum  
indomitus turbo contorquens flamine robur  
eruit (illa procul radicitus exturbata  
prona cadit, late cacumen it obuia frangens),  
sic domito saeuum prostrauit corpore Theseus  
nequiquam uanis iactantem cornua uentis,*

[« Oui, tels au sommet du Taurus un chêne agitant ses bras ou un pin conifère à la suintante écorce, quand le tourbillon indompté du vent tord leurs troncs, les déracine (l'arbre, au loin arraché jusqu'à la souche, s'incline et tombe ; sur un large espace, sa cime brise ce qu'elle rencontre), ainsi le monstre dompté fut abattu par Thésée, et vainement frappait de ses cornes les vents insaisissables. » (Catulle, 64, 104-111)]

ou, comme le fait Tibulle, pour ses hauts sommets :

*An... canam...*

...

*quantus et aetherio contingens uertice nubes  
frigidus intonsos Taurus alat Cilicas ?*

[« Ou bien est-ce [...] que je chanterai la hauteur du Taurus dont la cime glacée s'élève dans les nues et qui nourrit les Ciliciens aux longs cheveux ? » (Tibulle, I, 7, 13-16)]

D'autres montagnes de l'Asie sont plus particulièrement citées en rapport avec les productions exotiques de la région dont elles sont les symboles. Ainsi le Corycus, une montagne de Cilicie – c'était aussi le nom d'une ville et d'un bois situés à proximité<sup>433</sup> – est souvent associé au safran, que cette contrée d'Asie Mineure exportait vers les marchés antiques<sup>434</sup>. Le Mont Cytore, en Paphlagonie, au bord de la Mer Noire, était couvert de buis, et célèbre, pour cette raison, dans l'Antiquité<sup>435</sup>. Catulle, dans l'énumération des voyages de son *phaselus* le long des côtes grecques et asiatiques, célèbre déjà, en forgeant le néologisme *buxifer*, le « Cytore porteur de buis », lieu de naissance du canot :

<sup>431</sup> Cf. Hor., *Épod.*, I, 2, où l'image du Caucase s'allie à celle des cimes alpines, tout aussi hostiles (*inhospitalem... Caucasum*, « le Caucase inhospitalier ») et *Od.*, I, 22, 6-7 (*per inhospitalem / Caucasum*, « à travers le Caucase inhospitalier »).

<sup>432</sup> Au v. suivant, Ovide ajoute encore l'image du Caïque, fleuve d'Asie qui, ici, symbolise également la barbarie : *Quaeque bibant undas, Myse Caice, tuas*, « ou [à celles] qui boivent tes eaux, Caïque de Mysie ». Le *topos* des montagnes de Scythie est encore présent chez Manil., IV, 753 : *Taurus habet Scythiae montes...*, « Le Taureau règne sur les montagnes de la Scythie » (trad. Pingré).

<sup>433</sup> Cf. Sall., *Hist.*, II, frg. 81 Maurenbrecher (63 McGushin) : *Iter uertit ad Corycum urbem inclitam portu atque nemore*, « Il se dirigea vers la ville de Corycus, célèbre par son port et par son bois » (trad. personnelle). Le nom de la ville de Corycus semble avoir été, lui aussi, emblématique de la Cilicie, si l'on en croit une expression de Virgile, *Corycius senex*, désignant le vieillard de Tarente cité dans les *Géorgiques*, qui était d'origine cilicienne (IV, 125-128).

<sup>434</sup> Hor., *Sat.*, II, 4, 68 cite le safran du Corycus comme ingrédient d'une sauce.

<sup>435</sup> Cf. Plin., XVI, 28, 71.

... *Ponticum sinum,*  
*ubi iste post phaselus antea fuit*  
*comata silua ; nam Cytorio in iugo*  
*loquente saepe sibilum edidit coma.*  
*Amastri Pontica et Cytore buxifer,*  
*Tibi haec fuisse et esse cognitissima*  
*Ait phaselus...*<sup>436</sup>

[« [...] le farouche golfe du Pont, où, devenu ensuite canot, il a été d'abord forêt chevelue : car sur la crête de Cytore il fit souvent retentir le sifflement de sa chevelure parlante. Amastris la Pontique, et toi, Cytore porteur de buis, le canot affirme que ceci te fut, et t'est, bien connu... » (Catulle, 4, 9-15)]

Dans ses *Géorgiques*, Virgile célébrera lui aussi les bois du Cytore :

*Et iuuat undantem buxo spectare Cytorum,*

[« C'est un plaisir aussi de regarder le Cytore ondoyer sous le buis. » (Virg., *Géorg.*, II, 437)]

et les poètes utilisent volontiers l'épithète exotique *Cytoriacus* pour qualifier les divers objets d'usage courant, notamment les peignes, que l'on fabriquait avec le buis :

*saepe Cytoriaco deducit pectine crines*<sup>437</sup>.

[« Souvent [Salmacis] démêle ses cheveux avec un peigne du Cytore » (Ov., *Mét.*, IV, 311).]

Le Tmolus – ou Timolus –, en Lydie<sup>438</sup>, est fréquemment cité en référence aux vignobles célèbres qui naissaient sur ses pentes<sup>439</sup>, et au culte de Dionysos qui y était pratiqué<sup>440</sup> ; Virgile le mentionne d'ailleurs, dans ses *Géorgiques*, parmi les vignobles les plus estimés du monde antique :

*Sunt et Aminneae uites, firmissima uina,*  
*Tmolius assurgit quibus et rex ipse Phanaeus,*  
*Argitisque minor...*

[« Il y a aussi le cru d'Aminnée, vins pleins de corps, auxquels le Tmolus et même le Phanée, roi des vignobles, rendent les honneurs, et le petit Argitis... » (*Géorg.*, II, 96-98).]

et Ovide dans ses *Métamorphoses* le cite, avec le Pactole, comme élément géographique emblématique de la Lydie, à propos de la légende d'Arachné :

*Huius ut aspicerent opus admirabile saepe*  
*deseruere sui nymphae uineta Timoli,*  
*deseruere suas nymphae Pactolides undas.*

<sup>436</sup> Au v. 11, l'adjectif *Cytorius* désignerait cependant, selon H. Bardon, le port de Cytore, en Paphlagonie, sur le Pont-Euxin (n. 2, p. 38) ; voir aussi C. J. Fordyce, *Catullus. Commentary*, à propos du v. 11.

<sup>437</sup> Voir aussi *ibid.*, VI, 132 ; *Catalepton*, X, 10-11.

<sup>438</sup> Sur sa situation géographique, voir la description qu'en fait Ovide (*Mét.*, XI, 150-152).

<sup>439</sup> Voir par ex., chez Virg., *Géorg.*, IV, 380, cette métaphore désignant le vin de Lydie : *cape Maeonii carchesia Bacchi*, « prends ces coupes de Bacchus Méonien » ; Ov., *Pont.*, IV, 15, ... *quot Tmolia terra racemos*, « [aussi nombreux] que les raisins de la terre de Tmolos » et la périphrase employée par l'auteur du *Culex* pour désigner la vigne dans les v. 74-75 : ... *uiridi iam palmite lucens / Tmolia pampineo subter coma uelat amictu*, « l'arbuste du Tmolus, jouant de ses verts sarments, le voile de sa chevelure et le recouvre d'un manteau de pampre » (trad. M. Rat, éd. Garnier). Sur le vin de Tmole, voir aussi Vitr., *De l'arch.*, VIII, 3, 12 ; Plin., V, 110 ; XIV, 74.

<sup>440</sup> Voir par ex. Ov., *Mét.*, XI, 86-87 : *cumque choro meliore sui uineta Timoli / Pactolonque petit...*, « et, suivi d'une troupe moins barbare, [Bacchus] va visiter les vignobles de son cher Timolus et le Pactole » ; F., II, 313 : *Iam Bacchi nemus et Tmoli uineta tenebat*, « Déjà [Omphale] venait d'atteindre le bois de Bacchus et le vignoble du Tmole ».

[« Pour contempler ses ouvrages admirables, souvent les nymphes du Timolus désertèrent leurs vignobles, les nymphes du Pactole désertèrent leurs eaux. » (Ovide, *Métamorphoses*, VI, 14-16)]

Le Tmolus est associé aussi au safran que produisait la Lydie<sup>441</sup> : la première *Géorgique* le cite dans ce contexte, parmi les exemples proposés par le poète pour démontrer que chaque sol possède ses qualités propres et qu'il faut adapter les cultures à sa nature :

*Nonne uides croceos ut Tmolus odores  
... mittit.*

[« Ne vois-tu pas comme le Tmolus nous envoie le safran parfumé ? » (Virgile, *Géorg.*, I, 56)]

Les monts de Phrygie – le Bérécynthe, le Dindyme, le Cybèle, l'Ida et son sommet le Gargaron – sont étroitement liés au culte de Cybèle et à la légende d'Attis qui lui est associée, mais aussi, bien sûr, au cycle épique de Troie. Ces noms semblent évoquer, comme le Taurus ou le Caucase, l'image de hautes forêts et d'une végétation luxuriante : les auteurs évoquent souvent les sources de l'Ida<sup>442</sup> et ses arbres<sup>443</sup>, qu'il s'agisse de pins :

*Troia caeduntur Phrygia pineta securi  
quaeque erat aequoreis utilis arbor aquis ;  
ardua proceris spoliantur Gargara siluis  
innumerasque mihi longa dat Ida trabes<sup>444</sup>,*

[« Sous la hache phrygienne tombent les pinèdes de Troie et tout ce qu'il y a d'arbres utilisables pour naviguer sur la mer. Le Gargare escarpé est dépouillé de ses hautes forêts et le long Ida me donne des poutres sans nombre. » (Ov., *Hér.*, XVI, 107-108)]

ou de cèdres, comme dans cette image d'Ovide, où la couleur d'une chevelure est comparée à celle d'une écorce :

...  
*qualem cliuosae madidis in uallibus Idae  
ardua derepto cortice cedrus habet<sup>445</sup>.*

[« Telle, dans les humides vallées du mont Ida escarpé, la couleur d'un cèdre élancé dont on a enlevé l'écorce » (Ovide, *Amours*, I, 14, 10-12)]

D'autre part, ils symbolisent évidemment Troie, la Phrygie, les Phrygiens – voire les Romains eux-mêmes, en tant que descendants d'Énée – en référence aux poèmes homériques et aux diverses légendes se déroulant dans cette région de l'Asie Mineure.

---

<sup>441</sup> Columelle, III, 8, 4.

<sup>442</sup> Voir par ex. Hor., *Od.*, III, 20, 15-16, qui désigne Ganymède par la périphrase *aquosa / raptus ab Ida*, « l'enfant enlevé de l'humide Ida », où l'adjectif *aquosa* fait sans doute référence aux nombreuses sources présentes sur ce mont ; Ov., *Mét.*, II, 218 ; X, 70-71 ; F., IV, 249 ; VI, 15.

<sup>443</sup> L'Ida est qualifié de *uiridis*, « verdoyant », chez Catul., 63, 30 ; voir aussi 63, v. 52-53, et 70-72 ; Virg., *Én.*, V, 252 : *frondosa... Ida*, « l'Ida plein de feuillages » ; Ov., *Hér.*, XVI, 53 : *nemorosae... Idae*, « de l'Ida boisé » ; F., VI, 327 : *opacae... Idae*, « de l'Ida ombreux ».

<sup>444</sup> Voir aussi, dans l'*Énéide*, les allusions aux pins de l'Ida, dont le bois est notamment utilisé par les Troyens pour la construction de navires (III, 5-6 ; V, 448-449).

<sup>445</sup> Chez Virgile, le Gargare est aussi associé à une nature sauvage, lorsque le poète décrit les ébats des chevaux : *Illas ducit amor trans Gargara transque sonantem / Ascanium...*, « L'amour les entraîne au-delà du Gargare, au-delà du bruyant Ascanius » (*Géorg.*, III, 269-270).

De même, les monts de la Thrace – le Rhodope, l’Hémus ou l’Ismarus –, sont célébrés dans de nombreux textes, pour leur hauteur<sup>446</sup>, ou pour leur nature sauvage, comme dans cette exclamation de Virgile louant la vie champêtre :

... *O ubi campi  
Spercheosque et uirginibus bacchata Lacaenis  
Taugeta ! o qui me gelidis in uallibus Haemi  
sistat et ingenti ramorum protegat umbra !*

[« Oh ! où sont les plaines et le Sperchius et le Taygète parcouru par le cortège bachique des vierges laconiennes ? oh ! qui pourrait m’installer dans les fraîches vallées de l’Hémus, à l’abri d’ombrages immenses ? » (Virgile, *Géorgiques*, II, 486-489)]

Cependant, cette nature peut aussi revêtir les connotations négatives de la roche, de la sauvagerie, comme dans ce passage de la huitième *Bucolique*, lorsque le poète déplore la cruauté de l’amour :

*Nunc scio quid sit Amor : duris in cautibus illum  
aut Tmaros aut Rhodope aut extremi Garamantes  
nec generis nostri puerum nec sanguinis edunt.*

[« Maintenant, je sais ce qu’est l’Amour ; parmi les durs rochers c’est le Tmaros ou le Rhodope ou les Garamantes, au bout du monde, qui lui donnent le jour ; il n’est, cet enfant, ni de notre race ni de notre sang. » (Virg., *Buc.*, VIII, 43-45)]

À l’instar de l’Hèbre, de l’Ister ou du Strymon, ces montagnes sont, dans l’imaginaire antique, des éléments emblématiques de la Thrace ; lorsque Virgile, dans la troisième *Géorgique*, décrit la pratique de la saignée pour soigner la fièvre des ovins, il évoque, à titre de comparaison, les peuples thraces des Bisaltes et des Gélons qui se nourrissent de sang de cheval, et qu’il représente chevauchant sur le Rhodope :

*Bisaltae quo more solent acerque Gelonus,  
cum fugit in Rhodopen atque in deserta Getarum  
et lac concretum cum sanguine potat equino*<sup>447</sup>.

[« Ainsi font couramment les Bisaltes et l’infatigable Gélon, lorsque, fuyant sur le Rhodope ou dans les déserts des Gètes, il boit un mélange de lait caillé et de sang de cheval. » (*Géorg.*, III, 461-463)]

Elles sont fréquemment citées, à ce titre, en relation avec les épisodes légendaires, déjà évoqués plus haut, ayant pour cadre cette région de l’Orient, en particulier celles de Diomède, d’Orphée et de Bacchus<sup>448</sup>, mais aussi celles qui sont liées, plus ou moins directement, à la Thrace ou à la religion dionysiaque<sup>449</sup>. D’autre part, la Thrace étant traditionnellement, comme on l’a fait remarquer plus haut,

<sup>446</sup> Chez Virg., *Géorg.*, I, 331-333 par ex., le Rhodope est cité, avec l’Athos et les monts Cérauniens, pour évoquer la violence des orages en altitude .

<sup>447</sup> Cette valeur emblématique des monts de Thrace est à l’origine de la formation des adjectifs dérivés *Ismarius*, « de l’Ismarus », ou *Rhodopeius*, « du Rhodope », c’est-à-dire « de Thrace » (voir par ex. *Ov.*, *Mét.*, II, 257).

<sup>448</sup> Sur Diomède, voir *Lucr.*, V, 30-31 ; sur Orphée, voir *Virg.*, *Buc.*, VI, 30 ; *Géorg.*, IV, 460-463, *Hor.*, *Od.*, I, 12, 6-8 ; *Ov.*, *Mét.*, X, 76-77 ; sur Bacchus, voir *Hor.*, *Od.*, III, 25, 8-14 ; *Ov.*, *F.*, III, 410 ; III, 735 sq. On a déjà signalé également la fréquence des tournures employant les noms des fleuves ou des monts de Thrace pour désigner Orphée (par ex. chez *Ov.*, *A. A.*, III, 321 : *Rhodopeius Orpheus*, « Orphée, le chantre du mont Rhodope » ; *Mét.*, X, 11-12 : *Rhodopeius uates*, « le chantre du Rhodope » ; X, 50 : *Rhodopeius Orpheus*, « Orphée du Rhodope », etc.).

<sup>449</sup> Voir par ex. *Ov.*, *Hér.*, II, 1, où un adjectif dérivé du nom Rhodope sert à qualifier Phyllis, une héroïne mythologique, fille d’un roi de Thrace : ... *tua te Rhodopeia Phyllis*, « ta Phyllis du Rhodope » ; voir aussi l’histoire de Procné et Philomèle racontée dans les *Métamorphoses* (cf. VI, 587-589), celle de Byblis (IX, 641-644) ou celle de Lycurgue, désigné dans le *Contre Ibis* (v. 345) par une périphrase évoquant le Rhodope (*Rhodopeia regna*).

considérée comme une contrée « nordique », ses montagnes sont naturellement appelées à illustrer la rigueur du climat. Dans le passage de la troisième *Géorgique* déjà cité à propos du climat du « nord », le Rhodope est représenté comme une chaîne de montagnes s’allongeant « jusqu’au milieu du pôle », *medium sub axem*<sup>450</sup> ; et, d’une manière générale, les sommets thraces sont souvent, soit en raison de leur altitude, soit en raison des caractéristiques climatiques attribuées à la contrée tout entière, qualifiés de « neigeux » ou « glacés<sup>451</sup> ».

## LES MONTS DE L’OCCIDENT, DE L’ATLAS À LA CHAÎNE DES ALPES

Les *exotica* concernant les montagnes de l’Occident révèlent bien souvent la même méconnaissance, y compris, comme on le verra, lorsqu’il s’agit des Alpes, qui longtemps représentèrent pour les Romains une frontière entre l’Italie et les contrées barbares de l’Europe du nord et de l’ouest. Aux extrémités occidentales de l’*orbis terrarum*, l’Atlas en Maurétanie, Calpé et les Colonnes d’Hercule – le rocher de Gibraltar – sont le cadre de plusieurs légendes évoquées plus haut, en particulier celles d’Hercule et de Persée ; l’Atlas est également, chez Virgile, l’objet d’une description dont l’absence d’exotisme semble due à l’atmosphère mythologique et merveilleuse dans laquelle cette région baignait encore à la fin du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère :

*Iamque uolans apicem et latera ardua cernit  
Atlantis duri caelum qui uertice fulcit,  
Atlantis, cinctum adsidue cui nubibus atris  
piniferum caput et uento pulsatur et imbri,  
nix umeros infusa tegit, tum flumina mento  
praecipitant senis et glacie riget horrida barba.*

[« Et déjà dans son vol [Mercure] distingue la cime et les flancs escarpés de l’Atlas, — Atlas, le géant qui de toute sa hauteur soutient le ciel. Ceinte perpétuellement de nuages sombres, sa tête chargée de pins est battue par le vent et la pluie, une neige épandue recouvre ses épaules, des fleuves dévalent du menton du vieillard, sa barbe hérissée est raidie par la glace » (Virgile, *Énéide*, IV, 246-251).]

J. Perret, dans la note correspondant à ce passage, a en effet décelé, derrière cette description fantastique mais dépourvue d’exotisme, l’influence de l’image des géants transmise par la fable : « Depuis le V<sup>e</sup> siècle (Hérodote, 4, 184) le nom d’Atlas désigne une montagne du nord de l’Afrique. Mais le présent texte n’est pas la personnification d’une montagne décrite métaphoriquement avec des mots qui conviendraient à un homme. Atlas était aussi un roi arcadien, origine de nombreuses dynasties héroïques (cf. *Aen.*, 8, 134-141) ; c’était aussi un Titan, frère de Prométhée (Hésiode, Eschyle), relégué dans l’extrême occident pour y porter le ciel. Virgile se souvient de ces légendes : il décrit un géant que sa longue station, son dur ministère ont changé en montagne. L’évocation, assurément fantastique, est pourtant moins abrupte qu’il ne semble de prime abord. »

Atlas est encore cité plus loin dans l’*Énéide*, dans un passage, qui, bien qu’il soit comme le précédent plus mythologique qu’exotique, fait d’après J. Perret, « allusion à des ambassades ou expéditions qui avaient frappé l’imagination des Romains », et notamment à un projet de « périple de l’Afrique » :

<sup>450</sup> Virg., *Géorg.*, III, 351.

<sup>451</sup> Voir par ex. Hor., *Od.*, I, 12, 6-8 : *gelidoue in Haemo* (« ... ou [sur] l’Hémus glacé ») ; Ov., *Hér.*, II, 113 : *Rhodope glacialis*... (« le Rhodope glacé ») ; *Mét.*, II, 222 : *et tandem niuibus Rhodope caritura*... (« le Rhodope près d’être dépourvu de ses neiges ») ; *F.*, I, 390, *et quicumque tuas accolit, Haeme, niues* (« et les habitants de tes pentes neigeuses, ô Hémus... »). Voir aussi *Mét.*, X, 76-77, où l’Hémus est associé aux aquilons, les vents du nord.

... iacet extra sidera tellus,  
extra anni solisque uias, ubi caelifer Atlas  
axem umero torquet stellis ardentibus aptum.

[« Par delà les constellations, par delà les chemins du soleil et de l'année, une terre s'étend où Atlas, le soutien du ciel, fait tourner sur son épaule la voûte émaillée d'étoiles ardentes. » (*Én.*, VI, 795-797)]

La chaîne des Pyrénées, quant à elle, ne semble pas avoir été évoquée, chez les auteurs étudiés ici, dans le contexte fabuleux. Son nom apparaît, pour la première fois sans doute, dans un discours de Caton l'Ancien au sujet de son consulat de 195 en Espagne :

*Ita nos fert uentus ad primorem Pyrenaeum, quo proicit in altum ;*

[« C'est ainsi que le vent nous porte vers la partie la plus avancée des Pyrénées, et, de là, il nous poussa vers la haute mer » (Caton l'Ancien, *Dierum dictarum de consulatu suo*, frg. 30 Malcovati (ap. Aulu-Gelle, IV, 17, 15), O. R. F., p. 21, trad. personnelle)]

puis, chez les historiens ou les poètes, à propos de divers événements de l'histoire romaine s'étant déroulés en Espagne ou dans les régions du sud de la Gaule : César, dans la description qu'il donne du pays des Gaulois au début de la *Guerre des Gaules*, la cite en tant que frontière naturelle avec l'Ibérie<sup>452</sup>, et Tibulle l'évoque parmi les témoins de la gloire acquise par M. Valérius Messalla lors de ses campagnes d'Aquitaine, dans l'élégie composée à la gloire de ce général :

... *Tarbella Pyrene*

*testis et Oceani litora Santonici.*

[« les Pyrénées des Tarbelles en sont témoins, et les rivages de l'océan des Santons » (Tib., I, 7, 9-10)]

Comme les autres montagnes dont il a été question précédemment, les Pyrénées évoquent l'image de hauteurs vertigineuses, voire inaccessibles, et l'hostilité d'une nature sauvage, où règne la roche : « Intéressantes sont les évocations impressives des Pyrénées. La plupart du temps l'évocation des Pyrénées se fait dans un contexte où leur image est liée à la notion d'éloignement extrême, de rudesse du point de vue du relief ou du climat, de sauvagerie ou de danger<sup>453</sup>. » Ainsi, dans le passage des *Cynégétiques* où Grattius traite des chevaux hispaniques, capables de travailler en terrain abrupt, la montagne pyrénéenne est qualifiée de *scruposa*, « rocailleuse » :

... *At tibi contra*

*Callaecis lustratur equis scruposa Pyrene.*

[« Tu peux voir, au contraire, les chevaux de Gallécie parcourir la rocailleuse chaîne des Pyrénées. » (Grattius, *Cyn.*, 513-514, trad. personnelle)]

Les Pyrénées participent donc, à ce titre, à la glorification des généraux, romains ou étrangers, qui s'y sont illustrés lors de leurs campagnes : Cornélius Népos par exemple, dans sa biographie d'Hannibal, mentionne le franchissement des Pyrénées comme faisant partie des exploits du général carthaginois :

*Saltum Pyrenaeum transiit*<sup>454</sup>.

<sup>452</sup> I, 1, 7 ; voir aussi *B. C.*, I, 37, 1 et III, 19, 2.

<sup>453</sup> L. Deschamps, « L'image des Pyrénées dans la littérature latine », Actes du XXXVI<sup>e</sup> congrès de l'A.P.L.A.E.S., Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2004, p. 103. Cette image des Pyrénées persiste chez les auteurs postérieurs à l'époque étudiée ici (cf. *id.*, *ibid.*, p. 103-106)

<sup>454</sup> Cf. aussi *T.-L.*, XXI, 23-24 ; XXI, 26, 4 ; XXI, 30, 5.

[« Il franchit les montagnes des Pyrénées. » (*Hannibal* (XXIII), 3, 3)]

Il faut enfin mentionner, parmi ces *exotica*, ceux qui concernent la chaîne des Alpes ; celles-ci en effet, malgré leur situation en bordure de la péninsule italienne, apparaissent dans les textes – du moins parmi les plus anciens, ou parmi ceux qui font référence aux premiers siècles de la République romaine –, revêtues d'un certain caractère exotique, dû, tout d'abord, à la tradition grecque ancienne qui les situait dans la lointaine Hespérie, ensuite à leur aspect encore mystérieux, voire effrayant<sup>455</sup>, ainsi qu'à leur rôle de frontière à la fois naturelle et symbolique entre l'Italie et le monde barbare.

Parmi les lieux communs associés aux Alpes figure, comme pour le Caucase et les Pyrénées, celui des sommets vertigineux, de l'altitude effrayante. Catulle les qualifie d'*altae* dans l'énumération des lieux hostiles et lointains que ses amis Furius et Aurélius n'hésiteraient pas à braver pour l'accompagner :

*Sive trans altas gradietur Alpes,  
Caesaris uisens monimenta magni.*

[« [Catulle] traverserait-il les hautes Alpes, pour contempler les trophées du grand César... » (Catulle, 11, 9-10)]

Chez Virgile et Ovide, elles sont *aeriae*, « aériennes<sup>456</sup> », et Horace cite les cimes alpines parmi les lieux symbolisant le danger et l'éloignement, à côté du Caucase et des mers occidentales<sup>457</sup> :

*Feremus, et te uel per Alpium iuga,  
inhospitalem et Caucasum,  
uel Occidentis usque ad ultimum sinum  
forti sequemur pectore.*

[« Je [...] porterai [ma part du labeur] et, à travers les cimes des Alpes, à travers le Caucase inhospitalier, ou bien jusqu'au golfe le plus lointain de l'Occident, je te suivrai d'un cœur ferme. » (Hor., *Épod.*, I, 11-12)]

À l'instar des montagnes de Scythie, les Alpes sont également associées au lieu commun de la rudesse et de l'hostilité du climat. La neige ou la glace accompagnent souvent les mentions de la chaîne alpine, par exemple dans le passage de la dixième *Bucolique* de Virgile déjà cité à propos du Rhin :

*Alpinas, a, dura, niues et frigora Rheni  
me sine sola uides. A, te ne frigora laedant !  
a, tibi ne teneras glacies secet aspera plantas !<sup>458</sup>*

[« Tu vois seule et sans moi, ah ! cruelle, les neiges des Alpes et les frimas du Rhin. Ah ! puissent les frimas ne pas te faire mal ! ah ! puissent les aspérités des glaçons ne pas couper tes pieds délicats ! » (Virgile, *Bucoliques*, X, 47-49)]

Le climat rude des Alpes est aussi un leitmotiv du récit donné par Tite-Live, au livre XXI, du passage des Alpes par Hannibal :

<sup>455</sup> Voir par ex. Hor., *Od.*, IV, 14, 12 : *Alpibus... tremendis*, « les Alpes effrayantes ».

<sup>456</sup> Virg., *Géorg.*, III, 474 ; Ov., *Mét.*, II, 226.

<sup>457</sup> Sur ce thème, voir aussi T.-L., XXI, chap. 33-37, au sujet de la traversée des Alpes par Hannibal.

<sup>458</sup> Sur le thème poétique des neiges alpines, voir aussi le *Panégyrique de Messalla*, v. 108 (*gelidas... in Alpes*, « dans les Alpes glacées »), ou Ov., *Mét.*, XIV, 794-795.

*Tum, quamquam fama prius, qua incerta in maius uero ferri solent, praecepta res erat, tamen ex propinquo uisa montium altitudo niuesque caelo prope immixtae, tecta informia imposita rupibus, pecora iumentaue torrida frigore, homines intonsi et inculti, animalia inanimaque omnia rigentia gelu, cetera uisu quam dictu foediora terrorem renouarunt*<sup>459</sup>.

[« Alors – on le savait déjà par la renommée qui a l’habitude de grossir ce dont on n’est pas absolument certain – lorsqu’on vit de près la hauteur des montagnes et les neiges qui se confondaient presque avec le ciel, des habitations informes placées sur des rochers, le bétail et les bêtes de somme engourdis par le froid, les hommes chevelus et sales, des êtres, animés et inanimés, tous raidis par le gel, et mille autres choses, plus horribles à voir qu’à dire, tout cela fit renaître la peur. » (XXI, 32, 7)]

Ailleurs, ce sont les vents du Nord qui sont associés au climat alpin, comme dans cette comparaison tirée de l’*Énéide* :

*Ac uelut annoso ualidam cum robore quercum  
Alpini Boreae nunc hinc nunc flatibus illinc  
eruere inter se certant ; it stridor, et altae  
consternunt terram concusso stipite frondes ;  
ipsa haeret scopulis et quantum uertice ad auras  
aetherias, tantum radicem in Tartara tendit,*

[« Comme un chêne solide au bois durci par les années, les Borées de l’Alpe, soufflant d’ici, de là, rivalisent pour l’arracher ; l’air siffle et sous les coups qui frappent le tronc les feuilles du sommet jonchent la terre ; l’arbre tient dans les rochers : autant que de son front il tend vers les vents de l’éther, autant dans le Tartare il étend sa racine. » (*Én.*, IV, 441-446).]

ou comme dans cette image d’Ovide lorsqu’il aborde le thème traditionnel des dangers du voyage : les « Alpes battues par les vents » sont citées parmi les passages réputés dangereux, au même titre que les Syrtes, le détroit de Charybde et Scylla, et le cap Malée :

*Tum mihi, si premerem uentosas horridus Alpes  
dummodo cum domina, molle fuisset iter.*

[« Pour moi, si, transi de froid, j’avais à gravir les Alpes battues par les vents, pourvu que ce fût avec ma maîtresse, le voyage me serait doux. » (Ovide, *Amours*, II, 16, 19-20)]

Ce thème de la rudesse du climat alpin semble même avoir constitué, à partir de l’époque augustéenne, les prémices d’un véritable lieu commun de l’épopée – illustré à l’époque suivante par Lucain et Silius Italicus –, si l’on en croit Horace lorsqu’il se moque dans ses *Satires*, du poète Furius Bibaculus qui dans son poème sur la *Guerre des Gaules* s’était livré à une description des Alpes, probablement à propos de leur traversée par l’armée de César :

*Furius hibernas cana niue conspuet Alpibus*<sup>460</sup>.

[« ... Si Furius [...] crache une neige blanche sur les Alpes hivernales » (Horace, *Satires*, II, 5, 40-41)]

La rigueur du climat explique sans doute l’émergence d’un autre *topos* développé à propos des Alpes, celui du désert, de la solitude et de la sauvagerie, que ce soit celle de la nature ou celle des populations. Dans un passage de l’*Art d’aimer* d’Ovide, les Alpes sont caractérisées par l’abondance du gibier,

<sup>459</sup> Voir aussi XXI, 31, 8 ; XXI, chap. 33 ; XXI, 35, 6-7 (description d’une tempête de neige dans les Alpes).

<sup>460</sup> « Horace parodie ici, en le modifiant à peine, un vers de Furius Bibaculus dans son poème sur la *Guerre des Gaules* (cf. I, 10, 36), vers que nous ont conservé Quintilien et les scoliastes : *Iuppiter hibernas cana niue conspuet Alpes* » (F. Villeneuve, note 3, p. 184).

indice de la sauvagerie des lieux<sup>461</sup> ; ailleurs sont évoquées, à propos de cette région, les populations barbares de montagnards, éloignées des raffinements de la civilisation.

À tous ces éléments, il faut encore ajouter le thème de la frontière entre la civilisation et la barbarie – celle des Gaulois notamment, auxquels s’attache par ailleurs l’image de l’envahisseur –, et celui de l’interdit divin qui fait de cette chaîne de montagnes la frontière symbolique de l’Italie, voire un mur infranchissable que seuls les dieux ou des héros exceptionnels, comme Hercule, ont osé braver. En dehors de ses apparitions dans un contexte spécifiquement mythologique, l’épisode du franchissement des Alpes par Hercule est rappelé chez plusieurs historiens antiques. Cornélius Népos l’évoque à propos d’Hannibal, qui, entre autres exploits, réussit à s’ouvrir un chemin parmi les roches, à y faire passer ses éléphants et à vaincre les montagnards alpins :

*Ad Alpes posteaquam uenit, quae Italiam ab Gallia seiungunt, quas nemo umquam cum exercitu ante eum praeter Herculem Graium transierat (quo facto is hodie saltus Graius appellatur), Alpico conantes prohibere transitu concidit, loca patefecit, itinera munit, effecit ut ea elephantus ornatus ire posset qua antea unus homo inermis uix poterat repere.*

[« Il arriva au pied des Alpes qui séparent l’Italie de la Gaule et que jamais personne avant lui n’avait passées à la tête d’une armée, sauf l’Hercule grec – exploit d’où cet endroit a tiré le nom de Montagnes Grecques. Les populations alpines s’efforçant de lui barrer le passage, il les tailla en pièces, s’ouvrit des chemins, construisit des routes et arriva à ce qu’un éléphant muni de son équipage pût avancer là où auparavant un homme isolé et sans armes pouvait à peine grimper. » (*Hannibal* (XXIII), 3, 4)]

Tite-Live y fait également allusion, à propos du projet du chef gaulois Ségovèse d’envahir l’Italie :

*Alpes inde oppositae erant ; quas inexcuperabiles uisas haud equidem miror, nulladum uia, quod quidem continens memoria sit, nisi de Hercule fabulis credere libet, superatas.*

[« Là [chez les Tricastins], il se heurtait aux Alpes, qui lui parurent infranchissables ; je le crois sans peine : car on ne les avait jamais encore franchies par aucun passage, du moins de mémoire d’homme, à moins d’ajouter foi à la légende d’Hercule. » (Tite-Live, V, 34, 6)]

puis à propos d’Hannibal, qui aurait en cela cultivé une ressemblance avec Hercule<sup>462</sup>. Cet exploit, réitéré par le Carthaginois, puis par Pompée lors de sa campagne contre Sertorius en Espagne :

*... per [Alpes] iter aliud atque Hannibal, nobis opportunius, patefeci,*

[« À travers [les Alpes], je me suis ouvert une route, différente de celle d’Hannibal, et plus commode pour nous ». Salluste, *Histoires*, IV, *Lettre de Pompée au Sénat* (hiver 75 av. J.-C.), § 4]

et finalement par César<sup>463</sup>, apparaît comme un véritable *topos* littéraire, où l’exotisme carthaginois, ibérique ou gaulois se mêle au thème des Alpes infranchissables, marquées du sceau de l’interdit divin,

<sup>461</sup> *Sed neque ramosa numerabis in ilice glandes, / nec quot apes Hyblae, nec quot in Alpe ferae, / nec mihi tot positus numero comprehendere fas est,* « Mais on ne dénombrera pas plus les glands d’un chêne touffu, les abeilles de l’Hybla, le gibier des Alpes, que moi je ne puis fixer le nombre des genres de coiffure » (Ov., *A. A.*, III, 149-151).

<sup>462</sup> T.-L., XXI, 41, 1 : *... utrum Hannibal hic sit aemulus itinerum Herculis, ut ipse fert...*, « si Hannibal rivalise avec Hercule, comme il s’en vante lui-même, dans ses itinéraires... » ; voir aussi XXI, 41, 7 et Virg., *Én.*, X, 11-13. Polybe (III, 47, 6), sans nier la difficulté du passage des Alpes, affirme cependant que cette région montagneuse n’est pas constituée uniquement de déserts et de roches, que la traversée avait été pratiquée par les Celtes bien avant Hannibal et ne constituait donc pas une entreprise surhumaine. Le thème d’Hercule, premier héros à avoir accompli l’exploit de franchir les Alpes, sera abondamment utilisé par Alexandre, dans l’œuvre de Quinte-Curce.

<sup>463</sup> Voir par ex. Catul., 11, 9-10 (d’après H. Bardon, dans sa n. 4 p. 48, il n’y aurait, dans cette allusion élogieuse aux campagnes de 55, aucune ironie, contrairement au poème 54, v. 7) ou Virg., *Én.*, VI, 830-831.

dans l'intention de célébrer la gloire d'un général ou celle d'une nation. Cette image qui fait de la chaîne des Alpes le « rempart » de Rome, ainsi protégée comme une forteresse, est attestée à date ancienne ; apparue probablement chez Caton<sup>464</sup>, l'idée est reprise ensuite chez les historiens et les orateurs, par exemple dans le discours *Sur les provinces consulaires* où Cicéron évoque les victoires de César :

*Alpibus Italiam munierat antea natura non sine aliquo diuino numine. Nam, si ille aditus Gallorum immanitati multitudinique patuisset, numquam haec urbs summo imperio domicilium ac sedem praebuisset. Quae iam licet considant. Nihil est enim ultra illam altitudinem montium usque ad Oceanum quod sit Italiae pertimescendum*<sup>465</sup>.

[« Si les Alpes servaient auparavant de rempart naturel à l'Italie, ce n'était pas d'ailleurs sans quelque dessein des dieux. Car si l'accès de notre pays avait été ouvert à la sauvagerie et à la masse des Gaulois, jamais notre ville n'aurait pu devenir le centre ni le siège d'un grand empire. Elles peuvent désormais s'effondrer ; par delà les sommets des montagnes et jusqu'à l'Océan, il n'y a plus rien à redouter pour l'Italie. » (*De prouinciis consularibus*, XIV, 34)]

L'idée sera reprise chez Tite-Live à propos du passage d'Hannibal, en 218<sup>466</sup>, mais aussi chez des poètes comme Virgile, qui célèbre ainsi les destins de César et le Pompée :

*aggeribus socer Alpinis atque arce Monoeci  
descendens, gener aduersis instructus Eois*<sup>467</sup>.

[« [...] Le beau-père descendant du rempart des Alpes et du rocher de Monécus ; le gendre, en face, appuyé des peuples de l'Aurore » (*Én.*, VI, 830-831)]

### 3. Les grandes villes

Il faut enfin mentionner, parmi les *exotica* faisant référence aux éléments du paysage, certaines grandes villes des contrées exotiques, orientales surtout. La fable célébrait déjà Nysa – qui était, selon certaines traditions, la ville de Bacchus en Inde –, Tartessos, Babylone, ou encore l'Ilium des poèmes homériques ; à ces grandes cités mythiques ou fabuleuses sont venues ensuite s'ajouter, ou se superposer, celles que firent connaître l'histoire et l'expérience romaine. Certaines de ces villes étrangères apparaissent étroitement liées aux productions exotiques de la région dans laquelle elles sont situées, telle la ville de Saba, en Arabie Heureuse, qui n'est citée dans les textes de la période étudiée ici que pour symboliser, par métonymie, l'Arabie tout entière, en relation le plus souvent avec la production d'encens ou d'épices<sup>468</sup> ; nous les mentionnerons, par conséquent, ultérieurement. En revanche, d'autres sont davantage caractérisées. Il s'agit principalement des grandes cités de l'Orient, qui, en raison de leur histoire, des caractères de leur population ou de leur situation géographique, apparaissent dans les textes auréolées d'une atmosphère exotique et s'accompagnent de *topoi* géographiques ou ethnographiques. L'Occident, en effet, est très peu concerné par cette thématique : les

<sup>464</sup> Cat., *Orig.*, IV, frg. 10 Chassignet (*ap. Serv., ad Verg. Aen.* X, 13) : *Alpes quae secundum Catonem et Liuium muri uice tuebantur Italiam*, « Les Alpes qui, selon Caton et Tite-Live, protégeaient l'Italie à la manière d'un rempart » (voir la n. 1, p. 39 de M. Chassignet).

<sup>465</sup> Voir aussi *In Pis.* XXXIII, 81 ; *Phil.* V, 13, 37. Chez César, *Guerre des Gaules*, III, 2, 5, les sommets des Alpes sont évoqués comme des points stratégiques en vue de la conquête de la Gaule.

<sup>466</sup> T.-L., XXI, 10, 5 ; XXI, 23, 4 ; XXI, 29, 7. En XXI, 30, Tite-Live fait prononcer par Hannibal un long discours d'encouragement, devant ses troupes qui craignent le passage des Alpes (cf. 30, 5 et 6-8). Voir aussi XXI, 32, 7 ; XXI, 33-37 (en particulier 35, 9) ; XXXIX, 54, 12.

<sup>467</sup> Voir aussi Man., IV, 659 (*Alpinas arces*). Le thème sera abondamment développé dans les *Punica* de Silius Italicus (voir notamment III, 146 sq., où le poète présente le passage des Alpes comme une entreprise surhumaine).

<sup>468</sup> Voir par ex. Virg., *Én.*, I, 416-417 ou Ov., *Mét.*, X, 478 ; X, 480, etc.

fondations phéniciennes en Espagne – telles Tartessos ou Gadès – ne sont généralement citées, en tant qu'*exotica*, que pour symboliser les confins occidentaux de l'*orbis terrarum*<sup>469</sup> ; quant à Carthage, bien qu'étant située sur le continent africain, elle se présente souvent chez les auteurs, en tant que fondation tyrienne, sous les traits d'une ville orientale : les *topoi* exotiques qui lui sont associés sont donc, essentiellement, ceux qui se rapportent traditionnellement à l'Orient.

Il faut exclure, d'autre part, les passages où les grandes cités grecques d'Europe, d'Afrique ou d'Asie ne sont citées, en dehors de tout contexte exotique, qu'en tant que symboles de l'histoire ou de la culture helléniques<sup>470</sup> ; c'est le cas, par exemple, dans cet éloge des villes d'Asie visitées par Catulle lors de son retour de Bithynie :

*Linquantur Phrygii, Catulle, campi  
Nicaeaeque ager uber aestuosae ;  
ad claras Asiae uolemus urbes,*

[« Laissons, Catulle, les plaines de Phrygie, et la fertile campagne de Nicée l'ardente. Vers la lumière des villes d'Asie, envolons-nous » (46, 4-6)]

ou dans ce passage d'Horace où le poète aborde le thème philosophique de la vanité du voyage et énumère les noms de plusieurs villes d'Asie, qui, en raison de leur *fama*, figuraient parmi les étapes habituelles des voyages d'études ou d'agrément :

*Quid tibi uisa Chios, Bullati, notaque Lesbos,  
quid concinna Samos, quid Croesi regia Sardis,  
Zmyrna quid et Colophon ? maiora minoraue fama,  
cunctane prae Campo et Tiberino flumine sordent ?  
an uenit in uotum Attalicis ex urbibus una ?  
an Lebedum laudas odio maris atque uiarum ?<sup>471</sup>*

[« Que t'a-t-il semblé de Chios, Bullatius, et de la célèbre Lesbos ? de Sardes, capitale de Crésus ? de la coquette Samos ? de Smyrne et de Colophon ? Au-dessus ou au-dessous de leur réputation, sont-elles toutes peu de chose à tes yeux auprès du Champ de Mars et du Tibre ? ou bien une des villes que possédait Attale fixe-t-elle tes vœux ? ou bien vantes-tu Lébédos en haine de la mer et des voyages ? » (Horace, *Épîtres*, I, 11, 1-6)]

Il arrive parfois, cependant, que ces villes fassent l'objet d'une mise en œuvre exotique, en particulier lorsqu'elles sont replacées, dans un contexte fabuleux ou historique, dans l'époque qui a précédé leur colonisation par les Grecs et leur hellénisation ; elles sont alors envisagées comme des cités orientales, et apparaissent, dans les textes, accompagnées des *topoi* associés à l'Orient. Nous verrons plus loin que c'est le cas de Troie, dont l'exotisme oriental, dans la tragédie ou l'épopée essentiellement, se manifeste par une opulence typiquement asiatique, et par ses liens avec la religion de Cybèle ; c'est également le cas d'autres villes auréolées du prestige des anciennes civilisations d'Orient, comme

<sup>469</sup> Tartessos est rarement évoquée chez les auteurs de cette période : Salluste cite son nom (Tartessos, devenu ensuite *Gaddir*) dans ses *Histoires* (II, frg. 5 Maurenbrecher = 7 McGushin), peut-être à l'occasion d'un excursus sur l'histoire mythique du peuplement de la Sardaigne. Cicéron, dans son *Caton l'Ancien*, donne (d'après Hér., I, 163) comme exemple de longévité exceptionnelle celui d'Arganthonius, roi des Tartessiens, qui aurait vécu 120 ans (XIX, 69). La ville de Gadès, en Espagne, peut symboliser, elle aussi, les confins occidentaux (voir Lucr., VI, 1108 ; Hor., *Od.*, II, 2, 10-11), mais n'est généralement pas davantage caractérisée.

<sup>470</sup> Ces villes grecques d'Europe, d'Orient ou d'Afrique pourront en revanche être citées dans ces pages lorsque leur mention s'accompagne de références à des *exotica* géographiques ou ethnographiques précis en rapport avec l'Orient, ses productions, ses mœurs ou ses mentalités.

<sup>471</sup> Horace cite encore, quelques vers plus loin, Rhodes et Mytilène (I, 11, 17-18), puis, à nouveau, Samos, Chios et Rhodes (v. 20-21). Voir aussi *Od.*, I, 7, 1-11 ; *Ov., Mét.*, I, 515-516 ; *Tr.*, I, 2, 77, etc.

Sardes, la capitale de la Lydie<sup>472</sup>, ou Halicarnasse, célébrée par Vitruve pour le fameux palais de Mausole, satrape de Carie :

*Item Halicarnasso potentissimi regis Mausoli domus, cum Proconnensio marmore omnia haberet ornata, parietes habet latere structos qui ad hoc tempus egregiam praestant firmitatem ita tectoriis operibus expoliti uti uetri perluciditatem uideantur habere. Neque is rex ab inopia id fecit ; infinitis enim uectigalibus erat fartus, quod imperabat Cariae toti<sup>473</sup>.*

[« À Halicarnasse également, la demeure du très puissant roi Mausole, bien que tout entière ornée par le marbre de Proconnèse, a des murs en brique qui témoignent jusqu'à notre époque d'une remarquable solidité et dont les enduits sont si lisses qu'ils paraissent avoir la transparence du verre. Or ce roi n'a pas fait ce choix par manque de moyens, lui qui, régnant sur la Carie tout entière, en tirait jusqu'à saturation d'immenses revenus. » (*De l'architecture*, II, 8, 10)]

La description du site d'Halicarnasse est développée dans les paragraphes suivants et Vitruve y mentionne encore le Mausolée :

*... ita egregiis operibus est factum ut in septem spectaculis nominetur.*

[« travail si remarquable qu'il est classé parmi les Sept Merveilles du monde » (II, 8, 11)]

On sait qu'Auguste appela le tombeau qu'il fit construire au Champ de Mars son « Mausolée », d'après le nom de ce célèbre tombeau du monde antique ; pour J.-P. Néraudau<sup>474</sup>, ce monument rappelle les souvenirs d'un roi oriental, ainsi que le tombeau d'Alexandre, que César avait visité à Alexandrie.

## LES GRANDES VILLES D'ASSYRIE, DE LA MÉDIE ET DE LA PERSE

Les villes des anciens empires assyrien, mède et perse, déjà célébrées chez les Grecs depuis Hérodote, sont souvent citées dans les textes latins de cette période, où elles s'accompagnent généralement de certains des nombreux lieux communs associés à l'Orient. C'est bien sûr la ville de Babylone qui a donné lieu aux témoignages les plus nombreux. Elle apparaît, comme on l'a signalé plus haut, dans certaines fables grecques ou orientales reprises chez les auteurs latins, comme celle de l'Aphrodite syrienne ; elle est déjà présente chez Plaute, en tant que ville d'origine de célèbres tentures d'Orient appelées *Babylonica*<sup>475</sup>, et en tant que théâtre des exploits de Stratophane, le *miles* du *Truculentus*, qui y a fait fortune. Chez Lucilius, elle est citée, avec Ecbatane<sup>476</sup>, comme l'une des villes les plus évocatrices de l'Orient :

*Ad regem legatus, Rhodum, Ecbatanam ac Babylonem  
ibo, cercurum sumam.*

[« Député vers le roi, j'irai à Rhodes, à Ecbatane, à Babylone ; je prendrai un cercure. » (Lucilius, *Satires*, XIV, frg. 16 Charpin)]

<sup>472</sup> Sardes est notamment célèbre pour avoir été la capitale de Crésus, dernier roi de Lydie, dont la richesse était proverbiale : voir par ex. Hor., *Ép.*, I, 11, 2 ; Vitruv., *De l'arch.*, II, 8, 10 ; elle apparaît également dans l'histoire de Midas, racontée chez Ov., *Mét.*, XI, 137 et 150-152.

<sup>473</sup> Vitruve cite cet exemple prestigieux dans le but de promouvoir l'usage de la brique, caractéristique de l'architecture orientale (nous avons vu plus haut l'exemple de Babylone).

<sup>474</sup> Auguste, p. 159.

<sup>475</sup> Pl., *Stichus*, 378.

<sup>476</sup> Ecbatane, ancienne capitale de la Médie, puis de l'empire perse, fut pillée par Alexandre en 331. Elle devint ensuite la résidence royale des souverains parthes. Lucilius semble le seul auteur de la période étudiée ici à mentionner son nom, qui apparaît ensuite chez Quinte-Curce.

D'après certains commentateurs<sup>477</sup>, ce fragment mettrait en scène Scipion Émilien évoquant son ambassade en Orient, en 140-138, dans le but de rétablir les monarchies hellénistiques en proie à des luttes dynastiques ; toutefois, F. Charpin estime que « l'accumulation des noms les plus prestigieux de l'Orient (Ecbatane, Rhodes, Babylone) traduit le prestige de l'exotisme beaucoup plus que l'intention politique » et attribue ces paroles à « un rêveur qui bâtit des plans de voyage.<sup>478</sup> »

Babylone est également liée à une figure emblématique de cette partie de l'Orient, porteuse de connotations à la fois exotiques et prestigieuses : celle de sa fondatrice Sémiramis, un personnage mi-historique, mi-léendaire dont parle déjà Hérodote. On l'identifie généralement à Samouranah, épouse du roi d'Assyrie Adiadad II, mais certains traits de cette figure légendaire sont empruntés à la déesse Ishtar, d'autres à l'imagination grecque<sup>479</sup>. Les Anciens attribuaient notamment à Sémiramis la construction des fameux jardins suspendus de Babylone, célébrés comme l'une des merveilles du monde<sup>480</sup> ; Sémiramis était également considérée comme la fondatrice d'un immense empire, qu'Alexandre le Grand aurait cherché à égaler<sup>481</sup>. Chez les auteurs latins, l'imaginaire exotique construit autour de la ville de Babylone apparaît donc intimement lié au personnage de Sémiramis ; la ville faisait l'admiration des Romains par son architecture ingénieuse, que Properce donne comme un exemple illustre du pouvoir que peuvent acquérir les femmes :

*Persarum statuit Babylona Semiramis urbem,  
ut solidum cocto tolleret aggere opus,  
et duo in aduersum mitti per moenia currus  
nec possent tacto stringere ab axe latus ;  
duxit et Euphraten medium, qua condidit, arcis,  
iussit...*

[« Sémiramis établit Babylone, la ville des Perses, de façon à élever un solide mur de briques cuites pour qu'on pût lancer deux chars sur les remparts l'un contre l'autre et qu'ils ne pussent pas frotter leurs flancs en se touchant de leurs essieux ; elle fit même amener l'Euphrate au milieu de la citadelle qu'elle avait fondée. » (Properce, III, 11, 21-26)]

Les murs de brique de Babylone sont encore loués, chez Vitruve, dans l'exposé du livre VIII consacré aux *mirabilia aquarum* :

*Babylone lacus amplissima magnitudine, qui λίμνη ἀσφαλτίτις appellatur, habet supra natans liquidum bitumen ; quo bitumine et latere testaceo structum murum Samiramis circumdedit Babylonem<sup>482</sup>,*

[« À Babylone un lac d'une remarquable grandeur, que l'on appelle *Λίμνη Ασφαλτίτις* (Lac Bitumineux), a du bitume liquide qui nage à sa surface ; c'est avec ce bitume et des briques de terre cuite que Sémiramis édifia le mur d'enceinte de Babylone. » (Vitruve, VIII, 3, 8)]

<sup>477</sup> Voir F. Charpin, *Commentaire*, p. 234, t. II.

<sup>478</sup> *Ibid.*, p. 235.

<sup>479</sup> Sur le personnage de Sémiramis et sur la civilisation et l'histoire babyloniennes, voir Hér., I, 184 sq ; Strab. XVI, 1-2.

<sup>480</sup> Les jardins suspendus de Sémiramis sont notamment évoqués, à l'époque suivante, chez Quinte-Curce, V, 1, 35 (l'historien parle de ces jardins comme d'une « merveille célébrée par les fables des Grecs », *uulgatum Graecorum fabulis miraculum*) et chez Plin., *N. H.*, XIX, 49.

<sup>481</sup> Voir P. Grimal, *Dictionnaire...*, p. 419-420. Sémiramis, qui aurait fondé de nombreuses villes dans toute l'Asie, et jusqu'en Inde, est l'un des modèles d'Alexandre chez Quinte-Curce, avec Dionysos et Héraclès.

<sup>482</sup> Cette prouesse technique est également évoquée en I, 5, 8, où il est question de la construction des murs et des remparts ; Babylone y est encore citée à titre d'exemple exceptionnel. Sur le bitume de Babylone, voir la note *ad loc.* de P. Fleury et les références, entre autres, à Hér., I, 179, Plin., II, 235 et Q.-C., V, 1, 16 ; V, 1, 25. Sur la célébrité des murs de Babylone, cf. aussi Cic., *De diu.*, II, 67, 139.

et dans le récit de la légende de Pyrame et Thisbé chez Ovide<sup>483</sup> :

*Pyramus et Thisbe, iuuenum pulcherrimus alter,  
altera, quas Oriens habuit, praelata puellis,  
contiguas tenere domos, ubi dicitur altam  
coctilibus muris cinxisse Semiramis urbem*<sup>484</sup>.

[« Pyrame et Thisbé, l'un le plus beau des jeunes gens, l'autre la plus admirée entre les filles de l'Orient, habitaient deux maisons contiguës dans la ville qui doit à Sémiramis une haute enceinte de murailles en terre cuite. » (IV, 55-58)]

On trouve également, dans les textes de cette période, plusieurs mentions de Bactres ; la capitale de la Bactriane – qui correspond au Turkestan actuel –, près de l'Indus, évoquait dans les esprits antiques le souvenir de Sémiramis, qui, comme le précise Properce à la suite du passage cité quelques lignes plus haut,

*iussit et imperio subdere Bactra caput,*

[« fit baisser la tête à Bactres sous son empire » (III, 11, 26)]

puis l'expédition orientale d'Alexandre le Grand. Comme on l'a vu, elle symbolise chez Virgile, qui la qualifie d'*ultima*, l'Orient le plus lointain<sup>485</sup>, tout comme chez Properce lorsqu'il prédit à Rome un empire s'étendant jusqu'à Bactres :

*Multi, Roma, tuas laudes annalibus addent,  
qui finem imperii Bactra futura canent.*

[« Beaucoup, Rome, ajouteront à tes louanges dans les annales qui chanteront la future limite de l'empire à Bactres » (Prop., III, 1, 15-16)]

Elle fait également émerger des pensées terrifiantes relatives aux Parthes<sup>486</sup>, mais aussi tout l'imaginaire développé autour de l'Orient merveilleux et opulent de la fable ou de l'historiographie grecques, comme dans ce passage des *Géorgiques* où le poète l'associe à d'autres lieux exotiques orientaux porteurs de connotations prestigieuses :

*Sed neque Medorum siluae ditissima terra,  
nec pulcher Ganges atque auro turbidus Hermus  
laudibus Italiae certent, non Bactra neque Indi  
totaque turiferis Panchaia pinguis harenis.*

[« Mais ni la terre des Mèdes, si riche en forêts, ni le beau Gange, ni l'Hermus, dont l'or trouble les eaux, ne sauraient lutter de mérites avec l'Italie, ni Bactres ni l'Inde ni la Panchaïe, tout entière couverte de sables thurifères. » (Virgile, *Géorgiques*, II, v. 136-139)]

La ville de Suse, chez Properce, apparaît comme l'emblème de l'empire achéménide :

*Non tot Achaemeniis armantur Susa*<sup>487</sup> *sagittis,*

<sup>483</sup> Ov., *Mét.*, IV, 55-166.

<sup>484</sup> Le prestige de la ville de Babylone motive aussi, probablement, l'emploi de l'épithète *Babylonius* à propos de l'Euphrate dans les *Mét.*, II, 248, à propos des conséquences du passage de Phaëton (*Euphrates Babylonius*, « l'Euphrate, qui arrose Babylone »). Sur la topographie et l'architecture de Babylone, voir aussi Q.-C., *Histoires*, V, I, 23-35.

<sup>485</sup> Cf. Virg., *Én.*, VIII, 687-688. Bactres est également mentionnée comme une ville emblématique de l'Orient chez Prop., III, 1, 16 ; IV, 3, 7 et 63.

<sup>486</sup> Voir par ex. Hor., *Od.*, III, 29, 27-28 (*regnata Cyro / Bactra*, « [tu redoutes] Bactres, où régna Cyrus ») et Manil., IV, 802-804.

<sup>487</sup> Sur la conjecture *Susa*, voir la n. 257 de S. Viarre.

*spicula quot nostro pectore fixit Amor.*

[« Suse est moins armée de flèches achéménides que l'Amour n'a fixé de dards dans mon cœur. » (Prop., II, 13, 1-2)]

Tyr et Sidon – deux villes proches, situées en Phénicie, et souvent confondues chez les auteurs – sont, quant à elles, intimement liées à leurs activités portuaires et à leur situation d'étapes commerciales entre l'Orient et l'Occident ; cette région phénicienne est essentiellement mentionnée, en dehors de la légende d'Europe, comme l'un des lieux d'origine de la pourpre, qui fait partie des productions exotiques les plus prestigieuses, mais aussi, par métonymie, en relation avec les connaissances astronomiques acquises au cours de leur histoire par les Phéniciens, et mises en œuvre, en particulier, dans le domaine de la navigation.

## L'ÉGYPTE

Comme Babylone ou Bactres, certaines villes d'Égypte, en dépit de leurs liens historiques et culturels déjà anciens avec la Grèce hellénistique<sup>488</sup>, font partie des *exotica* de la littérature latine, dans la mesure où elles apparaissent souvent associées aux cultes égyptiens – dont la dimension très exotique sera analysée plus loin – ou à certains stéréotypes attachés aux mœurs et aux mentalités orientales. Ainsi Parétonium – à proximité d'Alexandrie –, Pharos<sup>489</sup> – île située au large de l'Égypte, près d'Alexandrie – Canope<sup>490</sup> – ville de la Basse-Égypte, à l'embouchure du bras occidental du Nil – et Memphis, la capitale de l'Égypte<sup>491</sup>, sont fréquemment nommées en tant que villes emblématiques de l'Égypte et des cultes égyptiens, en particulier celui d'Isis. À Canope se trouvait un sanctuaire dédié à Osiris ; Tibulle, lui, imagine Délia célébrant le culte d'Isis « parmi la foule des célébrants de Pharos » :

*ut mea uotiuas persoluens Delia uoces  
ante sacras lino tecta fores sedeat  
bisque die resoluta comas tibi dicere laudes  
insignis turba debeat in Pharia ;*

[« ... ma Delia, s'acquittant des chants promis, se tiendra assise, vêtue de lin, devant ta porte sacrée, et, deux fois le jour, les cheveux dénoués, elle devra chanter les hymnes en ton honneur, belle à voir parmi la foule des célébrants de Pharos. » (Tib., I, 3, 29-32)]

ailleurs, il désigne le bœuf Apis vénéré par les Égyptiens par la périphrase *Memphiten bouem*<sup>492</sup> ; le nom de Pharos est également utilisé à plusieurs reprises chez Ovide dans des périphrases désignant Io, devenue la déesse égyptienne Isis, sous l'appellation de « génisse de Pharos », *Pharia iuuenca*<sup>493</sup>. Dans ses *Métamorphoses*, il cite Parétonium et Pharos dans une invocation à Isis, à côté d'autres toponymes égyptiens tels que le lac Maréotis et, bien sûr, le Nil :

*Isi, Paraetonium Mareoticaque arua Pharonque  
quae colis et septem digestum in curnua Nilum*<sup>494</sup> ;

<sup>488</sup> Les Romains ont évidemment admiré la ville grecque d'Alexandrie ; on en trouve un éloge chez Vitruve (*De l'arch.*, Préface du livre II), qui évoque notamment le choix judicieux du site de la ville.

<sup>489</sup> Voir par ex. Ov., *Mét.*, XV, 287-288. César donne de l'île de Pharos une description, essentiellement d'un point de vue stratégique, dans la *Guerre Civile*, III, 112, 1-3.

<sup>490</sup> Cf. par ex. Hyg., *L'astr.*, II, 32.

<sup>491</sup> Memphis, capitale de l'Égypte est par ex. nommée chez Hor., *Od.*, III, 26, 9-11, en raison du fait qu'il y avait là un temple dédié à Aphrodite (cf. Hér., II, 112).

<sup>492</sup> « Le bœuf de Memphis » (Tib., I, 7, 28).

<sup>493</sup> Ov., *A. A.*, III, 635, *Phariae... iuuencae* ; *F.*, V, 619 : *Phariam... iuuenca*.

[« Toi [Isis,] qui chéris Parétonium, les champs Maréotiques, Pharos et le Nil divisé en sept branches » (Ovide, *Mét.*, IX, 773-774)]

ailleurs, dans un contexte similaire, le poète ajoute à Pharos et Parétonium les villes de Canope et Memphis :

*Isi, Paraetonium genialiaque arua Canopi  
quae colis et Memphin palmiferamque Pharon,  
quaque celer Nilus lato delapsus in alueo  
per septem portus in maris exit aquas.*

[« Isis, toi qui habites Parétonium et les campagnes voluptueuses de Canope et Memphis et Pharos féconde en palmiers et les plaines à travers lesquelles le Nil impétueux, descendant vers la mer dans son vaste lit, s’y jette par sept bouches... » (Ov., *Am.*, II, 13, 7-10)]

Dans un passage des *Cynégétiques* de Grattius, c’est Canope qui est citée à propos du culte rendu par les Égyptiens à la déesse Bubastis :

*Vix operata suo sacra ad Bubastia lino  
uelatur sonipes aestiui turba Canopi.*

[« C’est à peine si la foule dansante de l’ardente Canope est voilée par le lin qu’elle produit elle-même, lorsqu’elle pratique ses sacrifices à la déesse Bubastis. » (Grattius, *Cynégétiques*, 42-43, trad. personnelle)]

De façon générale, toutes ces villes égyptiennes – ainsi qu’Alexandrie bien sûr, ou d’autres encore, comme Péluse<sup>495</sup> – sont également employées par les auteurs pour symboliser une région entière de l’Égypte, voire l’Égypte dans son ensemble. Dans le poème 66, dont le cadre se situe en Égypte, la boucle de cheveux de Bérénice raconte comment le cheval ailé d’Arsinoé – Zéphyr, fils d’Éos et frère de Memnon – l’a emportée dans le ciel, et qualifie Arsinoé de *Graia Canopieis incola litoribus* :

*Ipsa suum Zephyritis eo famulum legarat  
Graia Canopieis incola litoribus*<sup>496</sup> ;

[« C’est elle, Zéphyr, qui y avait délégué son serviteur, grecque habitante aux rivages canopiens » (Catulle, 66, 57-58)]

de même Ovide, dans la prédiction faite par Jupiter à Vénus de la future grandeur d’Auguste, oppose, dans une image frappante, le Capitole romain et Canope l’Égyptienne s’affrontant au moment de la bataille d’Actium, qui opposa Rome à Cléopâtre, elle-même désignée par la périphrase *coniunx Aegyptia* :

*Romane ducis coniunx Aegyptia taedae  
non bene fisa cadet frustra erit illa minata  
seruitura suo Capitolia nostra Canopo.*

<sup>494</sup> Cf. aussi A. A., I, 77-78, où le poète utilise l’adjectif *Memphitica*, « de Memphis », c’est-à-dire « égyptiens » pour qualifier les temples d’Isis ; en III, 393, Isis elle-même est désignée par la périphrase *Memphitidos uaccae*, « la génisse de Memphis ».

<sup>495</sup> Péluse est située à l’extrémité de la branche orientale du Nil. Le terme apparaît par ex. chez Virg., *Géorg.*, I, 227-229 comme emblème de l’Égypte, à propos d’une production agricole typiquement égyptienne, la lentille, et chez T.-L., XLV, 11, 11 et XLV, 12, 1, où la ville est mentionnée à propos de l’offensive d’Antiochus IV en Égypte, en 168 av. J.-C.

<sup>496</sup> C. J. Fordyce, *Catullus. Commentary*, p. 336, a relevé la valeur métonymique de l’adjectif *Canopitis* : « the adjective may be used as a general term for Egyptian ». On retrouve cette valeur chez Virg., *Géorg.*, IV, 287-288 ; Prop., III, 11, 39.

[« L'épouse égyptienne d'un général romain, trop confiante dans son hymen, succombera, après avoir vainement menacé d'asservir notre Capitole à son Canope. » (Ov., *Mét.*, XV, 826-828)]

Ailleurs, c'est Parétonium qui est citée pour représenter l'Égypte, par exemple dans l'*Art d'aimer*, à propos de l'Apollon d'Actium, qui donna la victoire à Octavien sur les vaisseaux de Cléopâtre :

*Visite laurigero sacrata Palatia Phoebos  
(ille Paraetonicas mersit in alta rates) ;*

[« Visitez sur le Palatin le temple de Phébus couronné de lauriers – c'est lui qui coula au fond de la mer les vaisseaux de Paraetionium. » (Ovide, *Art d'aimer*, III, 389-390)]

le même rôle est dévolu à Pharos lorsque Properce, faisant référence au même événement, désigne l'Égypte vaincue par Octavien au moyen de l'expression *Ptolomaei litora capta Phari*, « les rivages conquis de Pharos ptolémaïque<sup>497</sup> » ou en nommant Alexandrie et Memphis :

*Noxia Alexandria, dolis aptissima tellus,  
et totiens nostro Memphi cruenta malo,  
tris ubi Pompeio detraxit harena triumphos  
tollet nulla dies hanc tibi, Roma, notam<sup>498</sup>.*

[« Alexandrie coupable, terre particulièrement apte aux perfidies et Memphis tant de fois ensanglantée par notre malheur, où le sable déroba à Pompée trois triomphes, jamais, Rome, on ne t'enlèvera cette marque » (Prop., III, 11, 33-36).]

Enfin, les villes d'Égypte sont parfois associées à d'autres *topoi* exotiques, concernant la géographie, les productions, la faune ou les mœurs égyptiennes : on a cité plus haut le passage des *Pontiques* d'Ovide où la ville de Syène, à proximité de l'Éthiopie, symbolise les confins méridionaux de l'*orbis terrarum* et les contrées soumises au climat torride<sup>499</sup> ; on verra que Canope est aussi, bien qu'étant une fondation lacédémonienne, le symbole de l'Égypte dans ce qu'elle a de plus barbare, de plus dépravé, de plus excessif, les vices des habitants de Canope ayant acquis dans l'Antiquité une valeur proverbiale.

---

<sup>497</sup> Prop., II, 1, 30 ; le poète cite ensuite explicitement l'Égypte et le Nil (v. 31). Voir aussi, pour Pharos, Ov., *Pont.*, I, 1, 38.

<sup>498</sup> Voir aussi Hor., *Od.*, IV, 14, 34-36.

<sup>499</sup> Ov., *Pont.*, I, 5, 79 (*calidae... Syenae*, « la brûlante Syène »). Dans les *Mét.*, Syène est mentionnée à propos d'un personnage oriental, Phorbas (V, 74 : *Syenites... Phorbas*, « Phorbas de Syène »), l'un des adversaires de Persée ; Ovide semble avoir voulu symboliser, par ce nom de Syène, l'Égypte tout entière en tant que partie de l'Orient (voir la n. 3, p. 127 de G. Lafaye).